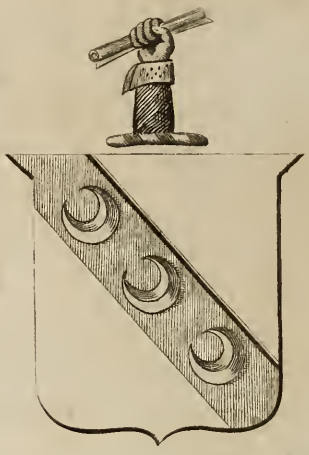
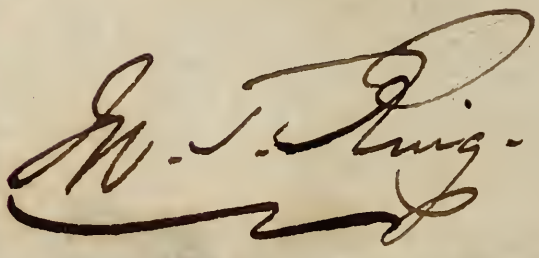




FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN
1890 – 1967

128

BOSTON PUBLIC LIBRARY

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT.

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/memoiresducomted02hami

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT

PAR

ANTOINE HAMILTON.

NOUVELLE EDITION

EN DEUX VOLUMES

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE COMTE HAMILTON,

ET

ENRICHIE DE SOIXANTE-QUATRE PORTRAITS

GRAVÉS PAR EDOUARD SCRIVEN, &c.

TOME II.

A LONDRES:

CHEZ WILLIAM MILLER, ALBEMARLE-STREET, ET JACQUES CARPENTER, OLD-BOND-STREET:

Imprimé par W. Bulmer et Co. Cleveland-row, St. James's.

1811.

R-B DA447.G7 H26
1811x

AVIS AU RELIEUR

POUR

PLACER LES PORTRAITS.

Prince Rupert, - - - Page 11
Charles Second, - - 17
Duchesse de Newcastle, - - 21
Duc d'York, - - - 25
Lord Russel, - - - 26
Duc de Buckingham, - - 32
Lord Arlington, - - - 34
Duchesse de Richmond, - - 38
La Reine Douarière, - - 46
Lord Chesterfield, - - - 60
Duchesse d'York, - - - 66
Comtesse d'Ossory, - - - 69
Lady Southesk. - - - 74
Lady Robarts, - - - 78
Comte de Bristol, - - - 80
Miss Brook, ou Lady Whitmore, - 82
Comtesse de Chesterfield, - - 83
Lady Denham, - - - 98

Sir Anthony Vandyck, - - Page 111
Sir Peter Lely, - - - 112
Duc d'Ormond, - - - 137
Sir Stephen Fox, - - - 140
Madame Kirk, - - - 142
Thomas Killegrew, - - 145
Lord Feversham, - - 156
Miss Bagot, - - - 160
Miss Jennings, - - - 161
Miss Temple, - - - 162
Miss Price, - - - 180
Duchesse de Cleveland, - - - 185
Comte de Rochester, - - 190
Madame Hughes, - - - 236
Duc de Monmouth, - - 274
Lucy Barlow, ou Waters, - - 276
Duchesse de Monmouth, - - 277
Comtesse de Shrewsbury, - - 279
Duchesse de Buckingham, - 282
Duc de Marlborough, - - 299
Nell Gwyn, - - - 301
Comte de Dorset, - - - 302
Mrs. Davis, - - - 303
Duc de Richmond, - - 306
La Triste Héritière, - - 316
Duchesse de Portsmouth, - - 363

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE VII.

Le Comte de Grammont devient amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. Diverses aventures d'un bal de la Reine. Voyage curieux de son Valet de chambre à Paris, p. 1

CHAPITRE VIII.

Histoire burlesque de l'Aumônier Poussatin. Relation du Siége de Lérida. Mariage du Duc d'York, et autres particularités de la Cour d'Angleterre 49

CHAPITRE IX.

Diverses Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 106

CHAPITRE X.

Autres Intrigues amoureuses de la Cour d'Angleterre, 183

CHAPITRE IX.

Retour du Chevalier de Grammont à la Cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses Intrigues amoureuses de cette Cour, et mariages de la plûpart des Héros de ces Mémoires. 260

MEMOIRES

DU

COMTE DE GRAMMONT.

CHAPITRE VII.

Le Chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux. La Midleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il sçavoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la Reine, où il y avoit bal. Elle y étoit ; mais par bonheur pour elle, Mademoiselle d'Hamilton y étoit aussi. Le hazard avoit fait, que de toutes les belles personnes de la cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vûe,

et celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'apperçut qu'il n'avoit rien vû à la cour avant ce moment. Il l'entretint, elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle ; et dès ce moment, plus de ressentiment contre la Midleton. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, et les plus beaux bras du monde. Elle étoit grande et gracieuse jusques dans le moindre de ses mouvemens. C'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits, et l'air de la coëffure. Elle avoit le front ouvert, blanc, et uni ; les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne sçauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands, mais ils étoient vifs, et ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agrémens, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin à son air, à son port, à toutes les graces répandues sur sa personne entière, le

Chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par des vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, et pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant; et sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses décisions. Ses sentimens étoient pleins de noblesse, fiers à outrance, quand il en étoit question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite, qu'on ne l'est d'ordinaire, quand on en a tant. Faite comme on vient de le dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais loin de le chercher, elle étoit très difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le Chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa

conversation vive, légère, et toute nouvelle, le faisoient écouter ; mais il étoit embarrassé de ce que les présens, qui faisoient si promptment leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet-de-chambre nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avoit coûtume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé ; mais depuis la disgrace de la Midleton, et l'aventure de la Warmestre, le Seigneur Termes n'étoit plus employé que pour les habits que son maître faisoit venir de Paris, et ne s'acquittoit pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La Reine avoit de l'esprit, et mettoit tous ses soins à plaire au Roi par les complaisances qui coutoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs et aux amusemens qu'elle pouvoit fournir, sur tout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser, devoient représenter différentes nations. Elle

donna du tems pour s'y préparer, et durant ce tems on peut croire que les tailleurs, les couturières, et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devoient en être n'étoient guères plus tranquilles ; cependant Mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit Madame de Muskerry,* femme de son cousin germain, et l'autre étoit une fille d'honneur de la Duchesse, qu'on appeloit Blake.

La première, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plûpart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille de toutes sans l'être ; mais elle boitoit avec plus de raison ; car de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une

* Elizabeth, fille du Comte de Kildare et femme de Callaghan Maccarty Vicomte de Muskerry, fils de Donagh Comte de Clancarty et de Leonor Butler, sœur du Duc d'Ormond.

qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blake * étoit une autre espèce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la dernière fadeur, et son teint se fouroit par tout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt ; avec ces attraits, elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y seroit tenue en vain sans l'arrivée du Marquis Brisacier. Le ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur, et dans les manières, pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement sans rien dire, et renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blake crut que tout ce fracas s'adressoit à elle. et le Seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blake n'avoient jamais couché

* Henriette Marie, fille du Colonel Blake de la province de Suffolk, épousa le Chevalier Thomas Yarburg de Snaith en Yorkshire. Elle étoit sœur de la femme de Sidney Comte de Godolphin ; et dans le masque de Calypso qu'on présenta à la cour, Mademoiselle Blake y joua un rôle. V. les Poëmes de Dryden, tom. ii. p. 44 aux notes.

que lui en joue. On s'apperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprêtes, quand Mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtemens de cette dernière étoient la danse et la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure; mais quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la cour, et la Reine avoit assez de complaisance pour le public, pour ne jamais manquer de la faire danser; mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude dont Mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La Reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la manière dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour Madame de Muskerry, en Ba-

bylonienne ; elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque tems, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Muskerry ne faisoit que de sortir d'avec elle, quand elle le reçut. Il étoit fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge, que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sûreté dans celle dont il étoit question, ne croyant pas que la Reine voulût gâter sa mascarade en la nommant ; cependant comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse et par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la Reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de

briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner. Mais loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la Reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; et si-tôt qu'il fût sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa Majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois ; et sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse, pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquoient au Levant, de qu'elle manière les dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à Mademoiselle Blake étoit d'une autre espèce. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit. Brisacier, qu'elle en croyoit dûment atteint, avoit l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, et mettoit sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talens heureux. Le Duc de Buckingham le gâtoit autant qu'il pouvoit par les louanges qu'il donnoit à sa voix et à son esprit.

La Blake, qui n'entendoit presque point le François, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'apperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit, ne faisoient mention que de blondes, et que prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humilioient par reconnoissance et par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blake, dès qu'il en seroit tems.

Pendant que ces petits projets se formoient, le Roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au Chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener Mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là. Cependant, il n'avoit garde de refuser cette proposition, " Sire," dit-il, " de toutes les " bontés qu'il vous à plû me témoigner depuis " que je suis ici, cette dernière m'est la plus sen- " sible ; et pour vous en témoigner ma recon- " noissance, je vous promets de vous rendre de " bons offices auprès de la petite Stewart." Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la Reine, et que les respects des courtisans commençoient

Rembrant P. *E. Scriven S.*

PRINCE RUPERT.

London. Published 1820, by J. Carpenter and W. Miller.

à se tourner vers elle. Le Roi reçut agréablement la plaisanterie : et l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : " Monsieur le Chevalier," lui dit-il, " de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal ? Je vous laisse le choix des nations." " Si cela est," reprit le Chevalier de Grammont, " je m'habillerai à la Françoise, pour me dé- " guiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me " prendre pour un Anglois dans votre ville de " Londres. J'aurois, sans cela, quelque envie " de me mettre à la Romaine ; mais de peur de " me faire des affaires avec le Prince Robert,* " qui prend si chaudement les intérêts d'Alex- " andre contre Milord Thanet, † qui se déclare " pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. " Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, " avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer " d'affaire : de plus, Mademoiselle d'Hamilton " mettra bien ordre, à ce qu'on n'ait pas trop " d'attention pour moi. Quant à mon habille- " ment, je ferai partir Termes demain matin ; et

* Plus connu sous le nom de Prince Rupert.

† Nicolas Tufton Comte de Thanet. Il avoit beaucoup souffert dans la guerre civile pour les intérêts de la famille royale.

" si je ne vous fais voir à son retour l'habit le " plus galant que vous ayez encore vû, tenez " moi pour la nation la plus deshonorée de votre " mascarade."

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage, et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les momens dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que Mademoiselle d'Hamilton et sa petite societé prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce tems-là. Elle en avoit quelques paires par hazard. Elle en envoya une à Mademoiselle Blake, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se put trouver, et elle y joignit ce billet.

" Vous étiez l'autre jour plus charmante que " toutes les blondes de l'univers. Je vous vis " hier encore plus blonde que vous ne l'étiez ce " jour-là. Si vous continuez, que deviendra " mon cœur ? Mais il y a long-tems qu'il est la " proye de vos yeux marcassins. Serez-vous de-

" main de la mascarade ? Mais peut-il y avoir " des charmes dans une fête où vous ne seriez " pas ? N'importe : je vous reconnoîtrai dans " quelque déguisement que vous soyez. Mais " je serai mieux éclairci de mon sort par le pré- " sent que je vous envoye. Vous porterez des " nœuds de ce ruban à vos cheveux, et ces " gants baiseront les plus belles mains du " monde."

Ce billet, avec le présent, furent rendus à la Blake, avec le même succès qu'on avoit fait tenir celui de Babylonienne à Madame de Muskerry. On venoit d'en rendre compte à Mademoiselle d'Hamilton, quand cette même Muskerry lui vint rendre visite. Elle paroissoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : " Je vous demande le secret," dit la Muskerry, " pour celui que je vais vous " dire. N'admirez-vous point comme les " hommes son faits ? Ne vous y fiez pas trop, " ma chère cousine. Milord Muskerry, qui " avant notre mariage, auroit passé les jours et " les nuits à me voir danser, s'avise à présent de " le défendre, et dit que cela ne me convient pas.

" Ce n'est pas tout, il m'en a si souvent rebattu
" les oreilles au sujet de la mascarade, que je
" suis obligée de lui cacher l'honneur que la
" Reine m'a fait de me nommer. Cependant, je
" suis étonnée qu'on ne me fasse pas sçavoir qui
" doit me mener. Mais si vous sçaviez la peine
" qu'on a de trouver dans cette maudite ville de
" quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez
" pitié de ce que j'ai souffert depuis le tems
" qu'on m'a nommée ; outre que ce qu'il m'en
" coûte, passe toute imagination."

Ce fut en cet endroit, que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que Mademoiselle d'Hamilton l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immoderé. La Muskerry lui en sçut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit, que tous les maris étoient à peu près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarrasser de leurs fantaisies, qu'elle ne sçavoit pas qui devoit la mener dans la mascarade ; mais que puis qu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle, ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi quelque

épouse fantasque, qui ne lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement, pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot, rioient à gorge déployée de la visite, avec Mademoiselle d'Hamilton, quand Milord Muskerry leur en fit une à son tour, et tirant Mademoiselle d'Hamilton à l'écart : " Ne sauriez-vous point," dit-il, " s'il y " a quelque bal dans la ville demain ?"— " Non :" dit-elle, " pourquoi ?"—" Parce," dit-il, " que je viens d'apprendre que ma femme " fait de grands préparatifs d'habits. Je sais " bien qu'elle n'est pas de la mascarade ; j'y ai " mis bon ordre : mais comme elle a le diable " au corps pour la danse, je meurs de peur " qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule, " malgré toutes mes précautions. Encore si " c'étoit parmi la bourgeoisie, dans quelque " lieu retiré, je n'en serois pas en peine."

On le rassura le mieux qu'on put, et l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant ; Mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la

journée, lors qu'elle vit arriver une certaine Mademoiselle Price, fille d'honneur de Madame la Duchesse. C'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque tems que cette fille et la Blake se harpilloient au sujet de Dongan, * que la Price avoit enlevé à cette dernière. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister ; et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyés à la Blake ; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en fit mille remercîmens, et lui promit de s'en faire honneur au bal. " Vous me ferez plaisir ;" dit-elle, " mais si " vous dites qu'une bagatelle comme cela vient " de moi, je ne vous le pardonnerai jamais."— " Au reste," lui dit-elle, " n'allez pas ôter le " Marquis de Brisacier à cette pauvre Blake, " comme vous avez fait Dongan. Je sçais bien

* De cette maison étoient les anciens Comtes de Limerick.

J. Riley P. *E. Scriven S.*

CHARLES THE SECOND.

London, Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

" qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit, " vous parlez François, et pour peu qu'il vous " eût entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y " prétendre." Il n'en fallut pas d'avantage. La Blake n'étoit que ridicule et coquette. Mademoiselle Price étoit ridicule, coquette, et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du Chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion ; lui, dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui étoit déjà connu. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, et la mieux poudrée qu'on pût voir. Son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le Roi, qui s'en apperçut d'abord : " Cheva- " lier de Grammont," lui dit-il, " Termes n'est " donc point arrivé ?"—" Pardonnez-moi, Sire," dit-il, " Dieu merci." — " Comment ! Dieu

" merci ?" dit le Roi. " Lui seroit-il arrivé " quelque chose par les chemins ?"—" Sire," dit le Chevalier de Grammont, " voici l'histoire " de mon habit et de Monsieur Termes mon " courier." A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un cercle autour du Chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

" Il y a deux jours que ce coquin devoit être " ici, suivant mes ordres, et ses sermens. On " peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, " voyant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'a- " voir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il " est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, " botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un " excommunié. ' Eh bien, Monsieur le Faquin,' " lui ai-je dit, ' voilà de vos façons de faire : " vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité, " encore est-ce un miracle que vous soyez " arrivé ?'—' Oui mor . . . . ,' dit-il, ' c'est un " miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je " vous ai fait faire le plus bel habit du monde, " que Monsieur le Duc de Guise lui-même a " pris la peine de commander.'—' Donne le " donc, bourreau,' lui dis-je. ' Monsieur,' dit-

" il, ' si je n'ai mis douze brodeurs après, qui " n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez- " moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés " d'un moment.'—' Et où est-il,' ai-je dit, ' trai- " tre, qui ne fais que raisonner dans le tems que " je devrois être habillé ?'—' Je l'avois,' dit-il, " ' empaqueté, serré, ploié, que toute la pluye " du monde n'en eût point approché. Me voilà, " à courir jour et nuit, connoissant votre impa- " tience, et qu'il ne faut pas-lanterner avec " vous . . .'—' Mais où est-il cet habit si bien " empaqueté ?'—' Péri, Monsieur,' me dit-il, " en joignant les mains. ' Comment ! péri !' " —' Oui, péri, perdu, abimé. Que vous dirai-je " de plus ?'—' Quoi ! le paquetbot à fait nau- " frage ?'—' Oh ! vraiment, c'est bien pis, " comme vous allez voir. J'étois à une demi- " lieu de Calais hier au matin, et je voulus " prendre le long de la mer, pour faire plus de " diligence ; mais, ma foi, l'on dit vrai, qu'il " n'est rien tel que le grand chemin ; car je " donnai tout au travers d'un sable mouvant, où " j'enfonçai jusques au menton.'—' Un sable " mouvant auprès de Calais !'—' Oui, Monsieur, " et si bien sable mouvant, que je me donne au

" diable, si on me voyoit autre chose que le " haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour " mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes " pour l'en sortir ; mais pour mon porte-man- " teau, où malheureusement j'avois mis votre " habit, jamais on ne l'a pû trouver. Il faut " qu'il soit pour le moins une lieu sous terre.'

" Voilà, Sire," poursuivit le Chevalier de Grammont, " l'aventure et le récit que m'en a " fait cet honnête homme. Je l'aurois infallible- " ment tué si je n'avois eu peur de faire attendre " Mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avois été " pressé de vous donner avis du sable mouvant, " afin que vos couriers prennent soin de l'é- " viter."

Le Roi se tenoit les côtés de rire, quand le Chevalier de Grammont reprenant la parole : " A propos, Sire," dit-il, " j'oubliois de vous " dire, que pour augmenter ma mauvaise hu- " meur, je me suis vû arrêter, comme je sortois " de ma chaise, par un diable de phantôme en " masque, qui me vouloit à toute force persuader " que la Reine m'avoit ordonné de danser avec " elle ; et comme je m'en suis défendu le moins " brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a

A. Diepenbeke P. E. Scriven S.

DUCHESS OF NEWCASTLE.

London, Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

" chargé de m'informer ici qui doit la mener,
" et m'a prié de l'envoyer incessamment. Ainsi
" Votre Majesté ne feroit point mal de donner
" ses ordres pour cela ; car elle s'est mise en
" embuscade dans un carosse pour saisir tous les
" passans à la porte de White-hall. Au reste, je
" vous puis dire que c'est une chose à voir que
" son habillement. Il faut qu'elle ait plus de
" soixante aulnes de gaze et de toile d'argent
" autour d'elle, sans compter un espèce de pira-
" mide sur la tête, garnie de cent mille brim-
" borions."

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avoient part à l'aventure. La Reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent : et le Roi, après quelques momens de réflexion : " Je parie," dit-il, " que c'est la Duchesse de Newcastle.*"—" Et " moi," dit Mylord Muskerry, s'approchant de Mademoiselle d'Hamilton, " je parie que c'est " une autre folle : car je me trompe fort si ce " n'est ma femme."

Le Roi voulut qu'on allât s'informer qui c'é-

* Marguerite Lucas Duchesse de Newcastle, auteur de plusieurs in-folio.

toit, et qu'on la fît venir. Milord Muskerry s'offrit pour cette commission par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, si la Princesse de Babylonne eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que les danses sérieuses. Cependant, il y avoit d'aussi bons danseurs, et d'aussi belles danseuses dans cette assemblée, qu'il y en eût au monde; mais comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danses Françoises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étoient de la mascarade en eurent dansé quelques unes, le Roi trouva bon de mettre en jeu les troupes auxiliaires, tandis qu'on se reposeroit. Les filles de la Reine et celles de la Duchesse furent menées par ceux qui étoient de la mascarade.

Ce fut alors, qu'on eut le tems de prêter quelque attention à la Blake, et l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de

Brisacier, faisoit son effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coin. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complaisance : et pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais si l'on fut surpris d'une coëffure qui la rendoit plus blaffarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bien-tôt en jalousie : car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille ; Brisacier n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premieres agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blake, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price étoit ronde et ragotte, et par conséquent ne dansoit point. Le Duc de Buckingham, qui mettoit le Marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du Roi de mener la Blake, sans sçavoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette nymphe.

Brisacier s'en défendit sur le mépris qu'il avoit pour les contre-danses. La Blake crut que c'étoit elle qu'on méprisoit, et voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser, sans sçavoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que Mademoiselle d'Hamilton, et ses complices, qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complette ; car bien-tôt arriva Milord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le Chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à Mademoiselle d'Hamilton que c'étoit la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été ; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle, avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidens frivoles : peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout rioit au Chevalier de Grammont dans la nouvelle tendressse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux ; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétudes.

Cooper P. *E. Scriven S.*

JAMES DUKE OF YORK.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

Il connoissoit leur esprit et celui de Mademoiselle d'Hamilton.

De ses amans, le plus considérable et le moins déclaré étoit M. le Duc d'York ; mais il avoit beau s'en cacher, la cour étoit trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentimens qu'il ne convenoit pas à Mademoiselle d'Hamilton d'apprendre ; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, et la lorgnoit avec une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué : mais la présence de Mademoiselle d'Hamilton le réveilloit quand elle se trouvoit chez la Reine, ou chez la Duchesse. C'étoit-là, que n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit dans la tête. Il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes, après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation, car ces tendres truchemens ne laissoient

pas de se fermer quelque-fois au fort de leur lorgnerie.

La Duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, et dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russels, oncle et neveu, étoient deux autres rivaux du Chevalier de Grammont. L'oncle* avoit bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour Mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois ; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-tems que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russel effrayé d'une chûte si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus

* Jean Russel, troisième fils de François Comte de Bedford, et Colonel du premier regiment des gardes.

Sr. G. Kneller P. E. Scriven S

LORD WILLIAM RUSSEL.

London, Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter.

long-tems après leur suppression universelle : mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu n'étoit alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardoit : et quoiqu'il en eût le soin pour son établissement, et qu'il eût encore plus le soin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Midleton le traitoit avec assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de Mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son état naturel ; mais il étoit guindé dans toutes ses allures : taciturne à donner des vapeurs ; cependant, un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le Chevalier de Grammont en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardoit que comme

ces habitudes de galanterie, qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe * en jugea tout autrement; et voyant que sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu : qu'il ne cherchoit plus ces longues et agréables conversations qu'ils avoient d'ordinaire ensemble, et que ce nouvel empressement l'enlevoit par tout à lui-même.

" Monsieur le Chevalier," lui dit-il, " il me " semble que vous laissez depuis quelque tems " les beautés de la ville et leurs amans bien en " repos. La Midleton fait impunément de nou- " velles conquêtes, et de vos présens vous souf- " frez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre " avanie. La pauvrre Warmestre vient d'accou- " cher tranquillement au milieu de la cour, sans " que vous en ayez soufflé. Je l'avois bien " prévû, Monsieur le Chevalier, vous avez fait " connoissance avec Mademoiselle d'Hamilton : " et chose qui ne vous étoit jamais arrivée, vous " voilà véritablement amoureux : mais voyons

* Saint-Evremont.

" un peu ce qui vous en peut arriver. Je ne
" pense pas, en premier lieu, que vous espériez
" de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa
" naissance et par son mérite, que si vous étiez
" en possession des titres et des biens de votre
" maison, vous seriez excusable de vous présen-
" ter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il
" y ait dans le mariage en général. Car si vous
" ne voulez que de l'esprit, de la sagesse, et les
" trésors de la beauté, vous ne sçauriez mieux
" vous adresser ; mais pour vous qui n'avez que
" médiocrement de ceux de la fortune, vous ne
" sauriez vous adresser plus mal.

" Votre frère de Toulongeon, de l'humeur
" dont je le connois, n'aura pas la complaisance
" de se laisser mourir, pour favoriser vos préten-
" tions. Mais posons le cas que vous ayez tout
" le bien qu'il faudroit pour l'un et pour l'autre,
" et c'est beaucoup dire, connoissez vous la dé-
" licatesse, pour ne pas dire la bizarrerie, de
" cette princesse sur un pareil engagement ?
" Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir
" les meilleurs partis d'Angleterre ? Le Duc de
" Richmond l a recherchée des premiers ; mais
" quoiqu'il fût amoureux, il étoit intéressé. Ce-

" pendant le Roi voyant qu'il ne tenoit qu'au " bien, prit sur lui cet article, en considération " du Duc d'Ormond, du mérite et de la naissance " de Mademoiselle d'Hamilton, et des services " de Monsieur son père ; mais choquée qu'un " homme qui faisoit l'amoureux eût marchandé, " faisant d'abord réflexion sur son caractère dans " le monde, elle n'a pas jugé qu'il fût assez im- " portant d'être Duchesse de Richmond, au ha- " zard de ce qu'il y auroit à craindre d'un " homme brutal et débauché.

" Votre petit Germain, malgré tout le bien de " son oncle, et l'éclat de sa propre réputation, " n'y a-t'il pas échoué ? A-t'elle jamais voulu " seulement regarder Henry Howard, qui est à " la veille d'être le premier Duc d'Angleterre, " et qui possède actuellement tout le bien de la " maison de Norfolk ? Je tombe d'accord que " c'est un bœuf ; mais quelle autre dans toute " l'Angleterre ne passeroit pas par dessus la pe- " santeur de son esprit, et le peu d'agrément " de sa figure pour être, avec trois cens mille " livres de rente, la première Duchesse du ro- " yaume ?

" Pour achever en peu de mots, Milord Fal-

" mouth m'a dit lui-même, qu'il l'avoit toujours
" regardée comme la seule chose qui manquoit à
" son bonheur ; mais qu'au milieu de tout l'é-
" clat de sa fortune, il n'avoit osé lui déclarer
" ses sentimens, qu'il se sentoit assez de foiblesse,
" ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir
" du seul consentement de ses parens ; et quoi-
" que les premiers refus des belles ne fussent
" comptés pour rien, il sçavoit de quel air elle
" recevoit ceux dont la personne ne lui étoit
" point agréable. Après cela, Monsieur le Che-
" lier, voyez de quelle manière vous prétendez
" vous y prendre ; car vous êtes amoureux.
" Vous l'allez être de plus en plus, et plus vous
" le serez, moins serez vous capable des réflex-
" ions que vous pourriez faire à présent."

" Mon pauvre philosophe," répondit le Che-
valier de Grammont, " tu sçais bien le Latin, tu
" fais des vers, tu sçais la marche, et tu connois
" la nature des étoiles du ciel ; mais pour les
" astres de la terre, tu n'y connois rien. Tu ne
" m'as rien appris de Mademoiselle d'Hamilton,
" que le Roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours
" Tant mieux qu'elle ait refusé les Ostrogoths
" dont tu viens de parler. Si elle en avoit voulu,

" je ne voudrois pas d'elle, quoique je l'aime à la
" folie. Ecoute bien ce que je te vais dire. Je
" me suis mis dans la tête de l'épouser : et je
" veux que mon pedagogue Saint-Evremont lui-
" même soit le premier à m'en sçavoir gré.
" Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec
" le Roi, je lui demanderai qu'elle soit dame du
" palais, il me l'accordera. Toulongeon crè-
" vera sans que je l'aide, ou que je l'en empêche :
" et Mademoiselle d'Hamilton aura Séméat avec
" le Chevalier de Grammont, pour la dédomma-
" ger des Norfolks, et des Richmonds. Eh bien,
" as-tu quelque chose à dire contre ce projet ?
" car je parie cent louis qu'il en ira comme je
" dis."

C'étoit dans ce tems-là que la faveur de Mademoiselle Stewart étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite, pour être aussi maîtresse de l'esprit du Roi, qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience et de l'ambition. Le Duc de Buckingham se mit en tête de la gouverner, pour se mettre bien dans l'esprit du Roi. Dieu sçait quel gouverneur et quelle tête, pour en conduire une autre ;

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

DUKE OF BUCKINGHAM.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de Mademoiselle Stewart : elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur, qui la faisoit rire de tout ; et son goût pour les amusemens frivoles, quoique naturels, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-tems les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes, quand on jouoit le plus gros jeu du monde, et l'on n'y voyoit que des courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le Duc de Buckingham, qui faisoit les plus beaux bâtimens de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement. Elle ne haïssoit point la médisance : il en étoit le père et la mère : il faisoit des vaudevilles, inventoit des contes de vieilles, dont elle étoit folle ; mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule, et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçussent. Bref, il sçavoit faire toute

sorte de personnages avec tant de grace et d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui, quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusemens de la Stewart, qu'elle le faisoit chercher par tout, lorsqu'il ne suivoit pas le Roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, et croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre pour son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet, et sa maîtresse Portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris ; mais dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de Mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du Roi, ouvrit le chemin à cette faveur où il s'étoit élevé dans la suite

Milord Arlington entreprit le projet que le Duc de Buckingham venoit d'abandonner, et

S^r P. Lely P. *W. Haines S.*

EARL OF ARLINGTON.

London. Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui, dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premières négociations avoient été pendant le traité des Pyrenées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son tems ; car il avoit parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux et la gravité des Espagnols : et dans les affaires il imitoit assez bien leur lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou pour mieux dire, un petit emplâtre en lozange.

Les blessures du visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier, qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard ; et cet emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il sembloit y ajouter quelque chose d'important, et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée, d'une grande avidité pour le travail, et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique ; et n'ayant pas

le loisir de l'examiner, on l'avoit crû sur sa parole, et on l'avoit fait ministre et sécrétaire d'état sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissemens, après s'être pourvû de plusieurs belles maximes, et de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de Mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très humbles services, et de ses avis les mieux raisonnés, pour se conduire dans le poste où il avoit plû au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de son discours, quand elle se soûvint qu'il étoit à la tête de ceux que le Duc de Buckingham avoit coûtume de contrefaire : et comme sa présence et ses discours renouveloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avoit long-tems combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné : son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, et sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils, qu'il lui avoit préparés, tenté

de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la cour, pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'état, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses ; mais sa prudence l'emporta sur ses ressentimens, et ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande, pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton * étoit l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le Duc de Buckingham, et Milord Arlington venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête : mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la Comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire. C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, et elle en avoit l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus ; et des regards extrêmement séduisans. Ses manières

* George Hamilton, frère aîné de l'auteur.

étoient engageantes, son esprit amusant et vif, mais son cœur, toûjours ouvert aux tendres engagemens, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du Duc d'Ormond. Hamilton étoit son cousin germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient, sans conséquence : mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de la légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de Mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire : mais elle se trouva bien-tôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du Roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances : mais les empressemens d'un amant passionné, qui trouve toutes les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre : et la sagesse de Mademoiselle Stewart n'en pouvoit plus, lorsque la Reine fut attaquée d'une fiévre violente, qui la mit bien-tôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sçut bon gré d'une

S.P. Lely P. *E. Scriven S.*

MISS STEWART, afterwards DUCHESS OF RICHMOND.

London Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller.

résistance, qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit par tout, contribuèrent à les augmenter. La Reine fut abandonnée des médecins. Le petit nombre des Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées, remplissoit la cour de cris lugubres : et le bon naturel du Roi s'attendrit par l'état où lui parut une Princesse qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement : et croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit, que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort, auroit de quoi lui faire regretter la vie : mais que n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse, qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots, elle lui arrosa la main de quelques larmes qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes ; et sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi, et quelque dangereux que soient les mouvemens soudains, quand on est

entre la mort et la vie, ce transport de joye, qui lui devoit être fatal, la sauva, et cet attendrissement merveilleux du Roi fit un effet, dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avoit déjà quelque tems que Germain étoit remis de ses blessures : cependant la Castelmaine trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du Roi ; car malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportemens, Mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades, où les beautés de la cour à cheval faisoient assaut de graces et d'attraits ; quelquefois bien, quelquefois mal, mais toûjours de leur mieux. D'autres fois, on voyoit sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des Rois de la Grande Bretagne. C'étoit des degrés de ce Palais que la cour descendoit pour s'embarquer sur le fleuve à la fin de ces jours d'été, dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du parc. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portoient tous les charmes de la cour et de la ville

faisoient cortèges aux yachts, où étoit la famille royale. Les collations, la musique, et les feux d'artifice en étoient. Le Chevalier de Grammont en étoit toûjours aussi ; et c'étoit un grand hazard, quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien, pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix et d'instrumens, qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus, qui partoient aussi de France pour renchérir au milieu de Londres sur les collations du Roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances : quelquefois elle y répondoit moins : mais il est constant qu'elle lui coûtoit toûjours infiniment.

Milord Falmouth * étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : et comme

* Charles Berkeley, second fils du Chevalier Charles Berkeley de Bruton, fut fait Baron Berkeley de Rathdown, et Vicomte Fitzharding d'Irlande ; Baron de Bottetort et Comte de Falmouth en Angleterre. Il étoit trésorier de la bourse privée du Roi, et capitaine d'un régiment des gardes, et fut tué dans un combat naval contre les Hollandois en 1665.

il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremont seul, et un repas pour six personnes, qu'on auroit priées dans les formes : " Il ne faut point," dit-il, s'adressant au Chevalier de Grammont, " me " sçavoir gré de cette visite. Je viens du cou- " cher, où le discours n'a roulé que sur vous, et " je vous assure que la manière dont le Roi s'est " expliqué sur ce qui vous regarde, ne vous au- " roit pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. " Vous savez bien qu'il y a long-tems qu'il " vous offre ses bons offices auprès du Roi de " France : et pour moi," poursuivit-il en riant, " vous savez bien que je l'en solliciterois, si " je ne craignois de vous perdre, dès que votre " paix seroit faite : mais, grace à Mademoiselle " d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. " Cependant, j'ai ordre du Roi mon maître de " vous dire, qu'en attendant que le vôtre vous " rende ses bonnes graces, il vous donne une " pension de quinze cens Jacobus. C'est peu " pour la figure que fait le Chevalier de Gram- " mont parmi nous : mais ce sera," dit-il, en l'embrassant, " pour lui aider à nous donner à " souper."

Le Chevalier de Grammont reçut comme il devoit l'offre d'une grace qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. "Je reconnois," dit-il, "les "bontés du Roi dans cette proposition; mais "j'y reconnois encore mieux le caractère de "Milord Falmouth, et je le supplie d'assurer "Sa Majesté que j'en ai toute la reconnoissance "du monde. Le Roi mon maître ne me laissera "pas manquer lors qu'il voudra bien me rap-"peller. En attendant, je vais vous faire voir "de quoi donner encore quelques soupers à Mes-"sieurs les Anglois."

Il fit apporter, en disant cela, son coffre fort, et lui montra sept à huit mille guinées, du plus bel or du monde. Milord Falmouth, voulant mettre au profit du Chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à Monsieur de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre; Monsieur de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sçait, est le cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison, que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence et des appas.

Tout ce qui avoit de beaux yeux, où de beaux équipages, s'empressoit à ce rendez-vous. Le Roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-tems que les carosses à glaces étoient en usage, les dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vûes presque toutes entières, aux commodités des carosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le Roi n'avoit pas trop bon air. Le Chevalier de Grammont s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant, qui tînt de l'ancienne mode, et qui renchérit sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le Duc de Guise fut encore chargé de cette commission; et le courier au bout d'un mois, s'étant par la grace de Dieu sauvé cette fois des sables mouvans, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on eut jamais vûe.

Le Chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cens louis, et le Duc de Guise, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille, pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce

présent ; et le Roi charmé de l'attention du Chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier ; mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence, qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelqu'autre de sa part

La Reine s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première, avec Madame la Duchesse d'York ; Madame de Castelmaine, qui les y avoit vûes, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carosse que dans un autre, pria le Roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'étoit changée en haine mortelle, le Roi fut fort embarrassé ; car chacune y vouloit être la première.

La Castelmaine étoit grosse, et menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la

refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre ; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole : et l'on tient que ce triomphe coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La Reine mère, qui sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coûtume. Elle prit occasion de faire la guerre au Chevalier de Grammont sur ce qu'il avoit jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique : " Mais d'où " vient," lui dit-elle, " que vous êtes ici sans " équipage, vous qui faites une si grosse dé- " pense ; car on dit que vous n'avez pas seule- " ment un laquais, et que c'est un galopin de " la rue qui vous éclaire, avec une de ces " torches de poix, dont ils empuantissent toute " la ville ?"—" Madame," lui dit-il, " le Che- " valier de Grammont n'aime point le faste. " Mon Link, dont vous parlez, est affectionné " pour mon service ; outre que c'est un des plus

Sir A. Vandyck P. W. Haines S.

QUEEN DOWAGER.

London Published 1812 by W. Miller and J. Carpenter.

" braves hommes du monde. Votre Majesté ne " connoît pas la nation des Links : elle est trop " charmante. On ne sçauroit faire un pas la " nuit, qu'on n'en voie accourir une douzaine. " La première fois que je fis connoissance avec " eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs " services ; si bien, qu'en arrivant à White- " Hall, j'en avois bien deux cens autour de ma " chaise. Le spectacle étoit nouveau ; car ceux " qui m'avoient vû passer avec cette illumina- " tion, avoient demandé quel enterrement c'é- " toit. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer " en différend sur quelques douzaines de sche- " lins que je leur avois jetés, et celui dont Votre " Majesté fait mention en ayant battu trois ou " quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. " Non, Madame, je ne compte pour rien la " parade des carosses et des laquais. Je me " suis vû cinq ou six valets-de-chambre à la " fois, sans avoir jamais de domestique en livrée, " excepté mon aumônier Poussatin."—" Com- " ment !" dit la Reine, en éclatant de rire, " un " aumônier portant vos couleurs ? ce n'étoit pas " apparemment un prêtre."—" Pardonnez-moi,

" Madame," dit-il, " et le premier prêtre du " monde pour la danse basque."—" Chevalier," dit le Roi, " je veux que vous nous contiez " tout-à-l'heure l'histoire de l'aumonier Pous- " satin."

CHAPITRE VIII.

" SIRE," dit-il, " Monsieur le Prince assié-
" geoit Lérida. La place n'étoit rien ; mais,
" Dom Gregorio Brice étoit quelque chose.
" C'étoit un de ces Espagnols de la vieille roche,
" vaillant comme le Cid, fier comme tous les
" Gusmans ensemble, et plus galant que tous
" les Abencerrages de Grenade. Il nous laissa
" faire les premières approches de sa place, sans
" donner le moindre signe de vie. Le Maréchal
" de Grammont, dont la maxime étoit, qu'un
" gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord,
" et qui brûle ses fauxbourgs pour faire une belle
" défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise,
" n'augura pas bien pour nous de la politesse de
" Gregoire de Brice ; mais Monsieur le Prince,
" couvert de gloire, et fier des campagnes de
" Rocroi, de Norlingue, et de Fribourg, pour
" insulter la place et le gouverneur, fit monter
" la première tranchée en plein jour par son ré-
" giment, à la tête duquel marchoient vingt-

" quatre violons, comme si c'eût été pour une " nôce.

" La nuit venue, nous voilà tous à goguenar- " der, nos violons à jouer des airs tendres, et " grande chère par tout. Dieu sait les brocards " qu'on jetoit au pauvre gouverneur et à sa " fraize, que nous nous promettions de prendre " l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela " se passoit à la tranchée, d'où nons entendîmes " un cri de mauvais augure, qui partoit du rem- " part, et qui répéta deux ou trois fois, Alerte à " la muraille ! Ce cri fut suivi d'une salve de " canon et de mousqueterie, et cette salve d'une " vigoureuse sortie qui après avoir culbuté la " tranchée, nous mena battant jusqu'à notre " grand-garde.

" Le lendemain Gregorio Brice envoya par " un trompette des présens de glaces et de fruits " à Monsieur le Prince, priant bien humblement " Son Altesse de l'excuser s'il n'avoit point de " violons, pour répondre à la sérénade qu'il " avoit eu la bonté de lui donner ; mais que s'il " avoit pour agréable la musique de la nuit pré- " cédente, il tâcheroit de la faire durer tant qu'il " lui feroit l'honneur de rester devant sa place.

" Le bourreau nous tint parole ; et dès que nous " entendions *alerte à la muraille,* nous n'avions " qu'à compter sur une sortie, qui nettoyoit la " tranchée, combloit nos travaux, et qui tuoit " ce que nous avions de meilleur en soldats et " en officiers. Monsieur le Prince en fut si " piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le sentiment " des officiers généraux, à continuer un siége, " qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore " obligé de lever assez brusquement.

" Comme nos troupes se retiroient, Dom Gre- " goire, bien loin de se donner de ces airs que " prennent les gouverneurs en pareille occasion, " ne fit de sortie, que pour envoyer faire un com- " pliment plein de respect à Monsieur le Prince. " Le Seigneur Brice partit quelque tems après " pour rendre compte à Madrid de sa conduite, " et pour en recevoir la récompense. Votre " Majesté sera peut-être bien aise de savoir le " traitement qu'on fit au petit Brice, après la " plus brillante action que les Espagnols eussent " faite de toute la guerre. On le mît à l'inqui- " sition."

" Quoi ?" dit la Reine mère, " à l'inquisition pour ses services ?"—" Non pas tout-à-fait pour

ses services ;" dit-il, " mais sans égard à ses services on le traita comme je viens de dire pour un petit trait de galanterie, que je conterai tantôt au Roi."

" La campagne de Catalogne finie de cette " manière, nous revenions médiocrement cou- " verts de lauriers ; mais comme Monsieur le " Prince en avoit fait provision en d'autres ren- " contres, et qu'il avoit de grands desseins en " tête, il eût bien-tôt oublié cette petite disgrace. " Nous ne faisions que goguenarder pendant le " voyage. Monsieur le Prince étoit le premier " à nous mettre en train sur son siége. Nous " fimes quelques couplets de ces Lérida, qui ont " tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus " mauvais. Nous n'y gagnâmes rien ; nous " eûmes beau nous traiter cavalièrement dans " nos chansons, on en fit à Paris, où on nous " traitoit encore plus mal. Nous arrivâmes enfin " à Perpignan un jour de fête. Une troupe de " Catalans, qui dansoient au milieu de la rue, " vinrent danser sous les fenêtres de Monsieur " le Prince, pour lui faire honneur. Monsieur " Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, " dansoit au milieu de cette troupe, comme un

" vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse
" de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il fai-
" soit. Monsieur le Prince fut charmé de sa
" disposition, et de sa légèreté. Je le fis venir
" après la danse, et lui ayant demandé ce qu'il
" étoit; ' Prêtre indigne, à votre service, Mon-
" seigneur :' me dit-il, 'je m'appelle Poussatin,
" et suis de Bearn. J'allois en Catalogne pour
" servir d'aumônier dans l'infanterie; car Dieu
" merci, je vais bien du pied; mais puisque la
" guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à
" votre grandeur de me prendre à son service, je
" la suivrois par tout, et la servirois fidèlement.'
" —'Monsieur Poussatin,' lui dis-je, 'ma gran-
" deur n'a pas besoin autrement d'aumônier;
" mais puisque vous êtes de si bonne volonté,
" je veux bien vous prendre à mon service.'

" Monsieur le Prince, présent à toute cette
" conversation, fut ravi de me voir un aumônier.
" Comme le pauvre Poussatin étoit fort délabré,
" je n'eus pas le tems de le mettre en équipage
" à Perpignan; mais lui ayant fait donner le
" justaucorps d'un des laquais du Maréchal de
" Grammont, qui restoit avec l'équipage, je le
" fis monter derrière le carosse de Monsieur le

" Prince, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il " voyoit la mine peu orthodoxe que le petit Pous- " satin avoit en livrée jaune.

" Dès que nous fumes à Paris, on en fit le " conte à la Reine, qui d'abord en fut un peu " surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne vou- " lût voir danser mon aumônier : car en Espagne, " il n'est pas tout à fait si rare de voir dan- " ser les ecclésiastiques, que de les avoir en " livrée.

" Poussatin fit des merveilles devant la Reine ; " mais comme sa danse étoit un peu vive, elle ne " put supporter l'odeur que son agitation vio- " lente répandit dans son cabinet : les dames lui " demandèrent quartier. Il y avoit de quoi " vaincre tous les parfums, et toutes les essences, " dont elles étoient munies : Poussatin ne laissa " pas d'en remporter beaucoup de louanges, et " quelques louis.

" J'obtins au bout de quelque tems un petit " bénéfice de campagne pour mon aumônier, " et j'ai sçu depuis que Poussatin prêchoit avec " la même légèreté dans son village, qu'il dan- " soit au nôces de ses paroissiens."

Le conte de Poussatin divertit fort le Roi. La

Reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Grégoire Brice la scandalisa bien davantage ; et voulant justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paroissoit si dur : " Chevalier de Grammont," dit-elle, " quelle hérésie dans l'état vouloit introduire ce gouverneur, dont vous venez de parler ? De quel attentat contre la religion étoit-il accusé, pour qu'on le mît à l'inquisition?"—" Madame," dit-il, " l'histoire n'en est pas trop bonne à conter " devant Votre Majesté, c'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaise intention : son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux collège de France ; puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette, qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle."

Le Roi voulut un détail précis de l'aventure ; et le Chevalier de Grammont satisfit sa curiosité, dès que la Reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter, quand il faisoit quelque récit ; mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin, par la concurrence, ou par le ridicule : il est vrai qu'il n'y

avoit que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russel étoit de tems en tems l'objet de ses railleries : encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coûtume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russel étoit un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire, pour les contre-danses : il en avoit un recueil de deux ou trois cens en tablature, qu'il dansoit toutes à livre-ouvert ; et pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction ; sa danse ressembloit assez à ses habits ; il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le Chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux ; et quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander Mademoiselle d'Hamilton ; mais il fut bien-tôt délivré de cette inquiétude.

Russel, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le Chevalier de Grammont étoit un grand obstacle aux

audiences qu'on souhaitoit d'elle ; mais un jour qu'on le vint chercher pour jouer chez Madame de Castelmaine, Russel prit son tems ; et s'adressant à Mademoiselle d'Hamilton d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : " Je suis frère du Comte de Bedford : je com- " mande le régiment des gardes : j'ai trois mille " Jacobus de rente, et quinze mille en argent " comptant. Je viens, Mademoiselle, vous les " offrir avec ma personne. L'un des présens ne " vaut pas grand'chose sans l'autre, j'en con- " viens. C'est pourquoi je les mets ensemble. " On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un " petit asthme, qui vrai-semblablement ne durera " pas long-tems ; car il y a plus de vingt ans " que je l'ai. Si vous me jugez digne du bon- " heur d'être à vous, je ferai la proposition à " Monsieur votre père, à qui je n'ai pas crû de- " voir m'adresser, avant que de savoir vos sen- " timens. Mon neveu Guillaume* ne sait encore " rien de mon dessein ; mais je crois qu'il n'en " sera pas faché, quoiqu'il se voye par là frustré

* Fils d'Edouard, cadet de François Comte de Bedford, et frère ainé du Comte d'Orford.

" d'un bien assez considérable; car il a beau-
" coup d'égard pour moi; outre qu'il s'attache
" volontiers auprès de vous, depuis qu'il s'ap-
" perçoit que je vous aime. Je suis fort aise
" qu'il me fasse sa cour pas ses assiduités ici;
" car il ne faisoit que dépenser son argent au-
" près de cette coquine de Midleton, au lieu
" qu'il ne lui en coute rien à présent dans la
" meilleure compagnie d'Angleterre."

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant de les déclarer à ses parens. " Il sera," lui dit-elle, " assez tems de
" leur en parler à votre retour des eaux; car je
" ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils dis-
" posent de moi, que vous ne soyez revenu. En
" tout cas, si l'on me pressoit beaucoup, votre
" neveu Guillaume aura soin de vous en avertir.
" Ainsi, vous n'avez qu'à partir quand il vous
" plaira; mais gardez vous bien de négliger
" votre santé pour précipiter votre retour."

Le Chevalier de Grammont apprit le détailde

cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin, il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au Roi la grace que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si dangereux. "Il est donc parti, Chevalier?" lui dit le Roi. "Surement, Sire," dit-il, "j'ai eu l'honneur de "le voir embarquer dans un cocheman, avec "son asthme et son équipage de campagne, la "perruque à calotte proprement renouée avec un "ruban feuille morte, et le chapeau ambigu, "couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à "merveille. Ainsi, je n'aurai plus à faire qu'à "Guillaume Russel, qu'il laisse resident auprès "de Mademoiselle d'Hamilton; et pour lui, je "ne le crains, ni pour son compte, ni pour celui "de son oncle. Il est trop amoureux lui-même, "pour appuyer les intérêts d'un autre; et comme "il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, "savoir, de sacrifier le portrait où quelques let-"tres de la Midleton, j'ai ma foi de quoi faire "paroly de ces sortes de faveurs: j'avoue qu'il "m'en coute un peu."

" Puis que vos affaires vont si bien du côté " des Russels," lui dit le Roi, " je veux bien " vous apprendre que vous êtes délivré d'un " autre rival beaucoup plus à craindre pour " vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frère est " nouvellement amoureux de Madame de Ches- " terfield."—" Que de bénédictions à la fois !" s'écria le Chevalier de Grammont ; " je lui sais " si bon gré de cette inconstance, que je le ser- " virois de bon cœur aupres de sa nouvelle maî- " tresse, s'il n'avoit Hamilton pour rival. Votre " Majesté ne sauroit trouver mauvais que je " serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre." —" Hamilton n'a pourtant pas si besoin de se- " cours dans une affaire comme celle-ci, que le " Duc d'York :" lui dit le Roi, " mais de l'hu- " meur dont je connois Milord Chesterfield, il " ne souffrira pas eu si patiemment que le bon " Shrewsbury, qu'on se batte pour sa femme : " il mérite pourtant assez la même destinée. " Voici ce que c'étoit que ce Milord Chester- " field.*"

* Philippe Stanhope, deuxième Comte de Chesterfield, chambellan de la Reine, et colonel d'un régiment des gardes.

S^r P. Lely P. *E. Scriven S.*

EARL OF CHESTERFIELD.

London. Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du Roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes graces, avant qu'elle fût mariée; et comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille * aînée du Duc d'Ormond, dans le tems qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du Roi pour la Castelmaine, et l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur, que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé Madame de Chesterfield sans l'aimer, et vécu quelque tems avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine et délicate sur le mépris; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite, et dans le tems que son époux commençoit à lui

* Elizabeth Butler.

faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lors qu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-tems, et ses imaginations et inégalités pérpétuelles. La Chesterfield au contraire savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire.

Elle étoit outre cela plus à portée de lui faire des avances, qu'à nul autre. Elle logeoit chez le Duc d'Ormond à White-hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toute heure. Son extrême froideur, ou plûtôt le dégout qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressemens de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pû tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui, sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement, et selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en

campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes : et plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine ; se plaignoit de ses emportemens, et lui demandoit à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ces discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de Madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais tandis qu'il étoit discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du Duc d'York ; et qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en appercevoir, comme tout le

monde : mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield sembloient dire à ce nouveau rival. Il ne trouvoit pas de vrai-semblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières, dont ils avoient mille fois ri tête à tête ; mais ce qu'il jugeoit encore moins possible, étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure, sans avoir mis la dernière main à celles où ses avances l'avoient engagée. Cependant, il se mit à l'observer de plus près ; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations, lui firent voir que si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots ; mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus, sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement, qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Milord Chesterfield avoit pris les mêmes alarmes ; et ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit : et sans

la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre, avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de Madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plûpart des coquettes, qui charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir.

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vûe sur les fortunes galantes de Son Altesse avant la déclaration de son mariage, parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lors que les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

Le mariage du Duc d'York avec la fille du chancelier, n'avoit manqué d'aucune des circonstances, qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins, et le point essentiel du sacrement en avoient été

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la cour d'Hollande qui l'effaçat, le Duc dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du Roi, que pour le déclarer avec éclat ; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au trône, que la possession de Mademoiselle Hyde n'avoit plus des charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre si fertile en beautés étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la cour du Roi son frère, et qu'il se voyoit l'unique exemple d'un Prince qui d'une élevation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Germain ne l'avoit engagé dans un commerce avec Mademoiselle Hyde, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devoit au Roi. L'indignation, qu'en auroit la cour et tout le royaume, s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du Roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

ANN HYDE, DUCHESS OF YORK.

London. Published 2820, by J. Carpenter and W. Miller.

de lui refuser. D'un autre côté se presentoient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde ; mais plus que cela, les remords d'une conscience, dont la délicatesse commençoit dès-lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à Milord Falmouth,* et le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour Mademoiselle Hyde. Falmouth lui soûtint d'abord, non seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage étoit nul pour lui sans le consentement du Roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable. Mais que c'étoit une mocquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du Roi venoit de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité : qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que Mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût, et

* Lisez les procedés infames de ce Seigneur par rapport au mariage de Mademoiselle Hyde dans la Continuation de l'histoire de Milord Clarendon.

que pourvû qu'il ne leur dit point que la chose fût déjà faite; il auroit bien-tôt de quoi le déterminer.

Le Duc d'York y consentit, et Milord Falmouth ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de Son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces messieurs étoient le Comte d'Arran, Germain, Talbot,* et Killigrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du Duc d'York à celui de Mademoiselle Hyde, et qui de plus étoient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le Duc leur ayant dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour Mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagemens cette tendresse l'avoit porté, qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pû lui donner; mais que comme l'innocence des personnes de son âge

* Talbot, un des prétendus gens d'honneur, avoit été proposé à Charles II. pour assassiner Cromwell; il fut mis après à la Tour de Londres pour un pareil dessein sur le Duc d'Ormond. *Voyez* ce que dit Milord Clarendon de Talbot et de ses frères. Talbot fut depuis le fameux Duc de Tirconnel.

W. Wissing P. E. Scriven S.

COUNTESS of OSSORY.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour ; et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, et leur ordonnoit par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate ; mais le Duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, et peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit pour appuyer les témoignages. Par exemple, le Comte d'Arran, qui parla le premier, déposa, que dans la galerie de Hons-laerdyk, où la Comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Germain, jouoient un jour aux quilles, Mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, et s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie : que lui déposant l'avoit suivie, et que lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir, ou

pour la désennuyer. Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il étoit au conseil, à telles enseignes, que n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table, qu'à celle qui les occupoient alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du Roi qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-tems en disgrace.

Germain indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues et favorables. Cependant, tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus, sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce : mais Killegrew voulant rencherir sur ces foibles dépositions, dit tout net, qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes graces. Il avoit l'esprit vif et badin, et savoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du Berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressemens amoureux ; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois

ou quatre cignes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vû qu'elle y alloit souvent, et qu'elle s'y plaisoit fort.

Le Duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia messieurs les témoins à bonne fortune de leur franchise, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du Roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, Milord Falmouth qui l'avoit suivi conta ce qui venoit de se passer au Comte d'Ossory, qu'il trouva chez le Roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères; car elle fut longue. Le Duc d'York en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençoit à s'attendrir de sa disgrace, et se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le Duc d'York lui dit de se trouver avec le Comte d'Ossory chez le chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté

d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent à l'heure marquée Son Altesse dans la chambre de Mademoiselle Hyde. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le chancelier appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de desespoir. Le Duc d'York leur dit de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : " Comme vous êtes les deux " hommes de la cour que j'estime le plus, je " veux que vous ayez les premiers l'honneur de " saluer la Duchesse d'York : la voilà !"

La surprise ne servoit de rien, et l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que pour s'en cacher ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté, que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa par devoir à lui témoigner des respects, qui devinrent très sincères dans la suite.

Les petits maîtres qui avoient déposé contre

elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures, et quand elles se permettent le plaisir de la vengeance, elle n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La Duchesse d'York instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire, que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête homme, que de prendre un peu sur sa probité, pour donner aux intérêts d'un maître, ou d'un ami. Rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre.

Le Duc d'York ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon tems à son inconstance en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa

main. Ce fut Madame de Carnegy,* qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque tems. Milord Carnegy son époux étoit encore en Ecosse ; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais comme il étoit bien-aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il veilloit sa femme de très près. Il y avoit long-tems que les choses étoient entre elle et le Duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle ; cependant comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce tems-là Talbot † revint de Portugal.

* Anne, fille de Guillaume Duc d'Hamilton et femme de Robert Carnegy Comte de Southesk.

† Depuis Duc de Tirconnel.

S.r P. Lely P.. E. Scriven S.

LADY SOUTHESK.

London. Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller.

Ce commerce s'étoit établi pendant son absence, et sans savoir ce que c'étoit que Madame Southesk, il apprit que son maître en étoit amoureux.

Il y fut mené pour figurer à quelques jours de-là. Le Duc le présenta. Quelques complimens se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'anti-chambre. Cette anti-chambre donnoit sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passans.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions, et aux inadvertences, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de compliment dont le Duc l'avoit chargé pour l'Infante de Portugal, et ne s'en étoit apperçu, que dans le tems qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lors qu'il vit arrêter un carosse à la porte, sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bien-tôt monter.

Le diable qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit Milord Southesk en

personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours, et aux taureaux, spectacles qui l'amusoient agréablement, et dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde d'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carosse, mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'anti-chambre de sa femme, son étonnement ne dura guères. Talbot ne l'avoit point vû depuis qu'on étoit revenu de Flandres; et sans s'imaginer qu'il eût changé de nom: " Eh, bon jour, Carnegy: bon jour, mon gros " cochon," lui dit-il, en lui tendant la main: " d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vû de- " puis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en " voudrois-tu point aussi à la Southesk? Si cela " est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; " car je t'apprends que le Duc d'York en est " amoureux, et je te veux bien confier, qu'à " l'heure que je te parle, il est là dedans, qui lui " en dit deux mots."

Southesk interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le tems de répondre à ces belles

questions. Talbot le mit dehors comme son ami, et comme son serviteur lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carosse ; et Talbot, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le Duc sortît, pour lui en faire le récit : mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui en étoient de quelque chose ; sur-tout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom, que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le Duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence, car le traitre de Southesk se mit à préparer une vengeance, par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi ; car après avoir passé par les remedes extrêmes pour s'en défaire, Madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce

avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame Robarts * brilloit en ce tems-là. Sa beauté frappoit d'abord ; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoutante, elle ne touchoit pas. Le Duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Milord Robarts, mari de la belle, étoit un vieux sacripante, incommode et révêche au possible, amoureux à la désespérer ; et pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'apperçut de l'attention que Son Altesse avoit pour elle, et laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressemens et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance et d'assiduité, à mesure que ces approches se faisoient, on eut

* Sara, fille de Jean Bodville de la province de Galles, et femme de Robert Robarts fils ainé de Jean Comte de Radnor.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

LADY ROBARTS.

London Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarîce et l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance, lui dirent qu'il ne tiendroit qu'à lui que Madame Robarts, si digne d'être à la cour, y fût reçûe dans un poste considérable auprès de la Reine ou de la Duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province. On lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le Duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence, pour n'y rester qu'autant qu'il jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion, ni la peur qu'on en a, qui garantissent de cette destinée. Le vilain le savoit à merveille ; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pélérinage à sainte Winyfrede, vierge et martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos, qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le

dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le Duc fut quelque tems occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins, ce ne fut que par des amusemens passagers qu'il donna dans ceux de l'amour : mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de Madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers Mademoiselle Brook, et ce fut au fort de cette poursuite, que Madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire, en reprenant la suite de son histoire.

Le Comte de Bristol, ambitieux, et toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Comme c'étoit ce même Digby, dont Bussy fait mention dans ses annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère : il savoit que l'amour et les plaisirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du chancelier ;* ainsi c'étoit fêtes sur fêtes chez lui : le luxe et la déli-

* Le Comte de Bristol, dit Milord Clarendon, ménagea au Roi des parties de plaisir et de débauche. *Contin.* p. 208. C'étoit le fameux lord Digby, secrétaire d'état du tems de la guerre civile.

A. Vandyck P. *E. Scriven S.*

DIGBY EARL OF BRISTOL.

London Published 2810. by W. Miller and J. Carpenter.

catesse règnoient dans ces repas nocturnes, qui font l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient Mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, et pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au Roi. Bristol voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du Roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant Mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le Comte de Bristol n'eut qu'à rengainer ses desseins: et Mademoiselle Brook, ses avances. Le Roi n'osoit plus y songer; mais Monsieur son frère voulut bien se charger de son refus; et Mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle: ce qui arriva bien-tôt de cette manière.

Le Chevalier Denham, comblé de richesses aussi-bien que d'années, avoit passé sa jeunesse

au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit pour les ouvrages d'esprit; satirique et goguenard dans les poësies, il n'y pardonnoit ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les aventures du mariage: et comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, cette Mademoiselle Brook, dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le Duc d'York l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant: mais les circonstances d'un mariage si mal-assorti réveillèrent ses empressemens. Elle de son côté lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la cour: et pour la promesse qu'elle exigeoit, d'être dame du palais de la Duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Ches-

Sir P. Lely P. E. Scriven S.

MISS BROOKS afterwards LADY WHITMORE.

London, Published 1820, by W. Miller and J. Carpenter.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

COUNTESS OF CHESTERFIELD.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

terfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant, pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le Duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent le plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. Hamilton et Milord Chesterfield les observoient de près : mais la Denham, piquee de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'étoit flatté jusques-là, que la vanité seule intéresseroit le cœur de Madame de Chesterfield dans cette aventure; mais il fut bien-tôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eut d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries, qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencemert, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchans d'un Prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés vouloient charmer, et les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par la danse : d'autres par l'air et la magnificence ; quelques-uns par l'esprit, beaucoup par la tendresse, et peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la musique : et c'est le seul qui de la guitare ait pû faire quelque chose. Mais sa composition étoit si gracieuse et si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du Roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal, et sur la toilette des belles on étoit aussi sûr de voir une guitare, que d'y trouver du rouge et des mouches. Le Duc d'York en jouoit passablement, et le Comte d'Arran, comme Francisco lui-même. Ce Francisque venoit de

faire une sarabande qui charmoit ou désoloit tout le monde ; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'étoit. Le Duc d'York prétendoit ne la pas bien savoir, et pria Milord Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre. Le Comte d'Arran, qui vouloit jouer de son mieux, mena Son Altesse à l'appartement de Madame sa sœur. Elle étoit logée à la cour chez le Duc d'Ormond son père, et cette merveilleuse guitare y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée ; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent Milord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de songer à se lever, pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir ; car tandis que le frère jouoit de la guitare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut

répétée plus de vingt fois. Le Duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la piéce ; mais son époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable. Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit ; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la Reine, on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le second, de croire que la Reine, qui l'envoyoit chercher si mal-à-propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la Reine. Les alarmes sont pour les jaloux, ce que les désastres sont pour les malheureux ; ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la Reine donnoit à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les

Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble : et dans son cœur il lui en sut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme, que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence, et de l'honnêteté de son officieux beau-frère. Il passa tranquillement cette nuit : et comme il falloit ou crever, ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour, il cherchoit quelqu'un, et s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde ; mais à la fin Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit ; et l'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carosse, et ils arri-

vèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout réveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apperçevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-tems. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand'chose, lui demanda comment ses affaires alloient auprès de Madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier : et comme il méditoit quelque réponse : " Ma- " dame, votre cousine," lui dit Chesterfield, " est extrêmement coquette, et il ne tiendroit qu'à " moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement " sage." Hamilton trouva ce dernier article un peu fort, et s'étant mis à le réfuter : " Mon " Dieu," lui dit Milord Chesterfield, " vous " voyez, aussi bien que toute la cour, les airs " qu'elle se donne. Les maris sont toujours les " derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; " mais ils ne sont pas toûjours les derniers à s'en " apperçevoir. Je ne suis pas surpris, que m'ayant " fait d'autres confidences, vous m'ayez caché " celle-là ; mais comme je me flatte de quelque

" part dans votre estime, je serois fâché que " vous crussiez que je suis assez sot pour ne " rien voir, quoique je sois assez honnête pour " ne rien dire. Cependant on outre tellement les " choses qu'il faut à la fin que je prenne un " parti. Dieu me préserve de faire le jaloux : " le personnage est odieux ; mais aussi je ne pré- " tends pas qu'une patience ridicule me rende la " fable de la ville. Soyez donc juge par les " choses que je vais vous dire, si je dois m'armer " d'indolence, ou si je dois prendre des mesures " pour m'en garantir.

" Son Altesse me fit hier l'honneur de venir " voir ma femme." Hamilton tressaillit à ce début. " Oui," poursuivit l'autre, " il se donna " cette peine, et Monsieur d'Arran prit celle de " nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un " homme de sa naissance fasse un tel personnage ? " Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui " qui l'employe à ces indignes services ? Mais " il y long-tems que nous le connoissons pour la " plus pauvre éspèce d'Angleterre, avec sa gui- " tare et ses autres nigauderies." Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations

qu'il avoit faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyoit de son cousin d'Arran, qui les avoit si bonnement laissés ensemble. " Cela vous surprend donc ?" poursuivit-il. " Or, écoutez si j'ai raison de croire que la fin " de cette belle visite se soit passée dans la der- " nière innocence. Madame de Chesterfield est " aimable, il en faut convenir ; mais il s'en faut " de beaucoup qu'elle ne soit aussi merveilleuse " qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le " pied vilain ; mais vous ne savez pas qu'elle " a la jambe encore plus vilaine." Pardonnez-moi, disoit Hamilton en lui-même : et l'autre continuant sa description ; " elle l'a grosse et " courte :" poursuivit-il, " et pour diminuer ces " défauts, autant que cela se peut, elle ne porte " presque jamais que des bas verds."

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela visoit, et Chesterfield devinant sa pensée : " Donnez-vous un peu de patience," lui dit-il, " je me trouvai hier chez Mademoi- " selle Stewart, après l'audience de ces damnés " Moscovites. Le Roi venoit d'y arriver : et " comme si le Duc eût juré de me poursuivre " par tout ce jour-là, il vint un moment après.

" La conversation roula sur la figure extraordi-
" naire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou
" de Crofts avoit pris que les Moscovites avoient
" tous de belles femmes, et que leurs femmes
" avoient toutes la jambe belle. Le Roi soutint
" qu'il n'y en avoit point de si belles que celles
" de Mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir
" la gageure, se mit à la montrer jusqu'au des-
" sus de genou. On étoit prêt de se prosterner
" pour en adorer la beauté ; car effectivement il
" n'y en a point de plus belle. Mais le Duc
" tout seul se mit à la critiquer. Il soutint qu'elle
" étoit trop menue, et prononça qu'il n'y avoit
" rien de tel qu'une jambe plus grosse, et moins
" longue ; et conclut enfin qu'il n'y avoit point
" de salut pour une jambe sans bas verds. C'é-
" toit, selon moi, déclarer qu'il en venoit de
" voir, et qu'il en avoit encore la mémoire toute
" fraîche."

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses ; que Madame de Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les belles, qui

croyent que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs ; et que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulut consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas. Chesterfield vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit ; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à Madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant, qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri ; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour

r'avoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, et la Chesterfield avoit marqué tant d'impatience et d'empressement de trouver un moment pour le lire, après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie: mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, et paroissoit d'un embarras à faire rire, ou à faire pitié, lors que s'étant approché de lui: "N'est-il pas vrai," dit-elle, "que vous "voilà dans la situation du monde la plus sotte "pour un homme d'esprit? vous voudriez n'a-"voir point écrit: vous voudriez une réponse;

" vous n'en espérez pas : cependant, vous la sou-
" haitez et la craignez également. Je vous en
" ai pourtant fait une." Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'étoit Venus avec toutes ses graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la Reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par où sortiroit cette réponse, lors qu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son évantail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi se hâtant d'ouvrir son billet, voici ce qu'il y trouva.

" Vos emportemens sont si ridicules que c'est
" vous faire grace que de les attribuer à un excès
" de tendresse, qui vous tourne la tête. Il faut
" avoir bien envie d'être jaloux, pour le devenir
" de celui dont vous me parlez. Bon Dieu !
" quel amant pour donner de l'inquiétude à un
" homme d'esprit : et quel esprit, pour s'être
" emparé du mien ? N'avez-vous point de honte
" de donner dans les visions d'un jaloux, qui n'a

" rapporté que cela d'Italie? La fable des bas
" verds, qui s'est trouvée l'objet de ses caprices,
" vous a pû séduire par des circonstances si pi-
" toyables! Que ne s'est-il vanté, dans les con-
" fidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en
" pièces ma pauvre guitare? Cet exploit vous
" auroit peut-être plus convaincu que tout le
" reste. Rentrez en vous-même; et si vous
" m'aimez, louez la fortune de ce qu'une ja-
" lousie si mal fondée détourne l'attention qu'on
" devroit avoir sur mes sentimens pour l'homme
" le plus aimable et le plus dangereux de la
" cour."

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois ses gants et son évantail. Le jeu fini la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que ses regards avoient pû lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre!

Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon, que quand on offense ; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroit à tous momens d'un feint mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du Duc, pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, et qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressemens.

Cela lui fermoit la bouche ; et tandis qu'il y travailloit, et qu'il étoit dans l'admiration

comment deux personnes qui se vouloient tant de bien et qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévûe, qui ne lui permit plus de douter, ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent, lors qu'on craint le plus ; et souvent ils accablent lors qu'on les mérite, et qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eut jamais écrite à Madame de Chesterfield, lors que son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le tems de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à Madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations ; outre qu'il arrivoit mal à propos à son gré de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentimens. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles

lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. " Vous avez raison d'en être " surpris ;" lui dit Chesterfield, en finissant, " mais pour peu que vous doutiez de ce que je " viens de dire, il ne vous sera pas difficile de " trouver des témoins pour le confirmer : car la " scène de ces tendres familiarités n'a pas été " moins publique, que l'est la chambre où l'on " joue chez la Reine ; et cette chambre étoit " alors, Dieu-merci, honnêtement remplie de " monde. La Denham s'est apperçue la première " de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la " foule. Vous jugez bien comme la Denham a " tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est " adressée a moi tout le premier, comme j'en- " trois, pour me dire d'avertir ma femme, que " d'autres pourroient s'apperçevoir de ce qu'il " ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

" Madame votre cousine jouoit, comme je " vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès d'elle ; " je ne sais ce que sa main étoit devenue ; mais " je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude " qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étois " derrière eux, dans la place que la Denham " venoit de quitter. Il me vit en se retournant ;

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

MISS BROOKS afterwards LADY DENHAM.

London. Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter.

" et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa
" deshabiller Madame de Chesterfield en retirant
" sa main. Je ne sais s'ils se sont apperçûs
" qu'on les ait découverts ; mais je sais bien que
" Madame Denham mettra bon ordre que per-
" sonne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis
" dans un embarras que je ne puis vous expri-
" mer. Je ne balancerois pas à prendre mon
" parti, si les ressentimens m'étoient permis con-
" tre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois
" bien m'en faire raison, si toute indigne qu'elle
" est d'aucun ménagement, je n'avois des égards
" pour une famille illustre, qu'un éclat digne
" d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous
" y avez par-là quelque intérêt : vous êtes de
" mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la
" chose du monde la plus délicate. Voyons
" donc ensemble ce que je dois faire dans une
" occasion si désagréable."

Hamilton plus interdit et plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, et ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvemens s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération, dans ce

que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions, jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; et dès les prémières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoûtoit quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement : il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez Milord Chesterfield dans le transport qui l'aveugloit, et lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil

qu'il suivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence, en perdant toute sa raison: qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, et que pour ne lui pas donner le tems de se reconnoître, le plûtôt seroit le mieux.

Milord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil, qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami; mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se mocquoit lors qu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'apperçut bien-tôt que c'étoit tout de bon. Elle connut à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et voyant tous ses parens froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton: elle comptoit bien qu'elle

seroit éclaircie par lui d'un malheur, dont elle ignoroit la cause, et que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle ; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton : sa patience et son esprit furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement, que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroissoit inconcevable, et ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

" Seriez-vous du nombre de ceux, qui sans " daigner m'apprendre pour quel crime on me " traite en esclave, consentent à mon enlèvement ? " Que veulent dire votre silence et votre inaction " dans une conjoncture où votre tendresse devroit " être la plus vive ? Je touche au moment de " mon départ, et j'ai honte de sentir que vous

" me le faites envisager avec horreur, puis que
" j'ai raison de croire que vous en êtes moins
" touché qu'aucun autre. Faites moi du moins
" savoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire
" de moi dans les déserts, et pourquoi vous pa-
" roissez, avec toute la terre, changé pour une
" personne que toute la terre n'obligeroit pas à
" changer, si votre foiblesse ou votre ingratitude
" ne vous rendoient indigne de sa tendresse."

Ce billet ne fit que l'endurcir, et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, et se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé, pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentimens jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence, qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévû se joignant à tant de disgraces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement: personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de Milord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la mal-honnêteté d'être jaloux de sa femme; mais dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'à-lors, de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osoit, sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la cour, le Chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres ensemble; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande, qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être

de lui : mais si Saint-Evremont y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant,

CHAPITRE IX.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente, et qui la désespère ; mais celui qui naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur, celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené, que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde, sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage, vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plûtôt par tradition, que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles, et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects, et les ressentimens vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux : les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures

qu'ils croyent impénétrables. D'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe ; mais la plûpart tiennent que dans une péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous nations bénignes, qui loin de recevoir ces habitudes féroces, et ces coûtumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique !

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes, pour faire éplucher, par un ridicule éclat, les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on auroit oubliée par tout au bout d'un mois ; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière, et l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvû, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde. Les Rochesters, les Middlesex, les Sydleys, les Etheredges, et toute la troupe des beaux esprits mirent au jour force vaudevilles, qui divertissoient le public à ses dépens.

Le Chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit: et dans tous les lieux où ce sujet étoit traité voulant produire le supplément qu'il y avoit fait: "C'est une chose "singulière," disoit-il, "que la campagne "qu'on peut appeler la potence ou les galères "d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-"ci, que pour les malheureuses, et non pour les "coupables! La pauvre petite Chesterfield pour "quelques lorgnades d'imprudence se voit d'a-"bord troussée par un mari fâcheux qui vous la "mène passer les fêtes de Noël dans un chateau "de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis "qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de "tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont "la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt "coups de bâton. Je ne nomme personne, "Dieu m'en garde: mais la Midleton, la Den-"ham, les filles de la Reine, celles de la Du-"chesse, et cents autres répandent leurs faveurs "à droite et à gauche, sans qu'on en souffle. "Pour Madame de Shrewsbury c'est une béné-"diction. Je m'en vais parier qu'elle feroit "tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en "iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle

" a des indulgences plénières pour sa conduite. " Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une " aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y " trouve à redire. Cependant il sera permis " qu'un bourru, comme Chesterfield, exerce une " tyrannie pareille, et toute nouvelle en ce pays- " ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre pour " un rien! Mais s'il en croit être bon marchand, " je suis son valet. Les précautions n'y font ma " foi rien; et souvent une femme, qui ne son- " geroit point à mal, si on la laissoit en repos, " s'y voit portée par vengeance, ou réduite par " nécessité; c'est l'Evangile." Ecoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco.

Que sert tout votre effort jaloux?
L'amour est trop fort,
Et quelque peine,
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux.
On contraint ses plus chers désirs;
On perd cent plaisirs.

Mais, pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour auteur. La justesse, ni le tour, n'y brilloient point excessivement; mais comme elles contenoient quelques vérités, qui flattoient le génie de la nation, et de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le Duc d'York, qui ne voyoit plus Madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eût oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé ci-devant, et peu s'en fallut que Mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Sir A. Vandyck P. *E. Scriven S.*

SIR ANTHONY VANDYCK.

London Published 2&c. by J. Carpenter and W. Miller.

Il y avoit à Londres un peintre assez renommé pour les portraits : il s'appelloit Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van Dyck, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes c'est celui, qui dans le goût de tous ses ouvrages a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La Duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. Lely les peignit : il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut être un chef-d'œuvre ; et celui de Mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lely avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le Duc d'York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances ; et dans le même tems que sa tendresse inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du Chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bien-tôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le tems à chicanner : tout cela alla bien d'un côté ; cependant, je ne sais

quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge, qui faisoit l'objet de son ambition ; mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du Duc, il lui parut dur et deshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lors qu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, et sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune et belle, lui vieux et dégoutant : quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure ? Il se le disoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés sur la charge que Madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la

Sr. P. Lely P. E. Scriven S.

SIR PETER LELY.

London. Published 1820. by W. Miller and J. Carpenter.

fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord Chesterfield ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit; outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée Denham. Ainsi, le vieux scélerat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus chères espérances, et de ses plus beaux jours.*

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider, dès qu'il sortiroit; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur fut appaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé,

* La médisance de ce tems là prétendit que Milady Denham avoit été empoisonnée par la Duchesse d'York; et on alla jusqu'à afficher à la porte des enfans de Son Altesse, des vers scandaleux sur cet événement. Il y en a plusieurs dans la collection de poëmes d'état en quatre volumes. André Marvel s'explique encore plus nettement: V. tom. ii. p. 91, de ses ouvrages.

qu'on n'en avoit bû dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de Madame de Chesterfield. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas ; et depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore, malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter ; " à quoi bon," disoit-il, " m'être " si fort pressé de rendre malheureuse une per- " sonne qui, toute coupable qu'elle soit, peut " seule faire mon bonheur ? Maudite jalousie !" poursuivit-il, " plus cruelle encore pour ceux " qui tourmentent, que pour ceux qui sont tour- " mentés ! Que m'importe d'avoir arraché la " Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un " rival plus heureux, si je ne l'ai pû faire sans " m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher et de " plus sensible aux pechans de mon cœur ?"

Quantité d'autres raisonnemens de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement, que dans un engagement comme le sien il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs, et d'inutiles remords, lors qu'il reçut une lettre de celle qui les causoit : mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers, après l'avoir lûe : Là voici.

" Vous serez aussi surpris de cette lettre, que " je la fus de l'air impitoyable dont vous vîtes " mon départ. Je veux croire que vous vous " étiez imaginé des raisons qui justifioient dans " votre esprit un procédé si peu concevable. Si " vous êtes encore dans la dureté de ces senti- " mens, ce sera vous faire plaisir, que de vous " apprendre ce que je souffre dans la plus af- " freuse des prisons. Tout ce qu'une campagne " a de plus triste dans cette saison s'offre par " tout à ma vûe. Assiégée par d'impénétrables " boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de " l'autre des précipices : mais de quelque côté " que je tourne mes regards dans la maison, j'y " rencontre ceux d'un jaloux, moins supportables

" encore que les tristes objets qui m'environnent.
" J'ajouterois aux malheurs de ma vie celui de
" paroître criminelle aux yeux d'un homme, qui
" devroit m'avoir justifiée contre les apparences
" les plus convaincantes : si par une innocence
"avérée j'étois en droit de me plaindre, ou de faire
" des reproches. Mais comment se justifier de si
" loin, et comment se flatter que la description
" d'un séjour épouvantable ne vous empêchera
" pas de m'écouter ? Mais êtes vous digne que
" je le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrois, si
" je ne vous aimois à la fureur ! Venez donc me
" voir une seule fois pour entendre ma justifica-
" tion ; et je suis persuadée que si vous me
" trouvez coupable après cette visite, ce ne sera
" pas envers vous. Notre Argus part demain
" pour un procès qui le retiendra huit jours à
" Chester. Je ne sais s'il le gagnera ; mais je
" sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en
" perde un qui lui tient pour le moins autant au
" cœur que celui qu'il va solliciter."

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposoit : quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment

elle feroit pour se justifier ; mais elle l'assuroit qu'il feroit content du voyage, et c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de Madame de Chesterfield : cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'éxpéditions le secret est nécessaire ; du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du tems et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues : à la dernière poste il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour, et de peur des rochers et des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas, et suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane, qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique : mais comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce

qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, et se soucioit encore moins d'en être vû ; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme ; et comme c'étoit l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser, et à faire toutes les préparations que le tems et le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison, qui lui servant de guide, après avoir erré pendant une demie heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin, où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte par laquelle on devoit bien-tôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bon soir : la nuit se ferma ; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver ; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du

froid. Il étoit crotté jusques aux genoux ; et sentoit, que pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre ; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précaution dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque tems contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid ; mais il la sentit petit à petit refroidir ; et deux heures qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture : " Si nous frappions à cette maudite " porte ;" disoit-il, " car encore est-il plus hono- " rable, si le malheur m'en veut, de périr dans " la maison, que de mourir de froid dans le jar- " din. Il est vrai," reprenoit-il, " que ce parti " peut exposer une personne, que quelque acci- " dent imprévû met peut-être à l'heure qu'il est

"encore plus au déséspoir que moi." Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, resolu d'attendre le plus long-tems qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile; et quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, et le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressemens de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin: et dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres et incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu: tantôt que quelque mal subit

l'avoit saisie ; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. " Mais," disoit-il, " pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit " jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment " pour me faire au moins quelque signe, puis " qu'on ne pouvoit ni me parler, ni me rece- " voir ?" Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît dabord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir, comme il eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre, ou quelque message de Madame de Chesterfield ; mais il n'avoit pas dormi deux heures qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite, touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc : il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse,

qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit, que c'étoit Monseigneur qui couroit le lièvre dans son parc : "Quel Monseigneur ?" dit-il, tout étonné. "Monseigneur le Comte de Chesterfield," répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que dans sa première surprise il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens : mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme : il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagêmes qu'on a coûtume d'employer, pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoît de négliger son procès, pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller et commençoit à questionner son hôte, lors que le même grison qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente, et voici ce quelle contenoit.

" Je suis au désespoir d'avoir innocemment
" contribué à vous attirer dans un lieu où l'on
" ne vous fait venir que pour se mocquer de
" vous. Je m'étois opposée au projet de ce vo-
" yage, quoique je fusse persuadée que sa ten-
" dresse seule y eût part; mais elle vient de m'en
" désabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle
" vous a joué. Non seulement son mari n'a
" bougé d'ici; mais il y reste par complaisance.
" Il la traite le mieux du monde; et c'est dans
" leur raccomodement qu'elle a su que vous lui
" aviez conseillé de la mener à la campagne
" Elle en a conçu tant de dépit et d'aversion
" pour vous, que de la manière dont elle m'en
" vient de parler, ses ressentimens ne sont pas
" encore satisfaits. Consolez-vous de la haine
" d'une créature, dont le cœur ne méritoit pas
" vôtre tendresse. Partez : un plus long séjour
" ici ne feroit que vous attirer quelque nouvelle
" disgrace. Je n'y resterai pas long-tems. Je
" la connois, Dieu merci. Je ne me repens pas
" de la compassion que j'en ai d'abord eue;
" mais je suis dégoûtée d'un commerce qui ne
" convient guère à mon humeur."

L'étonnement, la honte, le dépit, et la fureur,

s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives, et les désirs de vengeance, excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentimens ; mais après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume, par-dessus les désirs et les tendres empressemens qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux, avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant quand il se crut hors de portée de rencontrer Milord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée ; mais il fut bien surpris de voir une très belle maison,* située sur le bord d'une rivière au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice, ou le rocher qu'il y vit ; ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses

* Breadby, dans la province de Derby.

du beau sexe, et qui se voyoit la dupe d'une coquette, qui se raccommodoit avec un époux, pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible ; mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le Roi l'apprit, et lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le Chevalier de Grammont étoit présent à ce récit ; et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite ; " Si elle a eu tort," dit-il, " de pousser la chose si loin, vous avez eu tort " aussi de revenir sur vos pas, comme un étourdi. " Je m'en vais parier cent pistoles, qu'elle s'est " repentie plus d'une fois d'un ressentiment " que vous méritiez assez pour le tour que vous " lui aviez joué. Les femmes aiment la ven- " geance ; mais elles ne tiennent pas toujours

" leur colère; et si vous eussiez resté dans le " voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir " les bras cassés, si on ne vous eût fait amende " honorable pour l'affront de la première nuit." Hamilton n'en tomba pas d'accord: le Chevalier de Grammont voulut soutenir la thèse par un exemple, et s'adressant au Roi: " Sire," dit-il, " Votre Majesté peut avoir connu Marion de " l'Orme;* la créature de France qui avoit le " plus de charmes étoit celle-là. Quoi qu'elle " eût de l'esprit comme les anges, elle étoit ca- " pricieuse comme un diable. Cette Princesse " m'ayant donné un rendez-vous, s' étit avisée " de me l'ôter, pour le donner à un autre: elle " m'écrivit le plus joli billet du monde, tout " rempli du désespoir où elle étoit d'un mal de " tête, qui l'obligeoit à garder le lit, et qui la " priveroit du plaisir de me voir jusqu'au " lendemain." Ce mal de tête soudainement arrivé me parut suspect, et ne doutant point que

* Marion de l'Orme, née à Chalons en Champagne, étoit estimée la plus belle femme de son tems. On la croyoit mariée secrètement avec le malheureux Monsieur de Cinq-mars. Après sa mort elle devint Maîtresse du Cardinal de Richelieu, et en dernier lieu, de Monsieur d'Emery, surintendant des finances.

ce ne fût une défaite : Oh ! parbleu, Madame la coquette, dis-je en moi même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

" Voilà tous mes Grisons en campagne do
" les uns battoient l'estrade autour de sa maison,
" tandis que les autres assiégeoient sa porte. Un
" de ces derniers me vint dire que personne n'é-
" toit entré chez elle de tout l'après midi ; mais
" qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune ;
" qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue Saint
" Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un
" autre, auquel il avoit dit seulement un mot ou
" deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour
" me confirmer dans mes soupçons, et pour for-
" mer le dessein d'être de la partie, ou bien de
" la rompre.

" Comme il y avoit fort loin du baigneur où
" je logeois, jusques au fond du Marais ; dès
" que la nuit fut venue, je montai à cheval, sans
" vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné
" la Place Royale, le Grison en sentinelle m'as-
" sura qu'il n'étoit encore entré personne chez
" Mademoiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue

" Saint Antoine, et justement comme je sortois de
" la Place Royale, j'y vis entrer un homme à
" pied, qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit;
" mais il eut beau faire; je le reconnus. C'étoit
" le Duc de Brissac. Je ne doutai point que
" ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai
" donc de lui, faisant semblant de douter si je
" ne me trompois point, en mettant pied à terre
" d'un air fort empressé : ' Brissac, mon ami,'
" lui dis-je, ' il faut que tu me fasses un plaisir
" de la dernière importance : J'ai un rendez-
" vous, pour la première fois, chez une personne
" à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour
" prendre des mesures, je n'y serai pas long-tems.
" Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, et pro-
" mène un peu mon cheval, en attendant mon
" retour. Sur-tout ne t'éloigne pas d'ici. Tu
" vois que j'en use librement; mais c'est, comme
" tu sais, à la charge d'autant. Je pris son
" manteau sans attendre sa réponse. Il prit la
" bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.
" Cela ne lui servit de rien; car après avoir fait
" semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de
" lui, je me coulai par dessous les arcades jusqu'à
" la porte de la nymphe de l'Orme. On l'ouvrit

" d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enve-
" loppé du manteau de Brissac, qu'on me prit
" pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût
" fait la moindre question, et comme je n'en avois
" point à faire, je fus droit à la chambre de la
" demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos,
" dans le deshabillé le plus galant et le plus
" agréable du monde. Jamais elle n'avoit été
" si belle, ni si surprise ; et la voyant toute in-
" terdite : ' qu'est-ce, ma belle ?' lui dis-je.
" ' Il me paroît que voilà une petite migraine
" bien parée. Le mal de tête est apparemment
" passé.'—' Point du tout,' dit-elle, ' je n'en
" puis plus ; et vous me ferez plaisir de vous en
" aller, et de me laisser mettre au lit.'—' Pour
" vous laisser mettre au lit, oui,' lui dis-je ; mais
" pour m'en aller, non, ma petite infante. Le
" Chevalier de Grammont n'est pas un sot ; on
" ne se pare pas avec tant de soin pour rien.'—
" ' Vous verrez pourtant que c'est pour rien,'
" me dit-elle ; ' car assurément il n'en sera pas
" autre chose pour vous.'—'Quoi !' dis-je, ' après
" m'avoir promis un rendez-vous'—'Eh bien', me
" dit-elle brusquement, ' quand je vous en aurois
" promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si

" je veux, et à vous de vous en passer, si je ne " le veux pas.'—' Cela seroit bon, lui dis-je, " ' si ce n'étoit pour le donner à un autre.' Elle, " aussi fière que celles qui ont le plus d'inno- " cence, et aussi prompte que celles qui en ont " le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui " donnoit plus de chagrin que de confusion; et " voyant qu'elle montoit sur ses grands chevaux; " ' Mademoiselle,' lui dis-je, ' ne le prenons pas, " s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous " inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me " trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en " repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, et, " Dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous " rende pas si-tôt visite.' Je lui dis cela d'un " air un peu tragique. Elle en parut troublée " d'abord, et me regardant avec surprise; ' que " voulez vous donc dire du Duc de Brissac?' " me dit-elle. ' Je veux dire,' répondis-je, " ' qu'il est au bout de la rue qui promène mon " cheval, et si vous ne voulez pas m'en croire, " vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou " voir son manteau, que je viens de laisser dans " votre anti-chambre.' Voilà l'éclat de rire qui " la prend au fort de son étonnement; et me jet- " ant les bras au col: ' Mon Chevalier,' me

" dit-elle, ' je n'y saurois plus tenir : tu es trop " aimable et trop extraordinaire pour ne te pas " tout pardonner.' Je lui racontai comme la " chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de " rire ; et nous étant séparés fort bons amis, elle " m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener " des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne " mettroit de la nuit le pied chez elle.

" Je le trouvai fidellement dans l'endroit où " je l'avois laissé. Je luis fis mille excuses de " l'avoir fait attendre si long tems, et mille re- " mercimens de sa complaisance. Il me dit que " je me mocquois, que ces complimens ne se " faisoient point entre amis ; et pour me con- " vaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de " bon cœur, il voulut a toute force tenir la tête " de mon cheval, tandis que j'y remontois. Je " lui donnai bien le bon soir, en lui rendant son " manteau, et je me rendis chez mon baigneur " également content de la maîtresse et du rival. " Voilà," poursuivit-il, " comme il ne faut " qu'un peu de patience et d'adresse pour dés- " armer la colère des belles, et pour mettre jus- " que à leurs supercheries à-profit."

Il avoit beau divertir par ses récits, instruire

par ses exemples, et ne paroître à la cour que pour y répandre la joie universelle ; il y avoit trop long tems qu'il étoit le seul étranger à la mode. La fortune jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre : et ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé avant eux, pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un étoit le Marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la Comtesse de la Suze. L'autre étoit le Président Tambonneau, très humble et très obéissant serviteur et berger de la belle Luines. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusa tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi dans leurs premières visites, l'un représentoit, et l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils trouvassent les dames en Angleterre du gout de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe; et la bonne mine de l'autre ne le distingua, que par le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Evremond, et aux agrémens naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grace à Flamarens, en faveur d'un duel, qui le chassant de son pays, lui servoit de recommendation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien; et charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation, ni pour le tour, ni pour l'expression, ni

pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grace de causer avec elle ; et peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit, si s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de Mademoiselle d'Hamilton, qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance, par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile ; et quelque tems après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes, auxquelles il s'est vû depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le Chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'apperçut qu'il ne feroit plus en

Angleterre les progrès qu'il avoit espéré de l'amour et de la fortune. Mais Milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et Madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du Roi, et d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire, que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que Talbot, dont on a fait mention, et qu'on a vû depuis Duc de Tirconnel, devint amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à la fortune ; qu'il étoit bien avant dans la faveur du Duc d'York ; qu'il avoit mis cette faveur à profit ; et que la fortune lui avoit été favorable au jeu : il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à Mademoiselle d'Hamilton, avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître ; et

par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits, et des cheveux de la Shrewsbury: curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage; mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; et le Chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit Talbot passionnément amoureux, qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus, qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs par ses empressemens; et qu'outre cela ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ses frères, l'un étoit aumônier de la Reine, Jésuite intriguant, et grand faiseur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle Moine Séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue: du reste, libre par tout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du Chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit Mademoiselle d'Hamilton pour les

D.Loggan P. E. Scriven S.

DUKE OF ORMOND.

London. Published 1810. by J. Carpenter & W. Miller.

prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, et dépendoit absolument de celle de ses parens. Mais la fortune qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit fait rétablir dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose ; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir, quand la fortune ou la faveur se mêlent de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquèrent l'autorité du Duc d'Ormond, pour lors Vice-Roi d'Irlande. Il lui fit connoître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission et les déférences ; mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le

fier, et ne s'en trouva pas bien. Car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours, qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au Duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour, d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au Duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas, qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avoit plus que faire de celle de Mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, et raisonnablement distrait. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cens guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit

ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain selon sa coutume; et cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le Chevalier de Grammont, qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage; et l'ayant rencontré chez le Roi, comme il venoit d'en prendre congé: "Talbot," lui dit-il, "si vous "avez besoin de mes services ici pendant votre "absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez "que le vieux Russel a laissé son neveu pour "solliciter ses intérêts auprès de Mademoiselle "d'Hamilton. Si vous voulez je prendrai soin "des vôtres. Adieu, bon voyage. N'allez pas "tomber malade par les chemins; mais si cela "vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans "votre testament." Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant: "mon cher Chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le Chevalier de Grammont étoit tout plein

de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit long-tems après, au sujet de Milord Cornwallis. Ce Milord Cornwallis avoit épousé la fille de Fox, trésorier de la maison du Roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit ; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-père qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la redressant. Le Chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cens guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici.

Milord,

Souvenez-vous du Comte de Grammont, *et n'oubliez pas* le Chevalier Fox.

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, et le soin de

Sr P. Lely P. E. Scriven S.

SIR STEPHEN FOX.

London Published 1820 by J. Carpenter & W. Miller

ses affaires, ne le guérirent pas tout-à-fait; et s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre dautres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la Reine jusqu'à présent, que pour faire mention de Mademoiselle Stewart et de Mademoiselle Warminster. Les autres étoient Mademoiselle Bellenden, Mademoiselle de la Garde, et Mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, et qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de la Garde et Mademoiselle Bardou, toutes deux Françoises, avoient été placées par la Reine-mère. La première* étoit une petite mau-

* Fille de Charles Peliot Sieur de la Garde, dont la fille ainée épousa le Chevalier Thomas Bond, controleur de la

ricaude qui s'entremettoit des affaires de ses compagnes : et l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tous momens les titres et les fonctions.

On ne pouvoit guère être plus laide avec une aussi jolie taille ; mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec Flamarens : et quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque sarabande figurée, qui faisoit rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle Stewart ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même tems par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle Warminster, dont on a dit quelque chose au sujet du Chevalier de Grammont.

maison de la Reine-mère. Le Chevalier Bond eut une terre à Peckham, et son second fils épousa la niéce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires. V. le Baronetage de Collins, tom. iii. p. 4.

S. P. Lely P. *E. Scriven S.*

MARY KIRK, otherwife MISS WARMESTRE.

London. Published as the Act directs by J. Harper & W. Miller.

Milord Taaffe, * fils aîné du Comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle ; et la Warminster, non seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion ; et en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc de Richmond. Ils s'aimoient beaucoup : mais ils aimoient encore plus le vin. Le Duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la cour ; et le Roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite la Garde fut chargée de dire à Mademoiselle Stewart, que le Duc de Richmond mouroit d'amour pour elle ; et que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit

* Nicholas Baron de Taaffe, fils de Thibaut Comte de Carlingford, fut tué en 1689 combattant pour le Roi Jacques.

tout prêt à l'épouser, dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour Mademoiselle Warminster à la petite ambassadrice. Tout étoit reglé de ce côté là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce: comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour, et de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui pour toute chose au monde n'auroit voulu faire la commode, qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez Mademoiselle Warminster, pourvû que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimoit les huitres vertes, et ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huitres; l'un pour manger avec la compagnie; et l'autre pour emporter: et dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du tems que Monsieur le Chevalier de Grammont avoit jeté les yeux sur

Cooper P. *E. Scriven S.*

THOMAS KILLEGREW.

London Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller.

elle qu'on menoit ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient!

Au milieu de ces bombances nocturnes, et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit Mademoiselle Warminster: et dès cette première vûe en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter. Si bien que n'ayant plus de repos ni le jour, ni la nuit, il falloit avoir recours aux remèdes extrêmes; c'est-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander Mademoiselle Warminster en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature entre toutes celles de

Londres, il s'étoit fourré dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût: que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, et en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution: et Killegrew cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warminster. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa pro-

position. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Milord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pû trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes les circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son cousin ; mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées ! et n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment ; mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pû s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la réponse à Killegrew : qu'elle n'en avoit, ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans

voir son cousin, regagna sa maison de campagne; et croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur il s'étoit soustrait au commerce des chiens et des chevaux ; c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warminster, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée, celles principalement qui n'étoient plus d'âge, ou de figure à donner de ces scandales, en demandoient justice. Mais la gouvernante des filles à qui l'on auroit pû s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, et qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisans. Elle eut une audience de la Reine pour en développer le mystère ; et elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien, et en tout honneur.

La Reine envoya demander à Milord Taaffe, s'il reconnoissoit Mademoiselle Warminster pour

sa femme? Il l'assura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit ni Mademoiselle Warminster, ni son enfant, qu'il s'étonnoit comment on vouloit plûtôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warminster, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part; et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour, ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation, y furent employées, pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir, au récit de la mort de Marianne; mais le tendre cousin de Killegrew s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison :

" Loué soit le Seigneur d'une petite disgrace
" qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que

" sait on si la belle Warminster ne voudra point " de moi à présent : et si je n'aurai pas le bon- " heur de passer mes jours avec une femme que " j'adore, et dont je puis espérer des héritiers ?" —" Oui-da," dit Killegrew aussi confondu que l'autre auroit dû l'être : " vous pouvez " compter sur l'un et l'autre. Je ne doute pas " qu'elle ne vous donne la main, dès qu'elle " sera relevée ; et ce seroit une grande malice à " elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer " d'enfans. Je vous conseille de prendre toû- " jours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant " les autres "

Ce qui fut dit fut fait, non-obstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha, comme il eût pû faire la chaste Lucrèce, ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter, après l'avoir épousée : et la généreuse Warminster, touchée d'abord de reconnoissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant, dont il ne fût le père ; et depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, Mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la

prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande, comme de son visage. Le Roi pour ne plus les revoir, ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite Mademoiselle de la Garde à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni assez de vertus, pour être chassée de la cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le Seigneur Silvius,* personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'Infante de la Garde

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs dérèglemens, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent, trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte Mademoiselle Wells.

C'étoit une grande fille faite à peindre, qui se

* Le Chevalier Gabriel Silvius, natif d'Orange, étoit attaché à la Princesse Royale, et après, au Duc d'York. C'étoit un homme d'esprit. Il fut envoyé extraordinaire en Danemarc.

mettoit bien, qui marchoit comme une déesse et dont le visage fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisoient le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit; et par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit. Cependant comme elle étoit fraîche, et qu'elle paroissoit neuve, le Roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec Mademoiselle Wells, que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royaliste : et comme son père avoit fidellement servi Charles I. elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas de suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défense qu'il ne falloit; qu'elle s'étoit rendue à discrétion, sans être vivement pressée : et d'autres disoient, que Sa Majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le Duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le Roi parle

à Progers,* confident de ses menus plaisirs. L'allusion de Wells, qui veut dire Puits, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens.

Quand le Roi de ce Puits sentit l'horreur profonde,
PROGERS, *s'écria-t'il, que suis-je devenu?*
Ah! depuis que j'y sonde,
Si je n'avois cherché que le centre du monde,
J'y serois parvenu.

Mademoiselle Wells avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient Mesdemoiselles Levingston, Fielding, et Bointon, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires; et nous les laisserons dans l'obscurité,

* Le Roi lui donna permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendroit à la couronne. C'est la maison qu'a habité le feu Comte de Halifax. Cet Edouard Progers, qui en 1660 avoit été nommé Chevalier du Chêne royal, ordre qu'on vouloit établir, vécût jusqu'à l'âge de 96 ans, et mourût d'une inflammation que lui causa la douleur d'avoir poussé quatre dents nouvelles.

jusques à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la Reine. Celle de la Duchesse d'York fut presque renouvellée dans le même tems ; mais quant au choix qu'elle en fit, cette Princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoient que les premières filles d'honneur, et par quel hazard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre Mademoiselle Blake, et Mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la Chambre avoit été composée de Mademoiselle Bagot et de Mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blake, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le Marquis de Brisacier, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devoit porter des gants et du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien

merveilleux, puis qu'on y comparoit ses regards; et voulant, à quelque tems de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire *marcassin*. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent, que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie: Brisacier plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse, qu'elle n'étoit fade, et la planta là; mais le Chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, et le sort fit ce mariage, pour voir ce que produiroit une union si blaffarde.

Mademoiselle Price avoit de l'esprit; et comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie, quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandoit seulement pas: elle avoit de l'emportement dans sa colère, aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvéniens: elle avoit très-mal à propos pris querelle avec une jeune créature, que

Milord Rochester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret: elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse, et de facilité; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y passoit chaque jour sous une figure nouvelle: tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrein, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour, où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de Milord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant, et la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce tems-là; c'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis Comte de Feversham, * succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Altesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé. Sa

* Louis de Duras Comte de Feversham, général de l'armée du Roi Jacques contre le Prince d'Orange.

T. Riley P. *E. Scriven S.*

EARL OF FEVERSHAM.

London Published 1812 by J. Carpenter and W. Miller

mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit ; elle étoit adressée de la main du défunt à Mademoiselle Price, mais loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la Duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses et utiles, dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la Duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, elle eut la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse, et si soigneusement cachetée ; elle la prit, et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames, qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer, y étoient ; et toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre, comment une seule personne y avoit pû fournir ; car sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'étoit une merveille. Après cela, venoient trois ou quatre paquets de lettres

d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étoient naturellement représentés.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie : car avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée ; mais comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à Mademoiselle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre, que sa figure paroissoit singulière dans un pays, où d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air. Elle avoit beaucoup d'esprit, et son esprit étoit fort orné sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre, mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot, qui mérita la première ses soins et ses empressemens, y répondit d'abord de bon cœur, et de bonne foi ; mais s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la niéce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme Madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bien-tôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit à la cour. On y étoit assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce rafinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ses nouveaux attributs, et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante toute alarmée de ces bruits consulta Milord Rochester sur le péril où sa nièce paroissoit exposée ; elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de Mademoiselle Hobart ; et fit

si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop généreuse pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre, pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot * étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux et réguliers. Elle avoit ce teint rembruni, qui plaît tant, quand il plaît : il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord Falmouth jeta les yeux sur elle ; ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de Mademoiselle Hobart, et quelque tems après, l'amour l'éleva, du poste de fille d'honneur de la Duchesse, à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pû envier.

La Duchesse d'York, pour former sa nouvelle

* Elizabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du Chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières nôces Charles Berkeley Comte de Falmouth, et devint après la première femme de Charles Sackville Comte de Dorset.

Sir P. Lely P. E. Scriven S.

MISS BAGOT.

London. Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter.

Sir P Lely P. *E. Scriven S.*

MISS JENNINGS.

London Published 1810. by W. Miller and J. Carpenter

cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, et sans égard aux recommendations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et Mademoiselle Temple étoient à la tête; elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais; ses cheveux étoient d'un blond parfait; quelque chose de vif et d'animé défendoit son teint du fade, qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême; sa bouche n'étoit pas la plus petite, mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La Nature l'avoit embellie de ces charmes, qu'on ne peut exprimer, les Graces y avoient mis la dernière main; le tour de son visage étoit gracieux, et sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore, ou de la déesse du Printems, telles que Messieurs les Poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté, sans aucun défaut, il y

auroit eu quelque chose à refaire à ses bras, et à ses mains, pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisoient un peu grace, tandis que sa bouche et le reste de ses appas, portoient mille coups jusques au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle étoit toute petillante d'esprit et de vivacité : ses gestes et tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus ; sa conversation étoit séduisante, quand elle vouloit plaire ; fine et délicate, quand elle vouloit donner du ridicule ; mais comme son imagination l'emportoit souvent, et qu'elle commençoit de parler, avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : et ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle Temple, * à peu près du même âge, étoit brune, en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie : elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable et l'air

* Anne, fille de Thomas Temple de Franckton dans la province de Warwick, et seconde femme du Chevalier Charles Lyttelton.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

MISS TEMPLE.

London. Published 1810. by J. Carpenter and W. Miller.

spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante, et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la Duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle Jennings ne fut pas long tems à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, et les charmes de son esprit engageoient.

Le Duc d'York s'étant persuadé qu'elle étoit de son appanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le Roi son frère s'étoit approprié les faveurs de Mademoiselle Wells. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la Duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toûjours ailleurs, quand ceux de Son Altesse les cherchoient: et si par hazard il en surprenoit

quelqu'un elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie : les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'un, ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première étoit, " qu'il " falloit être jeune peur entrer agréablement à " la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de " bonne grace. Qu'on ne s'y pouvoit maintenir " que par une glorieuse résistance, ou par d'il- " lustres foiblesses ; et que dans un séjour si " dangereux, il falloit faire son possible, pour " ne disposer de son cœur, qu'en donnant sa " main."

Avec de tels sentimens, elle eut moins de peine à résister aux tentations du Duc, qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement, dont on

voulut sonder son ambition, et toutes les offres de présens réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu, qui ne vouloit point entendre raison ; il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie, dont les penchans doivent au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières ; et qui cependant se mêloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pû les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout : mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient, ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement, et la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vû entrer, les en vissent sortir, sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès que le Duc avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, et les ramassoit qui vouloit. La Duchesse fut souvent témoin de cette conduite,

et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de Mademoiselle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt si-tôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le Roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire ; elle qui vrai-semblablement ne tenoit pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit, et dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes : la curiosité de l'éprouver se changea bien-tôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé ; car il avoit tout l'esprit du monde, et il étoit Roi : ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étoient louables et bien raisonnées : mais

l'esprit avoit de grands charmes pour elle, et la Majesté du Prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais Mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du Roi. L'alarme la prit de bonne heure, elle pria sa Majesté de vouloir bien laisser au Duc son frère le soin d'instruire les filles de la Duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissoient pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger : il obéit, et Mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, et nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue : mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de Mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de Mademoiselle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux

personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même-tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit Milord Rochester et Mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien, que si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que n'étant Dieu merci touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle : et c'étoit-là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à Mademoiselle Temple étoit mis à deux genoux devant ses appas, pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La Duchesse s'en apperçut, et connoissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitoit sans

le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, Mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle le pourroit, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite : elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle, que contre Rochester, y répondoit tout de son mieux : elle étoit avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries, autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la Duchesse : son appartement étoit tout contre, et dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs : ce cabinet convenoit au goût de Mademoiselle Temple, et il convenoit au goût de Mademoiselle Hobart quelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un

jour que les dames avoient été à cheval, la Temple au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez Mademoiselle Hobart, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais avant que d'en manger, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se deshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. " Je vous l'allois proposer," dit la Hobart : " ce n'est pas que vous ne soyez jolie " comme un ange dans cette habillement ; mais " il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son " aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Tem- " ple," poursuivit-elle, en l'embrassant, " com- " bien vous m'obligerez d'en user ainsi ; mais " sur tout, ce goût pour la propreté me charme. " Vous êtes bien différente en cela, comme en " bien d'autres choses, de cette petite folle de " Jennings. Avez vous pris garde comme tous " nos benêts de la cour l'admirent pour quelque " éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et " pour ses étourderies, qui ne sont d'aucune " autre, et qu'ils prennent pour des traits " d'esprit ? Je ne lui ai pas assez parlé pour en

" démêler la gentillesse ; mais s'il n'est pas mieux
" tourné que ses pieds, ce n'est pas grand chose :
" on m'en a conté de belles de son peu de pro-
" preté : il n'y a point de chat qui craigne tant
" l'eau. Comment, jamais ne se laver pour soi-
" même, et ne décrasser que ce qu'il faut néces-
" sairement que l'on montre, c'est-à-dire, la
" gorge et les mains !"

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures, et l'officieuse Hobart pour ne pas perdre de tems, la deshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité comme Mademoiselle Hobart ; mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, et Mademoiselle Temple deshabillée : " Passons," lui dit la Hobart, " dans le cabinet des bains, nous pourrons y " causer un moment, sans craindre que quelque " sotte visite nous vienne lanterner." Elle y consentit, et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : " Vous êtes trop jeune, ma chère " Temple," lui dit-elle, " pour connoître la

" malignité du caractère des hommes en général,
" et trop neuve encore en ce pays-ci, pour avoir
" pû démêler celui de ses habitans. Je vais vous
" donner une idée de ces Messieurs, du mieux
" qu'il me sera possible, sans offenser personne ;
" car je n'aime point la médisance.

Premièrement, il faut que vous comptiez, que
" tous les hommes de la cour manquent de pro-
" bité, de bon sens, de jugement, d'esprit, ou
" de sincérité ; c'est-à-dire, que celui qui par
" hazard aura quelques-unes de ces qualités, à
" coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans
" les équipages, la fureur du jeu, la bonne opi-
" nion de leur mérite, et le mépris pour celui des
" autres, sont leurs entêtemens.

" L'intérêt, ou les plaisirs sont les motifs de
" toutes leurs actions. Ceux qui suivent le pre-
" mier, vendroient Dieu le Père, comme Judas
" vendit son maître, et pour moins d'argent. Je
" vous citerois de beaux exemples, si j'en avois
" le tems. Pour les sectateurs des voluptés, ou
" soi-disans tels : car ils ne sont pas tous si mé-
" chans qu'ils affectent de le paroître : ces Mes-
" sieurs ne respectent, ni promesses, ni sermens,
" ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le ciel, ni la

" terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne re-
" gardent les filles d'honneur, que comme des
" amusemens qu'on place exprès à la cour pour
" les empêcher de s'y ennuyer ; et plus on a de
" mérite, plus on est exposé à leurs imperti-
" nences dès qu'on les écoute, et à leurs ca-
" lomnies dès qu'on ne les écoute pas. Pour des
" épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut cher-
" cher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêlent,
" on auroit beau se flatter d'être pourvûe, la
" sagesse et les appas y sont également inutiles.
" Madame de Falmouth est l'unique exemple
" d'une fille d'honneur bien mariée sans dot, et
" demandez au pauvre imbécile d'époux, pour
" quelle raison il l'a prise, je suis persuadée
" qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle à les
" oreilles grandes et rouges, et le pied plat.
" Pour la blonde Yarborough, qui paroissoit si
" fière de son établissement, elle est femme, pour
" tout compter, d'un grand flandrin, qui la se-
" maine d'après son mariage lui fit prendre
" congé de la ville pour jamais, en vertu de
" cinq ou six mille livres de rente qu'il possède
" sur les confins de Cornouaille. Hélas ! la
" pauvre Blake, je la vis partir il y a bien un

" an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je
" ne crois pas qu'elle soit encore à moitié che-
" min de son petit chateau. Que voulez-vous ?
" toutes les filles ont la folie de se vouloir ma-
" rier ; et dès qu'elles ont quelque peu de
" charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se
" montrer à la cour, pour choisir leurs époux ;
" mais quand cela seroit, c'est la plus sotte con-
" dition du monde pour une personne qui a des
" sentimens. Croyez-moi, ma chère Temple,
" c'est si peu de chose que les plaisirs du ma-
" riage, au prix de ses inconvéniens, que je ne
" sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez
" donc un si fâcheux engagement, au lieu de le
" souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans
" ces innocens climats-ci, devient à la mode.
" Vous en savez des exemples : de quelque
" brillante apparence qu'on veuille vous éblouir,
" n'allez pas de vôtre esclave en faire vôtre tyran.
" Maîtresse de vôtre liberté, vous le serez tou-
" jours des autres. Je vais vous donner des
" preuves assez récentes de la perfidie des
" hommes pour nôtre sexe, et de l'impunité
" qu'ils trouvent dans tous les attentats contre
" nôtre innocence. Le Comte d'Oxford devint

" amoureux d'une comédienne * de la troupe
" du Duc, belle, gracieuse, et qui jouoit dans
" la perfection. Le rôle de Roxane, dans une
" pièce nouvelle, l'avoit mise en vogue, et le
" nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine
" de vertu, de sagesse, ou si vous voulez, d'ob-
" stination, refusa fièrement les offres de service
" et les présens du Comte d'Oxford : cette ré-
" sistance irrita sa passion. Il eut recours aux
" invectives, et même aux charmes, le tout en
" vain : il en perdit le boire et le manger. Ce
" n'étoit pas grand'chose pour lui ; mais sa pas-
" sion devint si violente, qu'il ne jouoit, ni ne
" fumoit plus. Dans cette extrémité, l'amour
" eut recours à l'hymen. Le Comte d'Oxford,
" premier pair du royaume, a bonne mine, comme
" vous voyez : il est de l'ordre de la jarretière,
" qui relève un air assez noble qu'il a naturelle-
" ment. Enfin, à le voir, on diroit que c'est
" quelque chose ; mais à l'entendre, on voit bien
" que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit
" présenter une belle promesse de mariage, au-
" thentique signée de sa main. Elle ne voulut
" point tâter de cet expédient ; mais elle crut

* Mademoiselle Barker.

" qu'elle ne risquoit rien, lors qu'il vint le lende-
" main accompagné d'un ministre et d'un témoin.
" Une autre comédienne de ses amies signa le
" contrat, comme témoin pour elle. Le mariage
" fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez
" peut-être que la nouvelle Comtesse n'avoit plus
" qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son
" rang, et arborer les armes d'Oxford ? Point
" du tout. Quand il en fut question, on trouva
" qu'elle n'étoit point mariée, c'est-à-dire, on
" trouva que le prétendu Ministre étoit un trom-
" pette du Milord, et le témoin, son timbalier.
" Cet ecclésiastique et ces témoins ne parurent
" plus après la cérémonie ; et l'on soutint à
" l'autre témoin, que la Sultane Roxane avoit
" apparemment crû se marier réellement dans
" quelque rôle de comédie. La pauvre créature
" eut beau prendre à parti les loix et la religion
" violées aussi-bien qu'elle par cette supercherie ;
" elle eut beau se jeter aux pieds du Roi pour
" en demander justice, elle n'eut qu'à se relever ;
" trop heureuse d'avoir une pension de mille
" écus pour douaire, et de prendre le nom de
" Roxane, au lieu de celui d'Oxford. Vous
" me direz que ce n'étoit qu'une comédienne,

" que tous les hommes n'ont pas les mêmes sen-
" timens, et qu'on peut au moins les écouter,
" quand ils ne font que rendre justice au mérite
" d'une personne faite comme vous ; mais ne
" vous y fiez pas, quoique vous soyez à même,
" car je sais que tout le monde ne donne pas dans
" la prévention nouvelle où l'on est pour la Jen-
" nings. Le beau Sidney vous lorgne ; Milord
" Rochester se plaît à vous entretenir, et le très
" sérieux Chevalier Lyttelton sent dégourdir sa
" gravité naturelle en faveur de vos attraits.

" Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une
" figure toute propre à séduire les penchans
" d'une personne de votre âge ; mais quand cette
" figure seroit accompagnée de quelque chose,
" comme elle ne l'est pas, et qu'il songeroit
" aussi sérieusement à vous, qu'il veut vous le
" persuader, et que vous le méritez, je ne vous
" conseillerois pas de songer à lui pour des rai-
" sons, qu'il ne m'est pas permis de vous dire à
" présent.

" Le Chevalier Lyttelton y va sans doute de
" bonne foi, puis qu'il paroît honteux de l'état
" où vous l'avez mis, et je crois que s'il pouvoit
" tant faire, que d'oublier les chimères dont il a

" l'imagination remplie, sur ce qu'on appelle
" vulgairement être cocu, le bon homme vous
" épouseroit et vous iriez représenter dans son
" petit gouvernement, où vous passeriez gay-
" ment vos jours, à tenir les comptes du ménage,
" et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire
" d'avoir un Caton pour époux, et dont les dis-
" cours sont pleins de censures, et les censures
" remplies de travers ?

" Milord Rochester est sans contredit l'homme
" d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins
" d'honneur : il n'est dangereux que pour nôtre
" sexe : mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de
" femme qui l'écoute trois fois, qui n'en soit
" pour sa réputation. C'est une bonne fortune,
" qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre,
" puis qu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en
" peut avoir autre chose ; et dans le siècle où
" nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du
" public. Cependant rien n'est si dangereux
" que les insinuations avec lesquelles il s'em-
" pare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans
" tous vos sentimens, et tandis qu'il ne dit pas
" un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait
" croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier,

" que de la manière qu'il vous a parlé, vous " l'avez crû le plus honnête homme du monde, " et le plus sincère : je ne saurois comprendre " ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte " de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne " soyez faite de manière à mériter tous les em- " pressemens du monde ; mais quand il vous " auroit tourné la tête, il ne sauroit que faire de " la plus jolie créature de la cour ; car il y a " long-tems que ses débauches y ont mis ordre, " avec le secours et les faveurs de toutes les cou- " reuses de la ville. Voyez donc, ma chère " Temple, ce que c'est que cette habitude ef- " froyable de malignité qui le possède, à la " ruine et à la confusion de l'innocence : un " scélerat qui n'a des soins et des empressemens " pour Mademoiselle Temple, que pour donner " plus de vrai-semblance aux calomnies dont il " l'a déchirée ! Vous me regardez avec étonne- " ment, et semblez douter de la vérité de ce que " j'avance ; mais je ne veux pas que vous m'en " croyez. Tenez," dit-elle, tirant un papier de sa poche, " voyez les vers qu'il a faits à vôtre " louange, tandis qu'il endort vôtre crédulité " par des discours flatteurs et de feints respects."

En disant cela, la perfide Hobart lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés, que Rochester avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants, et l'anatomie la plus hideuse de sa personne, qu'on pût imaginer Hobart n'avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant et la mesure : il n'en fallut pas d'avantage. La crédule Temple n'eut pas plûtôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle, et dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur, que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du poëte : " Ah ! pour " celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus " tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle " qu'une autre ; mais pour les défauts dont parle " ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que " personne n'en est plus éloignée. Nous sommes " seules, et j'aurois presque envie de vous en " convaincre." La complaisante Hobart le voulut bien ; mais quoi qu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de Rochester, la Temple

S.P. Lely P. E. Scriven. S.

MISS PRICE.

London. Published 1810 by J. Carpenter and W. Miller.

pensa se déséspérer de rage et d'étonnement, de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai ; mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux : et ne trouvant point de termes assez forts pour exprimer son dépit et la violence de ses ressentimens, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme, dont on connoissoit trop l'infamie, pour que de telles impostures fussent crues ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles : et lui fit voir que le mépris et le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement : que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mlle. Hobart n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, et qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers panegyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la

nièce de la gouvernante. Cette nièce avoit la mémoire du monde la plus fidelle : et comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot, lors qu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE X.

La conversation, dont on vient de parler, n'avoit eû de charmes que pour Mademoiselle Hobart : et si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sidney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec Milord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit savoir. Temple assura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands Dieux, qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, et qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, Miss Sara sortit du bain, où durant toute cette con-

versation elle avoit pensé transir de froid, sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme de chambre de Mademoiselle Hobart de se pouvoir un peu décrasser à l'insçu de sa maîtresse ; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avoient fait pour remplir d'au froide une des cuves ; et la petite Sara ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrages renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vûe de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de Mademoiselle Hobart n'avoit eû que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef, avant l'arrivée de sa maîtresse et de Mademoiselle Temple.

Elle s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et Mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation et l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine, que pour recevoir plus proprement Milord Rochester ; dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entre-

Sr P.Lely p. E. Scriven. e.

DUCHESS OF CLEVELAND.

Published 1810. by W.Miller and J.dwy.enter.

sol ; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à Mademoiselle Temple, comme Hobart avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. " En pouvez-vous douter," répondit-il, " puisque cette sincère personne l'a " dit ? Mais vous voyez aussi que je n'en " pourrois profiter, quand la Temple le voudroit " bien ; puis que mes débauches et les coureuses " de la ville y ont mis bon ordre."

La nièce de la Gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la Duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant après le beau portrait que Mademoiselle Hobart avoit eû la bonté de faire de lui. La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein

de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer, quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter, étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée, de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient peut-être faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler, ni de près, ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car lors qu'on lui parloit de sa taille, de sa fraicheur, ou de ses regards : " Bon !" disoit-elle, " on sait bien que je ne suis qu'une " vilaine bête, tout autrement faite que les au- " tres ; que ce qui reluit n'est pas or, et que si " j'ai quelque peu de louange à recevoir dans " les compagnies, le reste est une misère."

La Hobart avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train, et ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lors que Milord Rochester arriva, elle en rougit d'abord : pâlit

ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusques au coude, et après avoir trois fois ouvert et refermé son évantail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire ; et dès qu'il eut commencé, la belle fit demi tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire ; et voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : " Mademoiselle," lui dit-il, " rien " n'est si glorieux que de briller comme vous " faites, après une aussi fatigante journée. Soû- " tenir une promenade à cheval, trois bonnes " heures durant, et Mademoiselle Hobart au re- " tour, sans en paroître abattue : voilà ce qui " s'appelle un tempérament."

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil, quand elle les tourna sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soûtenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas, et remettant à une autrefois les remercimens qu'il devoit à Mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais Temple prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pû s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée : quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidèle auprès de ces belles. C'étoit la petite Miss Sara, raccommodée par son conseil, et le consentement de sa tante, avec Mademoiselle Hobart, pour mieux la trahir. Il sut par cet espion, que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, et qu'elle mangeoit les confitures de Mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude : et

quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que Mademoiselle Hobart, et sa nouvelle favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le Mail du Parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta, que Mademoiselle Hobart s'étoit fort opposée à ce projet : mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que Mademoiselle Hobart avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint ; et l'ayant informé de la manière qu'il vouloit s'y prendre, et du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du Mail.

Bien-tôt y parurent nos nymphes en mascarade. Leurs tailles étoient peu différentes, et leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loups. Il n'y avoit que peu de monde au Parc : et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas, pour s'en approcher,

dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester, sous la figure d'une autre : quand Hobart l'arrêtant ; " Où courez-vous donc ?" lui dit-elle. " N'auriez-vous point envie d'attaquer " de conversation ces deux diables, pour vous " exposer à toutes les impertinences qu'ils sont " capables de vous dire ?" Ces remonstrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure ; et tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourroit lui dire.

Elles furent abordées, comme elles achevoient de parler. Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il s'apperçut de sa répugnance, et faisant semblant de se méprendre à ses habits : " Eh ! Mademoiselle Hobart," lui dit-il, " ne tournez point tant la tête devers eux. " Je ne sais par quel hazard vous êtes toutes " deux ici ; mais je sais bien que c'est fort à " propos pour vous, ayant quelques petits avis à " vous donner, comme vôtre serviteur et vôtre " ami."

Sr P. Lely P. *E. Scriven S*

JOHN, EARL OF ROCHESTER.

London. Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et Mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : " Au nom de " Dieu," dit-il, " de quoi vous avisez-vous de " vous déchaîner contre Milord Rochester, que " vous connoissez pour le plus honnête homme " de la cour, et que vous donnez cependant pour " le plus grand scélérat à la personne qu'il " estime et qu'il honore le plus ? Que devien- " direz-vous, s'il vous plaît, s'il savoit que vous " avez fait accroire à Mademoiselle Temple, " que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets " de chanson, faits comme vous savez aussi-bien " que moi, contre la grosse Price, plus d'un an " avant qu'il fût question de la belle Temple ? " Ne soyez point surprise que j'en sache tant ; " mais faites un peu d'attention à ce que je vais " vous dire de bonne amitié. Vôtre passion, et " vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus " ignorés que d'elle, car de quelque manière " que vous ayez surpris son innocence, on lui " rend assez de justice pour croire, qu'elle vous " traiteroit comme a fait Mademoiselle de Fal- " mouth, si la pauvre fille savoit ce que vous lui

" voulez : je vous conseille donc de ne point
" pousser les choses plus loin auprès d'une per-
" sonne trop sage pour vous le permettre. Je
" vous conseille encore de reprendre vôtre
" femme de chambre, pour supprimer le scan-
" dale de ses discours. Elle dit par tout qu'elle
" est grosse ; vous impute le fait, et vous accuse
" de la dernière ingratitude sur de simples soup-
" çons. Vous voyez bien que je n'invente point
" ces sortes de choses, mais afin que vous ne
" doutiez point que ce ne soit de sa propre
" bouche que je les tiens, elle m'a parlé de vôtre
" conversation dans le cabinet des bains, des
" portraits que vous y aviez fait de tous les
" hommes de la cour ; de la malice artificieuse
" dont vous aviez donné les couplets si peu con-
" venables à la fille d'Angleterre la mieux faite ;
" de quelle manière la pauvre Temple avoit
" donné dans le panneau que vous lui tendiez,
" pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pour-
" roit y avoir du plus dangereux pour vous dans
" ce long entretien, c'est d'avoit révélé certains
" secrets que la Duchesse ne vous a pas appa-
" remment confiés, pour en faire part à ses filles
" d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez

" pas de faire quelque réparation au Chevalier
" Lyttelton pour le ridicule que vous avez pris
" la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de
" vôtre femme de chambre qu'il le tient; mais
" je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il
" est homme à tenir sa parole; car afin que
" vous ne vous trompiez pas à cette mine de
" Stoïcien, et cette gravité de jurisconsulte, je
" veux bien vous apprendre, que c'est le plus
" emporté de tous les hommes. Comment? ce
" sont des choses horribles que ces invectives!
" Il dit que c'est bien à faire à une coquine
" comme vous, à dénigrer les honnêtes gens par
" jalousie; qu'il s'en plaindra, si vous conti-
" nuez: que si Son Altesse ne lui fait pas jus-
" tice, il se la fera lui-même, et vous donnera
" de son épée dans le ventre, quand ce seroit
" entre les bras de Mademoiselle Temple; qu'il
" est bien scandaleux, que toutes les filles
" d'honneur passent par vos mains, avant que de
" pouvoir se reconnoître.

" Voilà, Mademoiselle, ce que j'ai crû devoir
" vous apprendre. Vous savez mieux que moi,
" si ce que je viens de vous dire est véritable, et
" c'est à vous à voir quel usage il vous plaira

" faire de mes avis. Mais si j'étois à vôtre place,
" je ferois la paix de Milord Rochester auprès
" de Mademoiselle Temple. Encore une fois,
" qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de
" l'innocence de cette fille, pour noircir la
" sienne. N'en éloignez plus un homme qui
" l'aime tendrement, et qui de la probité dont
" il est, se seroit bien gardé de jeter les yeux sur
" elle, s'il n'avoit eû dessein de l'épouser."

Mademoiselle Temple avoit exactement tenu sa parole, pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avoient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire, en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue ; mais dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire ; et s'étant enfermée dans

sa chambre, la première chose qu'elle fit, fut d'ôter promptement les habits de Mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle put-être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eûes auprès d'elle une créature, dont la femme de chambre étoit grosse, sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle. Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit prise pour elle, en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans ; mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, et voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissemens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras, avant que de l'avoir apperçue,

tout ce que Killegrew venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux ; et se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la Gouvernante et sa nièce. Il étoit près de minuit. La Temple en chemise, toute effarée, repoussoit avec horreur Mademoiselle Hobart qui ne s'en approchoit que pour apprender le sujet de ses transports. Dès que la Gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart, avec toute l'éloquence d'une vraie Gouvernante : lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des filles d'honneur : si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs ; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain Miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure

à son amant, lui dit comme les cris de Temple avoient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante accourant à son secours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure avec plusieurs circonstances, qui n'en étoient pas, furent publiques. La Gouvernante en faisoit foi, contant par tout comme la pudeur de Mademoiselle Temple l'avoit échappé belle, et que Miss Sara sa nièce n'avoit conservé son honneur, que parce que les bons avis de Milord Rochester l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse. Temple sut dans la suite, que les couplets qui l'avoient si fort aigrie, n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement, après tant de familiarités, fit croire à bien des gens, que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville ; mais la Duchesse la soûtint, comme elle avoit déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère,

ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la Gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, et fit quantité d'injustices, pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous le dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de Milord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pû mener plus loin qu'elle ne croyoit ; mais il ne plût pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la cour, il n'avoit guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue, ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier, ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les

maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au Prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le tems que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de Mademoiselle Hobart leur avoient couté à tous deux, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vû Temple, mena la Gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, et fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvoit pour le théatre ; mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans ses autres instructions, après l'avoir eûe quelques mois avec Madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du Roi l'hyver d'après ; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la cour. Il n'y trouva pas Mademoiselle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore

dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avoit promis au Chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouuelle cour de la Reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton * s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir ; et depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plûtôt pour lui sauver la vie, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre ;

* Fille de Mathieu, second fils du Chevalier Mathieu Boynton de Barmston. Le sœur de Mlle. Boynton épousa le fameux Comte de Roscommon.

et selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme ; et peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hazard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, et sa vivacité, lui furent également vantés. Il y crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vrai-semblance, et Mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajoûter foi, sans trop se flatter. Talbot avoit du bril-

lant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste dans ses manières. La faveur du Duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela ; mais le plus essentiel de son mérite pour elle, étoient quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes et règles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amans. Ainsi quoiqu'il ne vît pas ses penchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur ; et Mademoiselle Jennings voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, et que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison, qu'il en étoit redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y

touchoit ; mais l'amour ne feroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de Mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, et s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous l'avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la Duchesse, sous la protection de Madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avoit un fond de gayté, qui réjouissoit par tout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings, avant Talbot. Comme elle savoit toutes les intrigues de la cour, elle les contoit naturellement à Mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne

se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur, plûtôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. Jennings étoit fière à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête, et comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de Price, que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire: " Qu'il se mêlât de ses " affaires, et que s'il n'étoit venu d'Irlande que " pour lui donner des leçons sur sa conduite, il " n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner." Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient; et la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier: mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage quand il vit qu'il ne servoit de rien, et il prit celui

d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudoit encore, lorsque Germain revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le Roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers, et l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque tems, sur le point qu'on alloit lui en envoyer l'ordre ; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour Madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une Princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, et qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet ; mais toûjours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés, qu'il lui conseilla de faire plûtôt des graces à Jacob Hall * pour quelque chose, que de mettre son argent à Germain pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier,

* Danseur de corde.

que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempéramment s'alluma comme un éclair. Elle lui dit: "Que "c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire "de tels reproches à la femme d'Angleterre "qui les méritoit le moins; qu'il ne ces- "soit de lui faire de ces querelles injustes, de- "puis que la bassesse de ses penchans s'étoit "déclarée, qu'il ne falloit, pour un goût comme "le sien, que des oisons bridés, tels que la Ste- "wart, la Wells, et cette gueuse de comédienne, "qu'il leur avoit depuis quelque tems associée." Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages, ensuite de quoi reprenant le rôle de Médée, la scène se fermoit en le menaçant de mettre ses enfans en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins à Médée qu'à ses dragons quand elle étoit dans ses transports?

Le bon Prince aimoit la paix; et comme il ne se commettoit guère à ces occasions, qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accom-

modement. Comme ils n'en pouvoient convenir, et que chacun se plaignoit de son côté, le Chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre, et ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement, qu'ils acceptèrent: savoir,

"Que Madame de Castelmaine abandonneroit "Germain; que pour preuve de sa disgrace, "elle consentiroit qu'on l'envoyât faire un tour "à la campagne; qu'elle ne feroit plus de rail- "leries au sujet de la Wells, ni de vacarme sur "celui de la Stewart, sans que le Roi fût tenu "de rien changer en sa conduite pour elle: que "moyennant ces condescendances, il lui donne- "roit incessamment le titre de Duchesse, avec "tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une "augmentation d'appointemens pour en soûtenir "la dignité."

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toûjours sur les conventions de l'état) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec Madame de Castel-

maine, et n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, elle prit le titre de Duchesse de Cléveland, et le petit Germain avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'auroit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; et le Chevalier de Grammont en ayant obtenu la permission du Roi, la porta au bon-homme Saint-Albans. C'étoit lui porter la vie ; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du Prince ; il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-tems, s'il n'eût entendu parler de Mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vû d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance et de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et quittant son

exil pour la subjuguer, il arriva dans le tems que Talbot, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec Mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Germain comme d'un héros en amour. La Price en lui contant les aventures de Madame de Cléveland, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme, dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; et quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vû de si parfait, et cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement ; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bien-tôt autant de part que sa vanité. Talbot qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie ; mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre : et s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant Germain jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La Duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection, depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du Duc, sonda les intentions de Germain pour elle, et fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, et le fléau

des amans. La cour étoit dans l'attente de ce miracle : et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain ; mais il faut toûjours compter avec la fortune, avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le Roi n'avoit pas coûtume de laisser si longtems Milord Rochester en exil. Il s'en ennuya, et trouvant mauvais qu'on l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour ; mais où les plaisirs, le luxe, et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein au commencement n'étoit que de se faire initier aux mistères de ces habitans fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et suivant les occasions, à ceux de Mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-

magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties et de toutes les assemblées ; et tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes et les foiblesses du gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du Roi. Il disoit avec elles, que c'étoit pour la charge du pauvre peuple, que ce maudit usage étoit introduit ; que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville, et que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme : ensuite de quoi renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût pas déjà tombé sur White-Hall, vû qu'on y souffroit des garnemens comme Rochester, Killegrew, et Sidney, qui soutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, et leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu si cher et si désiré dans toutes leurs cotteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins, et de l'empressement des marchands.

Mais bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité ; et ce fut là que changeant

encore d'habits et de nom, pour un nouveau personnage, il fit sous-main courir des billets, portant : " Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours " un médecin Allemand farci de secrets mer- " veilleux et de remèdes infaillibles." Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Les premières pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bien-tôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville ; bien-tôt arrivèrent les soubrettes de cour, et les femmes de chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elle publioient du médeci n Allemand, furent suivies de quelques unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, et de si remplis de feu, que ceux de Milord Rochester ; et de

tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes et de différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professoit la médecine et l'astrologie dans les fauxbourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil ; mais l'aventure qui la sauva, n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre, qui l'avoient consulté, n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte, que sur celui de leurs maîtresses. Elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de Mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite verole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite Maîtresse ne se donnoit de garde d'un

homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que selon le cours des étoiles il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit alarmé, ou diverti leurs maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coûtume, d'ajoûter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur le champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien. L'entreprise étoit des plus étourdies ; mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvû qu'on fût innocente dans le fonds. Price étoit la complaisance même, et cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières. Cependant,

après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent les oranges au spectacle, et dans les promenades publiques. Cela fut bien-tôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges, et s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte, que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La Duchesse étoit à la comédie, avec sa sœur: Mademoiselle Jennings s'en etoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure; car elles s'étoient deguisées, avoient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de White-Hall, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement, et la Price ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le Sorcier, et ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plûtôt qu'autre chose qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel

hazard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie, ne se pressoit pas de l'épouser, puis que cela devoit être assez divertissant, et qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant, que sans aller au Devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette enigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de Madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit, que puis que la Fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la Duchesse et de toute sa cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnèrent à grande peine la porte de la comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement, comme il se donnoit un coup de peigne ; mais il étoit trop occupé de lui-même, pour songer à elle, et passa

sans daigner lui répondre. Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vû faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. " Pas " pour le présent," dit-il en regardant avec at- " tention ; " mais si tu veux demain au matin " m'amener cette petite fille, cela te vaudra " toutes les oranges des boutiques." Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec l'indignation, qu'il étoit bien insolent d'oser . . . " Ha, ha !" dit-il, " voici, ma foi, qui est nouveau ! une petite " P . . . qui pour faire valoir sa marchandise " fait la précieuse, et prétend avoir des senti- " mens !"

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans une lieu si dangereux ; et l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner, sans mettre fin à l'autre aventure ; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse, après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher, qu'elles venoient de prendre, leur dit, qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, et qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lors que la fortune s'avisa de leur tourner les dos.

Brounker * avoit dîné par hazard chez un marchand de ces quartiers, et justement comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

* Gentilhomme de la chambre du Duc d'York. Milord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la continuation de sa vie : p. 269. Il étoit frère du Vicomte Brounker, Président de la Société Royale.

C'étoit l'homme de la cour, qui avec le moins d'estime pour le beau sexe, avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable; cependant avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite: et persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes.* Du reste, fort homme de bien, et le premier joueur du royaume.

Price alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer. Brounker les suivit à pied, sans qu'elles s'en fussent apperçues, et le carosse étant arrêté à vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derrière, et fit d'elles le jugement qu'auroit fait un homme moins témeraire dans ses préjugés. Il

* Brounker, love's squire, thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.
Poësies d'André Marvel, tom. ii. p. 95.

ne douta pas que Mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir ; mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son serrail.

Il les aborda, comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles ; et dès qu'elles le virent, elles en furent toutes éperdues ; mais sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; et les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans

ces occasions, et les ayant encore un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price: " Qu'elle étoit bien sotte de " refuser ses offres, et que la petite créature ne " gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne " tenoit qu'à elle de gagner dans un jour; que " les tems étoient bien changés depuis que les " filles d'honneur de la Reine et de la Duchsse " couroient sur le marché des pauvres aventu- " rières de la ville." Il regagna son carrosse, en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Brounker de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez alarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutoit pas que Mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi, bien que Germain fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrète de

n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu avant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure, fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions, qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lors qu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace, pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées, après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les Devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Brounker, qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa

main au feu que la belle Jennings n'étoit pas venue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret; parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Germain épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée; mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le Chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle Hamilton revint enfin, Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie par tout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit, pour

faire consentir un mari quelqué peu bizarre, au voyage de Madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire Mademoiselle d'Hamilton jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-tems. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame * étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute Angloise ; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs : faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds ; mais tout cela sans ame et sans air. Son visage étoit des plus mignons ; mais c'étoit toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi durant la journée. Que voulez-vous ? la Nature en avoit fait une poupée dès son enfance : et poupée jusqu'à la mort resta la blanche We-

* Elizabeth, fille du Chevalier Henri Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court auprès d'East Peckham dans la province de Kent. V. le Baronetage de Collins, p. 216.

tenhall. Son mari, Monsieur de Wetenhall, avoit étudié pour être d'église ; mais son frère aîné s'étant laissé mourir, dans le tems que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et Mademoiselle Bedingfield dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif, et sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure, pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit, et quand il la quittoit il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si Madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence règnoit à leur table, comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême désir qu'elle avoit de voir la ville de Londres ; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du

monde, jamais elle n'avoit pû satisfaire cette envie; ce n'étoit donc pas sans raison, qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable; et comme elle avoit la folie de croire, comme beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner: car elle étoit persuadée, que quoique le ciel lui refusât des enfans, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnemens sur ces réflexions, comme par exemple, que puis que son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du mariage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusemens plûtôt qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux, par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. Monsieur Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas

approuvé ces décisions ; mais il n'en fut pas consulté.

Le malheur étoit, que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins, ni pour le secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchoit sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de Mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, et le projet avoit réussi.

Le Chevalier de Grammont averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les aîles de l'amour et de l'impatience, avoit obtenu de Georges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie, étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi, que dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience,

il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident ; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les dames parurent enfin, et Mademoiselle d'Hamilton lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit à son départ de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguèrent, à cette entrevue, à sa beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; et comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville ; elle qui de celle de Paris n'avoit jamais vû que la rue Saint Jaques et quelques boutiques de libraires. Elle logeoit chez Mademoiselle d'Hamilton : elle fut présentée vûe et approuvée dans toutes les cours.

Le Chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes par tout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs, dont la plûpart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pièces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant, quand on tuoit bien du monde sur le théatre, et trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison dans un homme amoureux, qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à Peckham Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vû servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable et bienfait. Toutes les commodités imaginables conspiroient à l'établissement d'un

commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin ; mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, et des respects importans pour quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de perséverance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puis que les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressemens. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles ; mais il s'étoit déjà laissé coëffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort ; mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bien-tôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle pensa s'en désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle avoit tâté de Londres

Cependant, comme la Reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall ; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à Mademoiselle d'Hamilton, que tant que la cour seroit à Tunbridge, elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui en étoit à trois ou quatre lieues.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, et sur tout qu'on y mèneroit cette fois le Chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmoient, et le Chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener Georges, et la fit rougir jusques au blanc des yeux.

La cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique ; mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse y est toujours choisie,

parceque ceux qui ne cherchent qu'à se divertir, l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité. Tout y respire les plaisirs et la joie ; la contrainte en est bannie ; la familiarité établie dès la première connoissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues par tout à une demi lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines : c'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène, en prenant les eaux. D'un côté de cette allée, où l'on va jouer comme on fait à la Foire, règne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants. De l'autre côté de l'allée se tient le marché ; et comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes et fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut : on y joue gros jeu, et les tendres

commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au Boulingrin. C'est-là, qu'en plein air, on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muskerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge, une belle maison appelée Summerhill.* Mademoiselle d'Hamilton après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du Seigneur Wetenhall, que Madame sa femme y vînt aussi ; et quittant le triste Peckham, et son ennuyeux Seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La Reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la

* Charles, frère ainé de ce Seigneur, avoit épousé Marguerite, fille unique d'Ulic Bourk Marquis de Clanrickard et Comte de St. Alban, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, où mourût son père. V. le Baronage de Dugdale, tom. ii. p. 450.

liberté par les égards et les respects qu'exigeoit sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre : et renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendresse du Roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vû son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints, avant que d'y venir, y sentoient augmenter leurs feux ; et ceux qui sembloient les moins faits pour aimer, y perdoient leur férocité, pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du Prince Robert.*

Il étoit brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fecond en expériences de mathematiques, et quelques talens pour la chimie. Poli jusques à l'excès, quand l'occasion ne le demandoit pas, fier, et même brutal, quand il étoit question de s'humaniser. Il étoit grand, et n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec et dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais dans ses

* Qu'on nomma en Angleterre le Prince Rupert.

mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La Reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à Mademoiselle Stewart, par la présence de Mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes, que lui causoit la sienne; le Prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne, appelée Hughes,* qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie : adieu tous les instrumens de mathematiques, et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, et résistant fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre Prince qu'il ne paroissoit pas seulement vraisemblable. Le Roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à

* Mlle. Marguerite Hughes eut du Prince Rupert, une fille, nommée Ruperta, qui épousa M. Howe, et mourût fort agée à Somerset-House, vers l'année 1740.

J.P. Ley. p. E. Scriv. s.

MRS HUGHES.

London Published 1 Feb. by W. Miller & J. Carpenter

Tunbridge ; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la Reine, parce que les médecins le trouvoient bon, et que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins, aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Milord Muskerry se croyoit en sureté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse ; car quoiqu'il en fût assez honteux, la Princesse de Babilonne étoit, par la grace de Dieu, grosse de six ou sept mois ; et pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté : si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée Muskerry voyoit donc partir tous les matins Mademoiselle d'Hamilton et Mademoiselle Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire, et pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, et son imagination ne cessoit de danser à Summerhill toutes les contre-

danses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit, lorsque le ciel ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir Milord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours ; et dès qu'il eut le dos tourné, la Babilonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la cour.

Elle avoit un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquoit pas de bon sens. Milord Muskerry, de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique, mais il eut beau la prêcher, et l'exhorter à la résidence : il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposoit dans cet état, et lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il falloit tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles ; Mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur

adresse, pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille ; mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant, qui s'étoit jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la Reine, mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse, l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans ; et la Reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité ; mais se laisant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la Reine, jamais on n'a vû de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le

mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses ; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrette, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en apperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le Duc de Buckingham, qui la suivoit, le remassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps ; et contre-faisant les cris d'un enfant nouveau né, il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir Mademoiselle Stewart, car la Princesse de Babilonne après son accident, étoit efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant, s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit Mademoiselle Stewart. Elle étoit horriblement déconcertée ; tout le monde lui

faisoit des excuses : et la Reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que Mademoiselle d'Hamilton et Madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans un autre chambre, le Duc de Buckingham dit au Roi, que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches, le seul moyen de rétablir Madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant : ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La Reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contredanses ; et Madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrace.

Tandis que ces choses se passoient à la cour du Roi, celle du Duc d'York s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La Duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence et d'une sagesse depuis son élévation, qu'on ne

pouvoit assez admirer. Ses manières avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde : ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit, que si le Duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle, à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes : quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuyent à la fin.

La Duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le Duc au contraire se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre Princesse se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle et décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du Duc. Elle s'appeloit Churchill.* L'on ne pouvoit com-

* Elle en eut M. le Duc de Berwick et Milady Waldegrave, et épousa ensuite le Colonel Godfrey. Elle étoit sœur du Duc de Marlborough.

prendre qu'après avoir eû du goût pour Madame de Chesterfield, Mademoiselle d'Hamilton, et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bien-tôt on s'apperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La Duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres ; et dans le tems que le dépit et la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son intention et à ses ressentimens l'aimable figure du beau Sidney ; et tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que Sidney avoit de son mérite, ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; et pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avoient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvoient ajouter.

La Duchesse * prévoyant les conséquences

* On a prétendu que la découverte de cette amourette

d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînoit; mais Mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, et la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvûe pour toute l'année. La cour et la ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables : mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, et savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais voulant l'être davantage, et s'étant apperçue des airs que Sidney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brulât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit

fût cause que la Duchesse embrassa la religion de son mari, pour faire sa paix.

bien-tôt, à moins qu'on n'y mît ordre, et qu'elle étoit d'avis que Son Altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre. La Duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. "Je veux dire, Madame," répondit Hobart, "que si sa figure vous déplaît, "ou que sa passion vous importune, vous lui "donniez son congé; ou bien, que le retenant "à votre service, comme feroient toutes les prin- "cesses du monde à votre place, vous me per- "mettiez de lui donner des ordres de votre part "sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance "pour l'empêcher de devenir fou, en attendant "que les moyens se trouvent de l'informer vous- "même de vos volontés."—"Quoi!" dit la Duchesse, "vous me conseilleriez, Hobart, vous "qui m'aimez, de m'embarquer dans une com- "merce de cette nature, aux dépens de ma "gloire, et aux périls de mille inconvéniens? "Si ces foiblesses sont quelquefois excusables, "ce n'est pas dans un rang comme celui que "j'occupe; et ce seroit mal reconnoître les "bontés de celui qui m'élève à ce rang, que "de . . ."—"Bon," dit la Hobart, "ne voit-on "pas qu'il ne vous a épousée, que parce qu'il

" en étoit pressé ? La chose faite, je m'en rap-
" porte à vous, s'il s'est contraint un moment à
" marquer le changement de son goût par mille
" inconstances outrageantes ? Ne seriez-vous
" point d'humeur à persévérer dans l'indolence
" et l'humilité, tandis que le Duc, après avoir
" eu les faveurs, ou mérité le refus de toutes les
" coquettes d'Angleterre, galoppe vos filles
" d'honneur, l'une après l'autre, et met à pré-
" sent son ambition et ses désirs à la conquête
" de cette haridelle de Churchill ? Quoi ! Ma-
" dame, vos beaux jours se passeront dans une
" espèce de veuvage à déplorer vos malheurs,
" sans qu'il vous soit permis de vous aider dans
" les occasions ? Il faudroit être douée d'une
" patience bien coriace, ou d'une résignation
" bien endurante pour cela. Je serois vraiment
" d'avis qu'un époux, qui vous oublie nuit et
" jour, prétende que pour boire et manger de
" grand appétit, comme fait, Dieu merci, Votre
" Altesse, elle n'ait plus besoin que de bien
" dormir. Je suis, ma foi, sa servante. Je vous
" le répète encore, Madame, il n'y a point de
" princesse dans l'univers qui refusât les hom-

" mages d'un homme fait comme Sidney, quand " un époux porte les siens ailleurs."

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes si l'on veut ; mais quand elles auroient été plus mauvaises, la Duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'Hobart conseilloit à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sidney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart, que la déesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, et trop de connoisseurs dans une grosse cour résidente au milieu d'une grosse ville, la Duchesse pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le Duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la Reine et sa cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, et

sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de Mademoiselle Jennings. Germain n'étoit pas du voyage; et selon elle, tout voyage étoit maudit dont Germain n'étoit pas. Il s'étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue et gagnée contre le Chevalier de Grammont. Il paria cinq cent guinées, qu'il feroit vingt miles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course, étoit celui que Mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le Devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve, que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé, mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes, une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins, pour le guérir dans trois jours; mais comme ce n'étoit pas Mademoiselle Jennings qui avoit donné la fièvre à Germain, elle

n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit ; et s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens, et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites par des saillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit bien-tôt Germain, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle Jennings, qui bien loin de songer à ses ressentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour Germain en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; et jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; et pour lui donner plus beau jeu, elle ne cessoit de le railler au sujet de Mademoiselle Bointon. Elle disoit " qu'on lui étoit fort obligé d'être du " voyage, tandis que la pauvre créature s'éva- " nouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à " Tunbridge." Ce fut à ce discours que Talbot

se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une lettre en vers, que Milord Rochester avoit écrite quelque tems auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disoit au sujet de la petite Jennings, " que " Talbot avoit jeté la terreur parmi le peuple " de Dieu par sa taille; mais que Germain, " comme le petit David, avoit vaincu le grand " Goliath." Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri, " le pauvre petit David !" dit-elle avec un profond soupir, et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela picqua Talbot jusqu'au vif; et se voyant si ridiculement déchû de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avoient ni rime, ni raison; mais il ne soutint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette cour ; car tout en étoit plein, et le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux chemin faisant, et les beautés, qui règloient leur sort, ne leur défendoient pas d'espérer. Sidney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La Duchesse fit remarquer à Monsieur le Duc d'York, comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems. Son Altesse y fit attention, et convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bien-tôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de Madame la Duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clair-voyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur ? On en étoit embarrassé, mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer tout à propos où il n'avoit que faire, le Duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la Reine, qu'il avoit eue, et le beau Sidney fut mis en sa place auprès de la Duchesse. Tout cela

se rencontroit le mieux du monde, et le Duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois, sans qu'il lui en coutât.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes et longues conversations avec Sidney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit pour son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le Duc qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la Duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La Duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, et lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressemens pour la Churchill; et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit dans un pays ouvert et plein. Quand on

tourne un lièvre en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus verd et le plus uni du monde. La Duchesse y vouloit voir courre des levriers. Elle étoit en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit son écuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le Duc étoit auprès de Mademoiselle Churchill ; non pas à lui conter fleurettes, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseusse ; et quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour le plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle ; et dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le Duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; et s'échauffant

à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de Son Altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chûte ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières ; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le Duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle, la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de Mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins et la tendresse du Duc ne firent qu'augmenter ; et l'on s'apperçut sur la fin de l'hyver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience. Les deux cours revinrent à peu près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages : la Reine

attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce tems que le Chevalier de Grammont reçut une lettre de la Marquise de Saint Chaumont sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le Roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui : mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vû tous les jours Mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissemens qui règnoient chaque jour chez la Reine ; et soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ? C'est

ce qui lui paroissoit absolument impraticable; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de Madame sa sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton en premier lieu le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoit incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelques durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toûjours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant ; et Mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trou-

veroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XI.

Plus le Chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colère ; mais aussi qui savoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste ; tantôt c'étoit la joie que ses parens et ses amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations et les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressemens importuns ; mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête : car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres, qui l'empêchoient de songer à Paris, et c'étoient

les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mademoiselle d'Hamilton entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plûtôt. Ensuite par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route, en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins ; on pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentimens, ou pour allonger quelque ennuyeux récit ; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne rapporter dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits.

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, à pû tenir compte des pensées, des soûpirs, et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisoit par tout ? Pour moi, je ne me serois

jamais avisé de croire que l'attention du Comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvéniens et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le à Abbeville. Le maître de la poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le Chevalier de Grammont en mettant pied à terre, dit à Termes, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes louant le Seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le Chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes

en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bien-tôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à Monsieur le Chevalier de Grammont, que c'étoit pour la nôce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui, qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bien-tôt les mariés arriver de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la nôce. Jamais on n'a vû la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passemens ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brilloient par tout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le Chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit

du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et de chaque côté dix serpenteaux, qu'on avoit fait de ses cheveux, en déroboient la vûe; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du Chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence, et du meilleur goût du monde. Le Chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit, qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent cinquante Louis, du tems qu'il faisoit l'amour à Madame sa femme. "Vous ne l'avez donc pas "fait faire ici," lui dit le Chevalier de Grammont. "Bon," lui répondit l'autre: "je l'ai "d'un marchand de Londres qui l'avoit com- "mandé pour un Milord d'Angleterre." Le Chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. "Si je le reconnoîtrois? "Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute

" la nuit à Calais pour en avoir bon marché ?" Termes s'étoit absenté dès que ce juste-au-corps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire, et l'envie de faire pendre le Seigneur Termes, partagèrent quelque tems les sentimens du Chevalier de Grammont ; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence, et cédant aux importunités du campagnard pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : " Touchez-là, notre ami," lui dit-il, " vous " voyez que j'ai bien conservé le juste-au- " corps que vous aviez tant de peine à me ven- " dre, et que je n'en fais pas un mauvais " usage."

Termes s'étant fait un front d'airan, fit semblant de ne le pas connoître, et se mit à le

repousser assez brutalement. " Oh ! parbleu," lui dit l'autre, " puisqu'il m'a fallu boire avec " vous pour conclure le marché, vous me ferez " raison de la santé de Madame la Mariée." Le Chevalier de Grammont, qui le vit déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : " Allons, Monsieur le Mar- " chand de Londres, mettez-vous là puisqu'on " vous en prie de si bonne grace ; nous ne " sommes pas tant à table, qu'il n'y ait encore " place pour un aussi honnête homme que vous." A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siège de l'épousée, qui par bien-séance demeura fixe ; et l'audacieux Termes ayant bû la première honte de cet évenement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la nôce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées,

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de nôces un homme qui paroissoit si pressé ; mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du Marié fut que toute la nôce ne le reconduiroit

pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne les eussent point quittés jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence. Termes qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems, n'étoit en peine que de la manière, savoir si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvoient lui convenir, ou si se servant de quelque outrageante ironie, l'on employeroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-tems, et s'armant de toute son effronterie : " Vous voilà bien en colère, Monsieur," lui dit-il, " et vous croyez avoir raison ; mais " je me donne au diable si vous n'avez tort dans " le fond."

" Comment traître ! dans le fond ?" dit le Chevalier de Grammont, " c'est donc parce que " je ne te fais pas rouer, comme tu l'as depuis

" long-tems mérité ?"—" Voilà-t-il pas ?" dit Termes. " Toujours de l'emportement, au lieu " d'entendre raison. Oui, Monsieur, je vous " soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour " votre bien."—" Et le sable mouvant n'étoit- " il pas pour mon service ?" dit le Chevalier de Grammont. " Patience, s'il vous plaît," poursuivit l'autre. " Je ne sais comment diable ce " nigaut de Marié s'est rencontré chez les gens " de la douane quand on visita ma valise à " Calais ; mais ces cocus-là se fourrent partout. " Dès qu'il vit votre juste-au-corps, il en devint " amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un " sot, car il étoit à deux genoux devant moi pour " l'acheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la " valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché " par devant, et je ne sais comment diable il a " fait pour raccommoder tout cela ; mais tenez- " moi pour un excommunié si vous l'eussiez " jamais voulu mettre. Conclusion, il vous re- " venoit à cent quarante Louis, et voyant qu'on " m'en offroit cent cinquante, 'mon maître', dis- " je, 'n'a pas besoin de tout cet oripeau pour se " distinguer au bal ; et quoiqu'il eût beaucoup " d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il

" en aura quand je le reverrai ? Cela dépend " du jeu. Bref, Monsieur, je vous en fais " donner dix Louis de plus qu'il ne vous coûte : " c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai " compte, et vous savez que je suis bon pour " cette somme. Dites à présent, en auriez-vous " eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de " ce diable de juste-au-corps qui vous auroit " donné la même mine qu'à ce marié de village, " à qui nous l'avons vendu ; et cependant, il " faut voir comme vous tempêtiez à Londres " quand vous l'avez cru perdu : les beaux " contes que vous avez faits au Roi du sable " mouvant, et qu'elle chienne de mine vous avez " faite quand vous vous êtes douté que ce pied " plat le portoit à sa nôce."

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups ou le chasser étoit le traitement le plus favorable que son maitre lui devoit ; mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage, et dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le Maréchal de Grammont ne sut pas plûtôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur ; et les premières embrassades s'étant pas-

sées de part et d'autre : " Chevalier," lui dit le Maréchal, " combien avez-vous mis à venir de " Londres ici, car Dieu sait comme vous allez " en pareille rencontre ?" Le Chevalier de Grammont lui dit, qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; et pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. " Cela est fort plaisant," lui dit Monsieur son frère ; " mais ce qu'il y a de " plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous " de trouver encore votre juste-au-corps à table, " car on la tient longue dans une nôce de pro- " vince : et là-dessus prenant un air tout sérieux, " il lui dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit " un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais " qu'il avoit ordre du Roi de lui dire qu'il n'a- " voit qu'à s'en retourner sans se présenter à la " cour. Il lui dit ensuite, qu'il ne pouvoit " s'empêcher d'admirer son impatience, après " avoir si bien fait jusques-là, lui qui connois- " soit assez le Roi pour être instruit qu'il fal- " loit pour mériter sa grace, attendre qu'elle vînt " purement de sa bonté."

Le Chevalier montra pour sa justification la lettre de Madame de Saint Chaumont, et lui dit

qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. "Au- "tre imprudence," lui dit le Maréchal: "et "depuis quand notre sœur est-elle secrétaire "d'état ou des commandemens, pour que le Roi "se soit servi d'elle pour vous signifier ses vo- "lontés? Voulez-vous savoir le fait? Il y a "quelque tems qu'il dit à Madame* le refus "que vous aviez fait de la pension que vous "offroit le Roi d'Angleterre. Il parut content "de la manière dont Comminges l'informa que "la chose s'étoit faite, et témoigna qu'il vous "en savoit gré. Madame prit tout cela pour "un ordre de rappel. La Saint Chaumont, qui "n'a pas à beaucoup près le jugement aussi "merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée "de vous expédier ce bel ordre de sa main. "Pour achever, Madame dit hier au dîner du "Roi que vous seriez incessamment ici, et le "Roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer "incessamment d'abord que vous seriez arrivé. "Vous voilà, retournez-vous-en."

Cet ordre auroit peut-être paru dur au Cheva-

* Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans.

lier de Grammont dans un autre tems ; mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bien-tôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre ; et tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le Maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace, à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une manière si solennelle, que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au Roi qu'on les avoit envoyés au Chevalier de Grammont, qui rendoit le pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque dans un tête à tête avec la fille du jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises,

que ses fréquentes alarmes désarmèrent les empressemens du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir Mademoiselle de l'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le Président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma; tandis que le Chevalier de Grammont, qui s'en apperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amans par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrace qui le ramenoit, tant il

faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude avec laquelle il obéissoit au Roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence ; mais elles en changèrent bien-tôt après son retour : c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusques-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II. parut en ce tems-là dans la cour du Roi son père. Ses commencemens ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événemens si considérables, et les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît partout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ses extrémités, où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat

Sa figure et les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la Nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage

Sir P. Lely P. E. Scriven S.

DUKE OF MONMOUTH.

London. Published 1820. by W. Miller and J. Carpenter.

étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé ; cependant chaque trait avoit son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui ; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit, et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères delices du Roi ; mais il fut la terreur universelle des époux et des amans. Cela ne dura pourtant pas, la Nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en apperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le Roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer

pour la mère des amours en comparaison de sa mère.* On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire ; et comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le Roi : c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisoient que croître et embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le Roi n'étoit plus jaloux d'elle ; mais comme le Duc de Monmouth n'étoit pas d'un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière † de cent mille livres de rente

* Mlle. Lucie Waters. † Fille du Comte de Buccleugh.

E. Scriven sc.

LUCY BARLOW, otherwise WATERS.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

W. Wissing P. E. Scriven S.

DUCHESS OF MONMOUTH.

London Published 1810 by W. Miller and J. Carpenter.

en Ecosse s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agrémens, et son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant; et tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagemens en étoient par tout réveillés, et de nouveaux s'établissoient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La Duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête, mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le Roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air et la grace de Mademoiselle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été Reine d'Angleterre, si le Roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur;

mais ce fut alors que le Duc de Richmond fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces nôces, Killegrew n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de Madame de Shrewsbury ; et comme Madame de Shrewsbury n'étoit point engagée par un grand hazard, cette affaire fut bien-tôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne ; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portat point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, et beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive, et c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrettes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury que cette éloquence se donnoit carrière. Plus de la moitié de la cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

COUNTESS OF SHREWSBURY.

London, Published 1810, by J. Carpenter, and W. Miller.

Le Duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, et selon lui les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killegrew vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le Duc de Buckingham, il avoit tout le tems d'étaler sa réthorique sur ce beau sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures, pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le Duc de Buckingham éternellement rebattu des descriptions du mérite de Madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vû la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont ils avoient commencé: cependant nul engagement n'a duré si long-tems en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pû se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le supporta fort impatiemment; mais loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrews-

bury fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; et sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrace, toute son éloquence se déchaîna contre Madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se mocqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de S. James après le coucher du Duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connût le péril où son intempérance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le Parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point

qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satyres, et ne souffla pas de son aventure. Le Duc de Buckingham et la Shrewsbury furent long-tems heureux et tranquilles : jamais elle n'avoit été si long-tems constante, et jamais il n'avoit eû tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que Milord Shrewsbury qui ne s'étoit jamais émû des déréglemens de Madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité, mais il paroissoit moins deshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à Madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeller le Duc de Buckingham, et le Duc de Buckingdam pour réparation d'honneur l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, et le tems sait apprivoiser la bienséance, et même la morale. La Reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public, et un si

horrible désordre, et qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la Duchesse * de Buckingham étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfans, et que son époux abandonnoit pour une autre, cette espèce de parallele entre leurs fortunes intéressoit la Reine pour elle ; mais ce fut inutilement ; personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis, la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette Princesse avoit d'assez tristes vûes par de certains côtés. Les égards du Roi pour elle avoient de belles apparences, mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le Roi son époux ne se mettroit guères en peine d'enfans légitimes, tant que ses maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit

* Marie, fille unique et héritiere du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du Parlement dans la guerre civile.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

DUCHESS of BUCKINGHAM.

London. Published 1816, by J. Carpenter and W. Miller.

uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattoit que le Roi la regarderoit de meilleur œil si le ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournées de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'Archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines, à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort; mais il y a long-tems que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantemens étrangers ne font plus rien. Les médecins de la Reine, prudens et avisés comme ils le sont par tout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine, et dans la confiance d'un heureux succès; ce voyage eût été le plus agréable du monde

pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant prête alors d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public à la vérité n'en croyoit ni plus ni moins pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la Reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre Reine n'osoit s'y opposer, mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains, ou la foible vertu des eaux, contre des charmes qui la détruisoient, ou par ces chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le Chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de Mademoiselle d'Hamilton, ne put cependant pas se dispenser de suivre la cour. Il étoit trop nécessaire et trop agréable au Roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; et de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, Mademoiselle d'Hamilton n'avoit pas crû devoir consentir

qu'il restât à Londres, parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire, pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire, et ce qu'il y disoit de ses propres affaires ne laissoit guères de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience, en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamiltons, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion et de ses sentimens pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagemens avec sa cousine Wetenhall, mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressemens qu'il marquoit dans toutes les occasions pour Mademoiselle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du Prince. Il y fit attention, et ne fut pas long-tems à dé-

couvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières ; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant, tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons, et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses. On les appelle Boulingrins. Ce sont de petits prés en quarré ; dont le gazon n'est guères moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le Chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les spectacles et les divertissemens Anglois, avoit fait une course de chevaux qui

n'avoit pas à la vérité réussi : mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables ; et dans tous les paris qu'il avoit faits au Boulingrin, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret, portant le nom de Pavillon de Verdure, de Salle à Festin, ou de Cabinet de Rafraichissemens. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hidromel, de la bierre mousseuse et du vin d'Espagne. Là les *Rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *Rooks* sont proprement ce qu'on appelle Capons, ou Piqueurs en France : gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces Messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter : vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *Rooks* qu'Hamilton trouva le Chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés ; et comme celui qui tient le dés à ce jeu en a tout l'avantage, les *Rooks* avoient fait cet honneur au Chevalier de Grammont par préférence. Il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les *Rooks* appuyés de leur avantage, poussoient contre lui comme des furies. Il taupoit par tout. Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signe et en François, il méprisa ses avertissemens, et les dés, qui portoient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *Rooks* furent vaincus pour la première fois, mais ce ne fut pas sans

lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur, qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du Roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *Rooks*, et la manière dont la Providence l'en avoit sauvé : " Ma foi, Sire," dit le Chevalier de Grammont, " Messieurs les *Rooks* sont dé- " confits pour le coup :" et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper Mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le Chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; et l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. " Georges,"* lui dit-il, " n'auriez-vous

* Tout ce qui regarde Georges Hamilton dans cet endroit

" point besoin d'argent? Je sais que vous aimez " le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi fa- " vorable qu'à moi. Nous sommes loin de " Londres. Voilà deux cent guinées. Prenez- " les, ce sera pour jouer chez Mademoiselle " Stewart." Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. " Comment! avec Mademoiselle " Stewart?"—" Oui, chez elle, Georges, mon " ami," poursuivit le Chevalier de Grammont. " Nous sommes un peu clairvoyans. Vous en " êtes amoureux, et si je ne me trompe, elle ne " s'en offense pas; mais dites-moi, comment " vous avez pû vous résoudre à vous ôter la

ci, et tout ce qui est dit plus haut de lui et de Mad. Wetenhall, doit, à ce que je crois, se rapporter à son frère Antoine: car il est évident, que ce qui regarde Mad. de Chesterfield appartient à Georges, qui étoit l'aîné des frères; et qui, comme l'auteur, qui étoit le cadet, dit (tom. i. p. 119) fût tué comme Milord Falmouth. Du reste, il n'est pas vraisemblable, que l'auteur se fut tant loué lui-même dans cette page là. Selon le texte, voilà deux frères, et cependant toutes les aventures sont mises sur le compte du seul Georges. Il est clair aussi que l'auteur peint un nouveau caractère, quand il parle du Hamilton qui étoit l'amant de Mad. Wetenhall, et dont il dit modestement, " c'est " celui qu'on a vû servir en France avec distinction." Or Georges n'avoit point servi en France.

" pauvre Peckham de l'esprit, pour vous coëffer
" d'une Princesse qui ne la vaut peut-être pas, à
" tout prendre, et qui ne pourroit être qu'un
" traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle
" vous voulût. Par ma foi, votre frère, et vous,
" êtes deux jolis garçons dans vos choix. Quoi!
" dans toute la cour vous ne trouvez que les
" deux maîtresses du Roi pour en faire les vô-
" tres? Pour le frère aîné, encore passe: il
" n'avoit pris la Castelmaine que quand son
" maître n'en voulut plus, et que la Chesterfield
" ne vouloit plus de lui; mais pour vous, que
" diable croyez-vous faire d'une créature dont
" le Roi dans ce moment est plus fou que ja-
" mais? Est-ce parce que cet ivrogne de Rich-
" mond s'est nouvellement remis sur les rangs,
" et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous
" verrez comme il en sera bon marchand. Je
" sais bien ce que le Roi m'en a dit.

" Croyez-moi, mon petit ami, point de rail-
" lerie avec le maître; c'est-à-dire, point de
" lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire
" l'agréable en France auprès d'une petite co-
" quette dont le Roi ne se soucioit pas, et vous
" savez comme il m'en a pris. Je conviens

" qu'on vous donne beau jeu ; mais ne vous y
" fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un
" homme dont elles ne veulent rien faire, de-
" vienne leur esclave de parade, seulement pour
" grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux pas-
" ser huit jours *incognitò* dans le chateau de
" Peckham avec la femme du philosophe We-
" tenhall, que de faire dire à la gazette d'Hol-
" lande :"—' On nous mande de Bristol, qu'un
" tel est chassé de la cour pour Mademoiselle
" Stewart, qu'il va faire une campagne en
" Guinée sur la flotte que l'on prépare pour
" cette expédition, sous les ordres du Prince
" Robert.' "

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques momens ; et s'adressant à lui d'un air reconnoissant : " Vous êtes," lui dit-il, " l'homme du monde qui avez l'esprit
" le plus agréable, avec la raison la plus droite
" pour le bien de vos amis. Vous venez de
" m'ouvrir les yeux. Je commençois à me lais-
" ser séduire le plus ridiculement du monde,
" entraîné plûtôt par de frivoles apparences que

" par un véritable penchant : je vous ai obliga-
" tion de m'avoir arrêté sur le bord du préci-
" pice. Je vous en ai bien d'autres ; mais pour
" vous témoigner ma reconnoissance de celle-ci,
" je veux suivre vos conseils, et me mettre en
" retraite chez la cousine Wetenhall pour m'ôter
" de la tête le reste de ces visions ; mais bien
" loin d'y aller *incognitò*, je veux vous y mener
" au retour du voyage. Mademoiselle Hamilton
" sera de la partie ; car il est bon de prendre ses
" précautions avec un homme qui a beaucoup
" de mérite, et qui dans ces rencontres n'a pas
" trop de bonne foi ; du moins s'il en faut
" croire votre philosophe."—" Ne vous avisez
" pas d'en croire ce faquin là," dit le Chevalier de Grammont ; " mais, dites-moi, comment vous
" vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à
" cette grande idole de Stewart ?"—" Que diable
" sais-je ?" dit Hamilton. " Vous connoissez
" toutes les enfances dont elle s'occupe. Le
" vieux Carlingford étoit un soir chez elle, qui
" lui montroit à se mettre une bougie toute al-
" lumée dans la bouche, et le grand secret étoit
" de l'y tenir long-tems par le bout allumé sans
" qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche

" raisonnablement grande ; et pour renchérir
" par dessus son maître, j'y en tins deux tout à
" à la fois, et fis trois tours de chambre sans
" qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'ad-
" jugea le prix de cette illustre épreuve, et Kille-
" grew soutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne
" qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir
" de rire. Me voilà donc dans la familiarité
" de ses amusemens. On ne peut disconvenir
" que ce ne soit une figure toute charmante que
" cette créature là. Depuis que la cour est en
" campagne, j'ai eu cent occasions de la voir
" que je n'avois point eu auparavant. Vous
" savez que le deshabillé du bain est d'une
" grande commodité pour celles qui sans offenser
" les bienséances, ne sont pas fâchées d'établir
" leurs attraits. Mademoiselle Stewart est telle-
" ment persuadée des avantages qu'elle a par
" dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu
" louer quelque femme de la cour pour de
" beaux bras et une belle jambe qu'elle ne soit
" toute prête à le disputer par la démonstration ;
" et je crois qu'il ne seroit pas difficile, avec
" un peu d'adresse, de la mettre nue, sans qu'elle
" y fît réflexion. Il faudroit après tout être

" bien insensible pour que ces bienheureuses
" occasions ne fussent d'aucune conséquence, et
" ne fissent aucune impression ; outre que la
" bonne opinion qu'on a toujours de soi-même,
" fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise
" dès qu'elle vous distingue par une habitude de
" familiarité, qui bien souvent ne veut rien dire.
" Voilà le fait à mon égard ; ma présomption,
" sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et
" mille gracieusetés m'avoient empêché de faire
" des réflexions ; mais il faut vous dire aussi,
" pour excuser mon impertinence, que la facilité
" de lui faire les plus tendres déclarations en la
" louant, et les confidences qu'elle me faisoit
" sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop
" dû me confier, auroient été capables d'en
" éblouir un autre.

" Je lui ai donné le plus joli cheval d'An-
" gleterre. Vous savez la grace infinie dont
" elle est à cheval. Le Roi, qui n'aime guères
" des chasses, que celle de l'oiseau, parce qu'elle
" est commode pour les dames, y étoit ces jours
" passés entouré de toutes les beautés de sa
" cour. Il partit après un faucon, et tout le
" brillant escadron après lui. Les jupes de Ma-

" demoiselle Stewart, qui couroit à toute bride,
" effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien
" attendre celui que je montois, qui étoit son
" compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un
" dérangement dans ses habits, qui présenta
" mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus
" le bonheur de faire des exclamations assez
" galantes et assez exagérées sur ce charmant
" désordre, pour empêcher qu'elle n'en fut in-
" terdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a
" souvent été depuis un sujet de conversation
" qui ne paroissoit pas lui déplaire.

" Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts,*
" car il faut bien vous faire ma confession gé-
" nérale ; ces méchans plaisans donc lui faisoient
" à tout bout de champ des contes assez éveillés,
" qui ne laissoient pas de passer à la faveur de
" quelques vieilles turlupinades, ou de quelques
" singeries dans le récit, qui la faisoient rire de
" tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de

* Guillaume Baron de Crofts, grand écuyer de M. le Duc d'York, capitaine du régiment des gardes de la Reine mère, gentilhomme de la chambre du Roi, et ambassadeur en Pologne. On l'avoit envoyé en France pour féliciter Louis XIV. sur la naissance du Dauphin. V. Biogr. Brit. p. 2738, et la Continuation de Clarendon, p. 294.

" contes, et qui n'ai pas le talent de les faire " valoir, quand j'en saurois, j'étois fort embar- " rassé quelquefois qu'elle s'avisoit de m'en " demander. ' Je n'en sais point, Mademoi- " selle,' lui dis-je un jour qu'elle me tourmen- " toit. ' Inventez-en un,' me dit-elle. ' C'est " ce que je sais encore moins faire,' lui dis-je ; " ' mais je vous conterai, si vous voulez, un " songe fort extraordinaire, parce qu'il est en- " core moins vraisemblable que tous les autres " songes n'ont coûtume d'être. Cela lui donna " une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le " moment. Je me mis donc à lui conter que la " plus belle créature du monde, que j'aimois " passionnément, m'étoit venu voir la nuit. Je " fis alors son portrait à elle-même, en peignant " cette beauté merveilleuse ; mais je lui dis que " cette divinité m'étant venu trouver avec les " plus favorables intentions du monde, ne s'étoit " point démentie par des rigueurs inutiles. Ce " ne fut pas assez pour la curiosité de Made- " moiselle Stewart, il fallut presque lui faire le " détail des bontés que ce tendre phantôme avoit " eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise " ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette

" fiction, tant elle me fit recommencer de fois la " description d'une beauté que je peignois au- " tant qu'il m'étoit possible d'après sa figure, et " d'après ce que je m'imaginois des beautés qui " ne m'étoient pas connues.

" Voilà ce qui véritablement m'a pensé " tourner la tête. Elle voyoit bien que c'étoit " d'elle que je parlois. Nous étions seuls, " comme vous pouvez croire, en lui faisant un " tel récit, et mes yeux faisoient tout de leur " mieux pour lui persuader que c'étoit elle que " je peignois. Je ne la vis point offensée de " cette connoissance, ni sa pudeur alarmée de la " fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût " tenu qu'à moi de finir d'un manière encore " moins discrette. Cette audience tranquille me " fit donner tête baissée dans tout ce que les " conjonctures avoient de flatteur pour moi. Je " ne songeai ni au Roi, ni à sa passion pour " elle, ni aux périls d'un tel engagement : en- " fin, je ne sais à quoi diable je songeois ; mais " je vois bien que si vous n'y aviez songé pour " moi, j'étois capable de me perdre au milieu " de ces folles visions."

Quelque tems après la cour revint à Londres,

Sir G. Kneller P. E. Scriven S.

CHURCHILL DUKE OF MARLBOROUGH.

London Published 2Feb. by J. Carpenter and W. Miller.

et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance, et les tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La Duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du Roi si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill,* et fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, et dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand

*. Depuis Duc de Marlborough. V. la nouvelle Atalantis.

fond de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération, ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de Germain, avec les appointemens de Jacob Hall ; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent, et la taille trop effilée pour soutenir long-tems sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtresse du Roi, et frère de celle du Duc, se produisoit par de beaux endroits, et ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le Duc d'York lui donna bien-tôt après une charge dans sa maison. Cela étoit dans l'ordre. Mais le Roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien parce que Madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Ce bon Prince commençoit à être de mauvaise

S.r P. Lely P. — T. Scriven S.

NELL GWYN.

London. Published 1810 by W. Miller & J. Carpenter.

humeur. Ce n'étoit pas sans raison : il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venoit de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn. La Cléveland, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le deshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinoit par des amans à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous, étoit le nouveau refroidissement, et les menaces de Mademoiselle Stewart. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens et tous les titres qui lui seroient agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public ; mais après qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la Reine ; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin, c'étoit continuellement ou des alarmes,

ou quelque humeur chagrine qui desoloient la tendresse du Roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec Madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit parci par-là dans la ville. Les Nell Gwyns, les Misses Davis, et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à désespérer le Roi, mais il eut bien-tôt découvert la véritable cause de ces froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa disgrace contre Mademoiselle Stewart, qu'elle en accusoit par son impertinence, et contre l'imbécillité du Roi, qui pour une idiote revétue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore

Sir G. Kneller P. *E. Scriven S.*

EARL OF DORSET.

London, Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

Sir P. Lely P. E. Scriven S.

MISS DAVIS.

London, Published 1810, by W. Miller and J. Carpenter.

des créatures dans la confidence du Roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de Mademoiselle Stewart l'avoient réduit ; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du Roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre nommé Chiffinch. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le Roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de Madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, et l'abordant, d'un ton ironique, et d'un sourire d'indignation : " J'es-
" père," dit-elle, " qu'il m'est permis de venir
" vous rendre mes hommages, quoique la divine
" Stewart vous ait défendu de me voir chez
" moi. Je ne veux point vous en faire des re-
" proches, qui seroient trop indignes de moi.
" Je viens encore moins excuser des foiblesses
" que rien ne peut justifier, puisque votre con-
" stance pour moi ne me laisse rien à dire, et
" que je suis la seule que vous ayez honorée de
" votre tendresse, et qui s'en soit rendue indigne
" par sa conduite. Je viens donc ici vous con-
" soler dans l'abattement où vous ont mis les

" froideurs, ou la nouvelle chasteté de l'inhu-
" maine Stewart." A ces mots un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant, et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyans, vû les termes où ils en étoient, et comme il se préparoit à lui répondre. " Non," dit-elle, " ne me sa-
" chez point mauvais gré de la liberté que je
" prens de me moquer un peu de la grossièreté
" dont on vous en impose. Je ne puis souffrir,
" qu'une affection si marquée vous rende la
" fable de votre cour, tandis qu'on se moque
" impunément de vous. Je sai que la précieuse
" Stewart vous renvoye, sous prétexte de quelque
" incommodité, peut-être de quelque scrupule
" de conscience; et je viens vous avertir que
" le Duc de Richmond sera bien-tôt avec elle,
" s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque
" ce pourroit être le ressentiment, ou l'envie qui
" me le feroient dire. Suivez-moi jusqu'à son
" appartement, afin que vous n'ajoûtiez plus de
" confiance à la calomnie, et que vous l'honoriez
" d'une préférence éternelle, si je l'accuse à

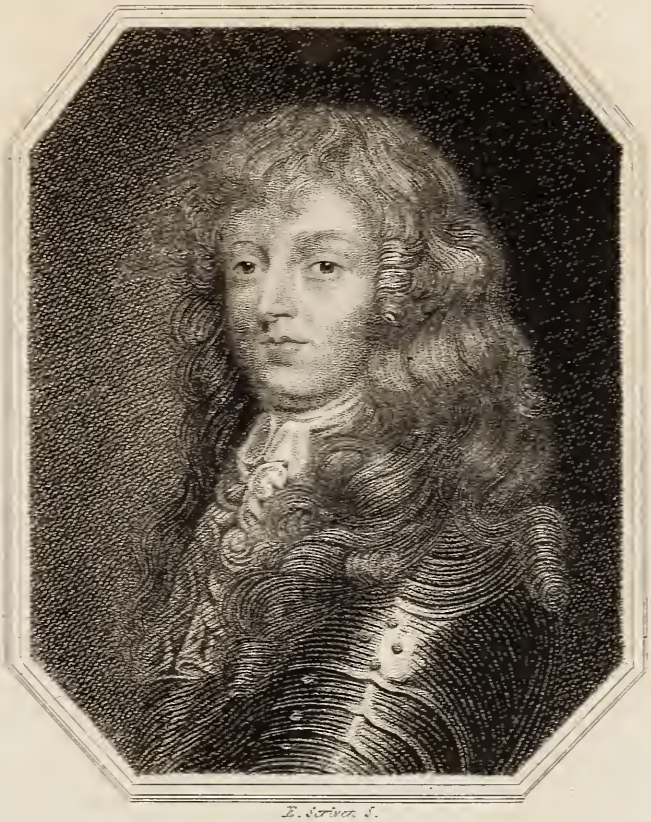
" faux; ou que vous ne soyez plus la dupe d'une " fausse prude, qui vous fait faire une person- " nage si ridicule."

En achevant ce discours, elle le prit par la main, comme il étoit encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch étoit dans ses intérêts: ainsi la Stewart n'avoit garde d'être avertie de la visite, et Babiani, dont Madame de Cléveland avoit fait la fortune, et qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le Duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galerie, qui conduisoit par un dégagement du cabinet du Roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bon soir, comme il entroit chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivoit le Roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le Roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que Mademoiselle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci

" C'est ce qu'il faut voir," dit-il, en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart couchée, mais elle ne dormoit pas. Le Duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le Roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au Duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyoit son maître et son Roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de Mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite. La Tamise couloit au-dessous. Il y jeta les yeux ; et voyant ceux du Roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit cru capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus



E. Scriven. S.

CHARLES STUART, DUKE OF RICHMOND.

London. Published 1820. by W. Miller and J. Carpenter.

capables d'aigrir les ressentimens du Roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du Duc de Richmond, avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pays libre ; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que si cela n'étoit pas permis dans son royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa cour. Le Roi tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre, ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous ses ressentimens, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer, et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné, ou conduit chez elle, par une longue visite.

Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain le Duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le Roi : mais il n'avoit pas attendu cet ordre, et l'on sut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la Reine. Ce fut là que faisant le personnage nouveau d'une Madelaine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pû lui causer ; lui dit qu'un répentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le Duc de Richmond, qui la recherchoit, depuis long-tems : mais que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrace, et d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit Sa Majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du Roi qu'elle se mit dans un couvent

pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même tems. Le cœur de la Reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siennes. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du Roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de Mademoiselle Stewart: et que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle dont la sagesse et la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le Roi

lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la rétraite et au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader Mademoiselle Stewart ; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au Duc de Richmond, ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccomoder ces deux amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut elle pas à la peine : car jamais les empressemens du Roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais Sa Majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir les débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge, ou les infirmités du Prince, ou la foiblesse de son suc-

cesseur. La France, au contraire, gouvernée par un Roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce Prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi ; mais la fortune du Roi, toûjours fidelle à sa gloire, voulut depuis faire voir par le peu de succès de l'entreprise de Gigery, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après le Roi d'Angleterre voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le Prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non-seulement les habitans de la Guinée, peuple endiablé, dont les fléches étoient empoisonnées, qui ne faisoit jamais de quartier que pour manger les prisonniers, mais qu'il faudroit essuyer

chaleurs insupportables, ou des pluyes, dont chaque goûte se changeoit en serpent; que si l'on pénétroit plus avant dans le pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se repandirent: loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Germain se présenta tout des premiers; sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec Mademoiselle Jennings, il demanda la permission du Duc et l'agrément du Roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guères que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressemens d'un amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit, et le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu, lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour

elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie, et le fameux Germain fut reçu comme il le méritoit lorsqu'il vint lui faire part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries, et les complimens qu'elle lui fit sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté; d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit cru capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, " qu'il n'y " avoit rien de plus glorieux à lui, dont le mé- " rite avoit triomphé de tant de libertés en " Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans " une autre partie du monde; qu'elle lui con- " seilloit de ramener toutes les captives qu'il " feroit en Afrique, pour remplacer les beautés " que son absence alloit mettre au tombeau."

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite, mais il s'apperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle. Germain non-seulement étoit confondu d'avoir eû son congé si cavalièrement, mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eû pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Epîtres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'addressoit au perfide Germain. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée, au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux tems et aux conjonctures présentes. Elle avoit eû dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur ; mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle

mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent connurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies, qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de le dire. Quelque tems après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de Mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre; car quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Germain pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bien-tôt après à des objets tout différens. On eût dit que le Dieu d'amour par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'hymen, avoit en même-tems mis son bandeau sur les yeux de ce Dieu, pour marier tout de travers la plûpart des amans dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le Duc de Richmond;

l'invincible Germain une pecque provinciale ;* Milord Rochester, une triste héritière ; † la jeune Temple, le sérieux Lyttelton ; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton ;‡ Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; et le Chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue auparavant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen et l'amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'Hamilton.

* Mlle. Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

† Elizabeth fille de Jean Mallet d'Enmere dans la province de Somerset.

‡ Après les morts de Mlle. Boynton, et de Georges Hamilton, Talbot épousa la belle Jennings, et devint après Duc de Tirconnel.

Sir P. Lely P. *E. Scriven S.*

LA TRISTE HERITIERE.

London Published 1810, by J. Carpenter and W. Miller.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ECLAIRCISSEMENS.

P. 5. *Madame de Muskerry.*] Marguérite, fille unique d'Ulick, cinquième Comte de Clanricarde, par Anne Compton, fille du Comte de Northampton. Elle fut mariée trois fois; 1. à Charles, Vicomte de Muskerry, qui fut tué dans le grand combat naval contre les Hollandois le 3 Juin, 1665. 2. en 1676, à Robert Villiers, appelé Vicomte de Purbeck, qui mourut en 1685. 3. à Robert Fielding, Esq. Elle mourut au mois d'Août, 1698. Lord Orford l'appelle, par méprise, Elizabeth, fille du Comte de Kildare. (Voyez la note sur la page 234.)

P. 6. *Mademoiselle Blake.*] Il paroit par *Chamberlayne's Angliæ Notitia,* 1669, que cette dame, où plûtôt sa sœur, étoit à cette époque une des filles d'honneur de la Duchesse. En voici la liste telle qu'elle étoit alors. 1. Mlle. Arabella Churchill. 2. Mlle. Dorothée Howard. 3. Mlle. Anne Ogle. 4. Mlle. Marie Blake. La gouvernante des filles d'honneur étoit Mde. Lucie Wyse. Mademoiselle Blake joua à la cour, en 1675, le rôle de Diane, dans la Calisto de Crown, et étoit alors appelée ancienne fille d'honneur de la *Reine.* Lord Orford l'appelle Henriette Marie, fille du Col. Blake. Il paroit qu'elle épousa le Chevalier Thomas Yarborough, de Snaith, dans la province de

York. Elle étoit aussi, dit-il, sœur de la femme de Sydney, Lord Godolphin. Ce seigneur épousa, selon Collins, dans son *Peerage*, Marguérite, alors fille d'honneur de Cathérine Reine d'Angleterre, quatrième fille et cohéritière de Thomas Blake, Esq. valet de chambre des Rois Charles I. et Charles II. colonel d'un régiment d'infanterie, gouverneur de Wallingford pendant les guerres civiles, d'Yarmouth et du fort Landguard après la Restauration.

P. 11. *Le Prince Robert.*] Petit fils de Jacques I. dont on connoit les actions pendant la guerre civile. Il naquît le 19 Dec. 1619, et mourut en sa maison, Spring-Garden, le 22 Nov. 1682. Lord Clarendon en parle ainsi: " Il étoit dur, passionné, ennemi de toute discussion; il n'approuvoit les propositions qui étoient faites qu'autant qu'il aimoit ceux qui les faisoient; il avoit tant d'aversion pour Digby et Colepepper, les seules personnes présentes au conseil de guerre avec les officiers, qu'il traversoit tous leurs projets." *History of the Rebellion,* Vol. II. p. 554. On croit qu'il inventa l'art de graver à la manière noire. (Voyez la note sur la page 236.)

Ibid. *Lord Thanet.*] C'étoit, si je ne me trompe, Jean Tufton, second Comte de Thanet, qui mourut le 6 Mai, 1664. Lord Orford croit cependant que c'étoit Nicholas Tufton, troisième Comte de Thanet, son fils aîné, qui mourut le 24 Nov. 1679. Ils furent tous deux victimes de leur attachement au Roi.

P. 12. *Yeux marcassins.*] Marcassin est le nom d'un jeune sanglier. Les yeux de cet animal étant très petits et perçants, cela a donné lieu aux François de dire, " des yeux marcassins," pour signifier des yeux petits quoique malins.

P. 16. *Mademoiselle Price, fille d'honneur de Madame la Duchesse.*] Ici la mémoire manque à notre auteur. Mademoiselle Price étoit dame d'honneur de la Reine. Mr. Granger dit: "il y avoit une demoiselle Price, belle femme, fille du Chevalier Thomas Warcup. On peut consulter *Wood's Fasti Oxon.* Vol. II. p. 184. Son père avoit la vanité de croire que Charles II. l'épouseroit, quoiqu'il fût alors marié. Il rapporte dans plusieurs de ses lettres que sa fille avoit passé telle nuit et telle autre avec le Roi, et qu'elle en avoit été très gracieusement accueillie." *History of England,* Vol. IV. p. 338.

Ibid. *Dongan.*] Voyez la note sur la page 156.

P. 21. *Duchesse de Newcastle.*] Cette visionnaire, comme l'appelle avec raison Lord Orford, étoit la plus jeune des filles du Chevalier Charles Lucas. Elle fut une des dames d'honneur de la Reine, qu'elle servoit lorsqu'elle fut obligée de quitter l'Angleterre. Elle épousa à Paris le Duc de Newcastle, et y demeura en exil jusqu'à la Restauration. Après son retour en Angleterre elle se livra toute entière à l'étude des belles-lettres, et publia plusieurs volumes de comédies, de poésies et de lettres. Elle mourut en 1673 et fut enterrée à l'abbaye de Westminster. Lord Orford dit qu'on voit à Welbeck son portrait peint en grand, et en habits de théatre qu'elle portoit, dit-on, communément.

P. 26. *L'oncle.*] Jean Russell, troisième fils de François, Comte de Bedford, et Colonel du premier régiment d'infanterie. Il mourut célibataire dans le mois de Nov. 1681.

P. 27. *Son neveu.*] Guillaume, fils aîné d'Edouard Russell, frère cadet de Jean Russell dont nous venons de parler. Il étoit porte enseigne de Charles II. et mourut

sans être marié en 1674. Il étoit frère aîné de Russell, Comte d'Orford.

P. 30. *Henry Howard.*] C'étoit Henry Howard, frère de Thomas, Comte d'Arundel, qui, par un acte spécial du Parlement, recouvra les honneurs de sa famille dont son ayeul avoit été dépouillé pour crime de lèse Majesté sous le règne de la Reine Elizabeth. A la mort de son frère, en 1677, il devint Duc de Norfolk, et mourut le 11 Janvier, 1683-4, âgé de 55 ans.

P. 32. *Toulongeon crèvera, sans que je l'aide.*] Le Comte de Toulongeon, frère aîné du Comte de Grammont, qui, par sa mort en 1679, devint, selon St. Evremond, un des plus riches seigneurs de la cour.

P. 32. *Séméat.*] Maison de campagne appartenante à la famille de Grammont.

P. 34. *Il étoit parfaitement bien fait.*] George Villiers, second Duc de Buckingham, naquît le 30 Janvier, 1627. Lord Orford fait les remarques suivantes, " Lorsqu'on voit cet homme extraordinaire, avec la beauté et le génie d'Alcibiade, charmer et le presbitérien Fairfax et le dissolu Charles, ridiculiser ce Roi spirituel et son grave Chancellier, tramer la ruine de sa patrie avec une cabale de Ministres pervers, défendre sa cause à la tête de mauvais patriotes, l'on regrette que de telles qualités ayent été dénuées de toute vertu: mais quand je vois Alcibiade devenir chimiste, et avare visionnaire, quand je vois que son ambition n'est que caprice, et que ses plus exécrables desseins n'ont qu'un but frivole; alors le mépris interdit toute réflexion sur son compte. Le portrait de ce Duc a été fait par quatre habiles maîtres: Burnet l'a gravé avec son lourd burin; le Comte Hamilton l'a touché avec cette légère délicatesse qui finit et perfectionne, lors même qu'elle ne semble qu'ébaucher;

Dryden l'a représenté au naturel, et Pope a complété son portrait historique." *Royal Authors*, Vol. II. p. 78.

De ces quatre portraits, le second se trouve dans ces Mémoires, les trois autres complètent le portrait de cet homme extraordinaire. " C'étoit," dit l'Evêque Burnet, " un homme d'un port majestueux, vif, doué de beaucoup d'esprit et d'une facilité étonnante pour tourner tout en ridicule par des figures hardies et des descriptions naturelles. Il n'avoit aucune connoissance de la littérature; il ne se livra qu'à la chimie, et crut, pendant plusieurs années, avoir trouvé la pierre philosophale. Il n'avoit ni religion ni vertu ni amitié. Il ne cherchoit que le plaisir et des amusements fantastiques et extravagants. Il n'étoit fidèle en rien, car il ne l'étoit pas à lui même. Il n'avoit ni régularité ni conduite; il ne savoit garder aucun secret ni exécuter aucun dessein sans le gâter. Il ne pouvoit fixer ses idées, ni gouverner son revenu, le plus considérable alors de toute l'Angleterre. Il fut élevé auprès du Roi et eût pendant plusieurs années beaucoup d'ascendant sur lui, mais le mépris avec lequel il en parloit le deshonore à jamais. Enfin, il se ruina le corps et l'esprit, et perdit, tout à la fois, sa fortune et sa réputation. Il fut un exemple frappant de la folie du vice, puis qu'à la fin il devint pauvre, méprisable, valétudinaire et ruiné sous tous les rapports; de manière qu'on fuyoit sa conversation avec autant de soin qu'on la recherchoit auparavant." *History of his own Times*, Vol. I. p. 137. Voici son caractère fait par Dryden:

" In the first rank of these did Zimri stand:
A man so various, that he seem'd to be
Not one, but all mankind's epitome:
Stiff in opinions, always in the wrong;
Was every thing by starts, and nothing long;

But, in the course of one revolving moon,
Was chymist, fidler, statesman, and buffoon:
Then all for women, painting, rhyming, drinking,
Besides ten thousand freaks that dy'd in thinking.
Blest madman, who could every hour employ
With something new to wish, or to enjoy!
Railing and praising were his usual themes,
And both, to shew his judgment, in extremes:
So over violent, or over civil,
That every man with him was god or devil.
In squandering wealth was his peculiar art;
Nothing went unrewarded but desert.
Beggar'd by fools, whom still he found too late;
He had his jest, and they had his estate.
He laugh'd himself from court; then sought relief
By forming parties, but could ne'er be chief:
For, spite of him, the weight of business fell
On Absalom, and wise Achitophel;
Thus wicked but in will, of means bereft,
He left not faction, but of that was left."

Absalom and Achitophel.

Pope décrit ainsi la dernière partie de la vie de ce seigneur;

" In the worst inn's worst room, with mat half hung,
The floors of plaister, and the walls of dung,
On once a flock-bed, but repair'd with straw,
With tape-ty'd curtains, never meant to draw,
The George and Garter dangling from that bed,
Where tawdry yellow strove with dirty red,
Great Villiers lies: alas! how chang'd from him,
That life of pleasure, and that soul of whim!
Gallant and gay, in Cliveden's proud alcove,
The bow'r of wanton Shrewsbury and love;

Or just as gay, at council in a ring
Of mimick'd statesmen, and their merry king.
No wit to flatter left of all his store!
No fool to laugh at, which he valued more.
There, victor of his health, of fortune, friends,
And fame, this lord of useless thousands ends."

Moral Essays, Epist. III. l. 299.

Il mourut le 16 Avril, 1688, à la maison d'un fermier a Kirby Moor Side près de Hemsly dans la province de York, âgé de 61 ans, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster.

Quoique cette note soit déjà longue, le lecteur me saura peut-être gré d'y ajouter un autre portrait de cet homme extraordinaire, écrit par le célèbre auteur de Hudibras. " Le Duc de Bucs est un être qui a étudié toute la masse du vice. Ses parties ne sont pas proportionnées au tout; semblable à un monstre, il a des unes plus qu'il ne devroit avoir, et trop peu des autres. Il a détruit tout ce que la nature avoit fait en lui, et s'est formé d'après un modèle de sa façon. Il a condamné toutes les lumières que la nature créa dans les plus belles vues du monde, et les remplaça par de petites fenêtres obscures, mettant le jour à la place de la nuit, et la nuit à la place du jour. Son appétit pour les plaisirs devient et foible et languissant, comme l'envie d'une femme qui veut se nourrir de ce qui n'a jamais été fait pour être mangé, ou comme une fille qui, dans une maladie critique, mange de la chaux et du mortier. Des excès continuels de plaisir ont rempli son esprit d'humeurs vicieuses et corrompues, (aussi bien que son corps d'une source de maux) qui lui font prendre des moyens nouveaux et extravagants, parcequ'il est fatigué et ennuyé des premiers; le vin, les femmes, la musique mettent

un prix faux à tout ce qui devient habituel, et détruisent son entendement au point qu'il ne conserve plus aucun sens ni aucune connoissance juste des choses. Comme la même dose de la même médecine fait peu d'effet sur ceux qui en font un grand usage, de même les plaisirs demandent plus d'excès et de variété pour lui paroître sensibles. Il se lève, mange, et se couche par le calendrier de Jules César, longtems après ceux qui suivent le nouveau style, et veille les mêmes heures que les hiboux et les antipodes.

Il est strict observateur des coûtumes Tartares, et ne fait aucun repas jusqu'à ce que le grand Cham, après avoir diné, proclame que tout le monde peut aller diner. Il ne réside pas dans sa maison, mais la fréquente, comme ces mauvais esprits qui font leur apparition pendant la nuit pour troubler les hommes. Il est continuellement surpris de la nuit, change le cours de sa vie, et perd son temps, comme l'on perd son chemin dans l'obscurité; il se laisse gouverner par ses domestiques ou ceux qui savent favoriser ses plaisirs, comme les aveugles sont guidés par leurs chiens. Il est aussi inconstant que la lune sous laquelle il vit; et quoique pendant le jour il ne fasse que prendre conseil de la nuit, il est aussi étranger à lui-même, qu'au reste du monde. Il s'amuse volontiers de toutes les idées qui lui viennent, mais comme des hôtes et des étrangers, elles sont froidement reçues, si leur séjour est long; ce qui le rend la dupe de tous les charlatans et imposteurs qui flattent ses caprices aussi longtemps qu'ils durent et disparoissent ensuite. Ainsi, comme dit St. Paul, quoique dans un sens différent, il meurt tous les jours et ne vit que la nuit. Semblable aux Indiens qui mettent des anneaux à leurs lèvres et à leurs nez, il enlaidit la nature en

cherchant à l'embellir. Ses oreilles sont continuellement écorchées par son violon, et il a moins de patience pour supporter le plaisir, que d'autres n'en ont pour supporter leurs malheurs." *Butler's Posthumous Works*, Vol. II. p. 72.

34. *Milord Arlington.*] Henry Bennet, Comte d'Arlington, premier sécrétaire d'état, et grand chambellan du Roi Charles II. La conduite de ce Seigneur a laissé sa mémoire exposée à plus d'un reproche. Mr. Macpherson dit qu'il " suppléoit au manque de grands talents par un emploi adroit de ceux qu'il possédoit. Accomodant dans ses principes, et d'un abord agréable, il plaisoit lors même qu'on savoit qu'il trompoit, et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvoit commander le respect. Sa timidité naturelle le rendoit peu propre pour des mesures violentes : ce défaut lui donna une réputation de modération qui fut prise pour vertu. On oublioit sa facilité à adopter de nouvelles mesures par sa promptitude à reconnoître les erreurs de celles qu'on avoit prises. La décence de sa malhonnêteté faisoit pardonner son manque d'intégrité. Trop foible pour ne point être superstitieux, mais ayant trop de bon sens pour avouer son adhérence à l'église de Rome, il vécut Protestant quant à l'extérieur, et mourut Catholique. La timidité étoit la base de son caractère ; il se laissoit même gouverner par des lâches. Il étoit l'homme de son parti qui avoit le moins de génie, mais il avoit le plus d'expérience dans cette politique lente et constante qui convient peut-être davantage aux affaires d'état, que les entreprises de grands ministres." *Original Papers*, Vol. I. Lord Arlington mourut le 28 Juillet, 1685. Voyez son Caractère dans *les Oeuvres de Sheffield, Duc de Buckingham.*

37. *Il envoya chercher une femme en Hollande.*] C'étoit Isabelle, fille de Louis de Nassau, Seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, Prince d'Orange et Comte de Nassau. Lord Arlington en eût une seule fille, nommée Isabelle, qui épousa, le 1 Août, 1672, Henry Comte d'Euston, fils de Charles II. et de Barbe, Duchesse de Cleveland, créé dans la suite Duc de Grafton. Après sa mort elle épousa en secondes nôces le Chevalier Thomas Hanmer. Elle assista au couronnement du Roi George I. comme Comtesse d'Arlington, et mourut le 7 Fevrier, 1722—3.

P. 38. *Elle étoit fille du Duc d'Ormond,*] et seconde femme du Comte de Chesterfield. Elle survécut peu de temps aux aventures dont il s'agit ici, et mourut dans le mois de Juillet, 1666, agée de 25 ans.

P. 39. *La Reine fut abandonnée des médecins.*] Cela arriva dans le mois d'Octobre, 1663. Lord Arlington, dans une lettre au Duc d'Ormond datée du 17 Dec. s'exprime ainsi: " L'état de la Reine est pire, les médecins n'espèrent guères de pouvoir la guérir; par ma prochaine vous apprendrez qu'elle est ou beaucoup mieux ou morte; demain est le jour critique; que la volonté de Dieu se fasse! Le Roi est venu la voir ce matin. Elle lui dit qu'elle ne regrettoit que sa séparation d'avec lui, ce qui affecta beaucoup le Roi ainsi que toute la cour." *Brown's Miscellanea Aulica,* 1702, p. 306.

P. 40. *La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des Rois de la Grande Bretagne.*] C'étoit Whitehall, qui fut brûlé le 4 Janvier, 1698, à l'exception de la partie appelée *Banqueting-house.* Voyez *Harleian Miscellany,* Vol. VI. p. 367.

P. 43. *Monsieur de Comminge*] Etoit ambassadeur

de la cour de France à Londres pendant les annés 1663, 1664, 1665. Lord Clarendon dit " qu'il étoit difficile de négocier avec lui, parce qu'il étoit naturellement capricieux, jamais libre aux heures qu'il avoit lui-même données, hypocondriaque, et dormant rarement sans opium." *Clarendon's Life,* p. 263.

P. 43. *Hyde Park, comme on sait, est le cours de Londres.*] L'Auteur que nous avons déjà cité fait la description suivante de cette promenade telle qu'elle existoit alors : " Pendant le printems, j'allai souvent me promener avec Mylord N——— dans un champ auprès de la ville, appelé Hyde Park. Cet endroit est assez agréable et ressemble à notre cours, mais l'on n'y voit point autant d'ordre, d'équipages et de magnificence. C'est un tel assemblage de méchantes haridelles et de fiacres que cela ne ressemble qu'à un régiment de charretiers. Il paroit que le feu Roi et la noblesse s'y promenoient pour y prendre l'air et jouir de la belle vûe. Maintenant, quoique ces promenades soient libres toute autre part qu'en Angleterre, les voitures et les chevaux sont obligés de payer (outre tous les autres droits) à la personne que l'a affermé, pour avoir la permission d'y entrer ; ce qui fait que l'entrée en est gardée par des portiers et des barrières." *A Character of England, lately presented to a Nobleman of France,* 12mo. 1659, p. 59.

P. 44. *Carrosses à glaces.*] Les carrosses furent introduits en Angleterre dans l'année 1564. Taylor le Waterpoet. (*Works,* 1630, p. 240) dit " qu'un Hollandois appelé Guillaume Boonen fut le premier qui mit les carrosses en usage, et que le dit Boonen étoit cocher de la Reine Elizabeth ; alors une voiture étoit une chose très extraordinaire qui frappoit d'étonnement l'homme

et le cheval." Dr. Percy observe qu'ils furent tirés d'abord par deux chevaux. Ce fut le favori Buckingham qui le premier vers l'année 1619, eut le sien tiré par six chevaux. Il introduisit vers le même tems l'usage de la chaise à porteur. *The ultimum Vale of John Carleton*, 4to, 1663, p. 23, déterminera en grande partie le tems où les carrosses à glasse furent mis en usage. " Je souhaiterois, dit-il, que le magnifique carrosse à glaces, suivant la nouvelle mode, de Marie Carleton, qu'elle dit que Mylord Taff avoit acheté pour elle, et qu'il lui avoit envoyé en Angleterre, ainsi que ses pages et ses laquais, qui étoient en livrée de la même couleur, fussent venus me chercher," &c.

P. 49. *Mr. le Prince assiégeoit Lerida.*] Ce fut en 1647. " On l'accuse (Condé) dans quelques livres, de fanfaronades, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne." *Voltaire, Siécle de Louis XIV.* ch. III.

P. 49. *Le Maréchal de Grammont.*] Antoine, Maréchal de France. Il paroit s'être retiré du service en 1672. " Le Duc de la Feuillade est Colonel du régiment des gardes, sur la démission volontaire du Maréchal de Grammont." *Hénault, Histoire de France.* Il mourut en 1678.

P. 60. *Voici ce que c'étoit que ce Milord Chesterfield.*] Philippe, second Comte de Chesterfield. Il fut créé en 1662 grand Chambellan de la Reine, et Colonel d'un régiment d'infanterie, le 13 Juin, 1667. Le 29 Novembre, 1679, il fut nommé gouverneur et chef justice des forêts royales sur ce côté du Trent, et choisi un des membres du conseil privé le 26 Janvier, 1680. Le 26 Novembre, 1682, il fut fait Colonel du troisième régiment d'infanterie, dont il se démit ainsi que de ses autres

charges, lorsque le Roi Jacques II. monta sur le trône. Il mourut le 28 Janvier, 1713, âgé de plus de 80 ans.

P. 65. *Le mariage du Duc d'York*] Les principaux faits mentionnées dans ces Mémoires sont confirmés par Lord Clarendon. *Clarendon's Life*, p. 33. On ne sauroit trop blamer la conduite des personnes impliquées dans ces procedés infâmes, quoique par une singulière corruption de langage, on les appelle tous *gens d'honneur*.

P. 74. *Madame de Carnegy*.] Anne, fille de Guillaume Duc d'Hamilton, et épouse de Richard Carnegy, Comte de Southesk.

P. 77. *Le traitre de Southesk se mit à préparer une vengeance*.] L'Evêque Burnet dit, en repassant en revue toutes les intrigues amoureuses du Duc d' York : " Le Comte de Southesk qui épousa une des filles du Duc d'Hamilton, soupçonnant quelque familiarité entre sa femme et le Duc, prit de sures mesures pour avoir un mal qu'il communiqua à son épouse, et qui parvint par ce moyen jusqu'à la Duchesse. Tel fut le bruit qui se répandit partout et qui fut généralement cru.—Lord Southesk fut pendant plusieurs années, assez content de voir qu'on y ajouta foi. C'étoit une espèce de vengeance singulière dont il paroissoit être très satisfait. Mais je sais qu'il a très fermement assuré le contraire à plusieurs de ses amis." *History of his own Times*, Vol. I. p. 319.

P. 78. *Madame Robarts*.] Lord Orford dit que cette dame étoit Sara fille de Jean Bodville, du château de Bodville, dans la province de Caernarvon, épouse de Robert Robarts, qui mourut pendant la vie de son père, et fils aîné de Jean, Comte de Radnor. L'on peut cependant revoquer ceci en doute. Il n'y eut point de Comte de Radnor jusqu'à l'année 1679; ce qui étoit lontgems

après la date de toutes les anecdotes mentionnées dans cet ouvrage. Donc, il ne pouvoit exister d'autre personne appelée Lord Robarts, que Jean, second Lord de ce nom, créé Comte de Radnor, dont l'âge, l'humeur capricieuse, et les autres défauts qu'on lui donne dans ces Mémoires, s'accordent parfaitement avec son caractère. Supposant que cela soit ainsi, cette dame sera Isabelle, fille du Chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean, Lord Robarts, dont nous venons de parler, et dont Lord Clarendon fait le portrait suivant: "Quoique doué de beaucoup de bon sens, il étoit d'un caractère si revêche, qu'il étoit difficile de traiter d'aucune affaire avec lui. Sa pédanterie ne faisoit que corrompre davantage son jugement; il étoit naturellement fier et orgueilleux, et l'éducation peu soignée qu'il avoit reçue augmentoit encore ces mauvaises qualités. Lorsqu'il étoit Viceroi d'Irlande, il recevoit avec tant d'indifférence les renseignements que lui donnoient les principaux personnages, et leurs répondoit avec tant de hauteur, qu'ils supplièrent sa majesté de vouloir bien les dispenser de rester auprès de lui. C'étoit un homme qu'il eut été dangereux de disgracier, car, quoiqu'il eût peu d'amis, il avoit beaucoup de partisans. Ceux qui le connoissoient particulièrement, savoient qu'il étoit d'un caractère insupportable, ceux qui le connoissoient peu, le regardoient comme un homme très éclairé, et prenoient son humeur bourrue pour de la gravité." *Clarendon's Life*, p. 102.

P. 80. *Le Comte de Bristol.*] George Digby, Lord Clarendon, confirme le récit de toutes les menées de ce Seigneur. Il observe que " Lord Digby employa toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du Roi. Dans tous ses discours, dans toutes ses actions, il ne

se proposoit d'autre but que de lui plaire, et il donnoit les fêtes et les repas qu'il savoit lui être agréables." *Clarendon's Life*, p. 208. Lord Orford dit, que " sa vie fut une contradiction perpetuelle ; il écrivit contre le Papisme, et il embrassa la religion Catholique. Il s'opposa fortement à la cour dont il fut la victime, s'arrêta avec raison au milieu de ses persécutions contre Lord Strafford, et persécuta sans raison Lord Clarendon. Avec de grands talens, il se fit beaucoup de tort tant à lui-même qu'à ses amis ; avec un courage romanesque, il fut toujours un général malheureux. Quoique Catholique, il seconda le *Test Act*, et se livra à l'astrologie lors de la naissance de la vraie philosophie." *Catalogue of Royal and Noble Authors*. Vol. II. p. 25. Les histoires d'Angleterre sont remplies des aventures de cet homme inconséquent, qui mourut en 1676, sans emporter les régrets d'aucun parti.

P. 81. *Le Chevalier Denham.*] Tous les historiens s'accordent à dire que " le Chevalier Denham avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge." Mais si l'on peut s'en rapporter à notre auteur, Wood doit se tromper, lorsqu'il dit qu'il étoit né en 1615. Il n'étoit pas très avancé en âge quand il mourut, si cette date est exacte, et bien loin d'avoir soixante et dix-neuf ans lors de son mariage avec Mademoiselle Brook, il n'en avoit pas même 53 lorsqu'il mourut. Je crois que Wood est dans l'erreur, car il oublie de parler d'une fille que le Chevalier Denham eut de sa première épouse. En 1667 il paroit avoir été lunatique, soit qu'il le feignit ou qu'il le fut réellement. Voici ce que Lord Lisle écrivit à ce sujet au Chevalier Guillaume Temple. Sa lettre est datée du 26 Septembre. " Le pauvre Denham fréquente aussi la

compagnie des Dames. Il se trouve à beaucoup de dîners, parle plus que jamais, et il est très content de ceux qui paroissent disposés à l'écouter. Aussi loue-t-il beaucoup la Duchesse de Monmouth et Madame Cavendish, qui veulent bien avoir cette complaisance. Si on ne lui donnoit pas le nom de fou, je suis persuadé que dans beaucoup de compagnies on lui croiroit plus d'esprit que jamais. Son extravagance ne consiste qu'à raconter les aventures de sa vie; ce qu'il est toujours prêt à faire. Plusieurs de ses connoissances disent que la vanité est la cause et l'effet de sa folie." *Temple's Works*, Vol. I. p. 484. Dans *Butler's Posthumous Works*, Vol. II. p. 155, il y a une critique du Chevalier Denham intitulée Panégyrique sur sa guérison de la folie. Le Chevalier Denham mourut le 19 Mars, 1668, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster.

P. 107. *Rochester.*] Jean Wilmot, Comte de Rochester, " que les muses," comme l'observe Lord Orford, " aimoient à inspirer et qu'elles rougissoient d'avouer," *Noble Authors*, Vol. II. p. 43, naquît, selon Wood et Burnet, dans le mois d'Avril, 1648; mais Gadbury dans son almanack pour l'année 1695, fixe l'époque de sa naissance au 1 Avril, 1647, d'après les renseignements que lui donna Lord Rochester. Son père étoit Henry, Comte de Rochester, plus connu sous le nom de Lord Wilmot. Il fut élévé au Collège de Wadham à Oxford, et en 1665 s'embarqua avec Lord Sandwich. Il montra alors un courage qu'on ne lui vit jamais dans la suite. L'Evêque Burnet dit qu'il " étoit naturellement modeste, mais que la cour le corrompit. Son esprit avoit un certain brillant que l'on ne put jamais égaler. Il s'abandonna à toutes sortes d'excès, et se livra à tous les caprices qu'un esprit libertin pouvoit imaginer. Il

parcouroit les rues comme un mendiant, et faisoit l'amour en crocheteur. Il s'établit même en qualité de médecin Italien. On le vit toujours ivre pendant plusieurs années, et il ne cessoit de faire du mal. Le Roi aimoit sa compagnie plus pour l'amusement qu'elle lui procuroit que pour Rochester lui-même. Il n'en fut pas la dupe, et se vengea dans plusieurs libelles. Rochester trouva un lacquais qui connoissoit toute la cour, lui donna un habit rouge et un mousquet comme à une sentinelle, et pendant toute l'hyver le mit à la porte des Dames qu'il croyoit avoir des intrigues. A la cour on fait peu d'attention à une sentinelle que l'on croit posée par le capitaine des gardes pour empêcher les duels. Cet homme vit ceux qui se promenoient et faisoient des visites à des heures indues. Par ce moyen Lord Rochester fit beaucoup de découvertes; quand il avoit une quantité suffisante de matériaux, il se retiroit un mois ou deux à la campagne pour écrire des pamphlets. Un jour qu'il étoit ivre, voulant présenter au Roi un libelle qu'il avoit écrit contre plusieurs dames de la cour, il se trompa, et lui en donna un qu'il avoit composé contre le Roi lui même. Il tomba dangereusement malade, et dans les violents accès de sa maladie, il eut de grands remords, car il s'étoit rendu coupable de beaucoup d'impiété et de désordre. Mais à mesure que sa santé se rétablissoit, ses remords se dissipèrent, et il reprit bientôt le même genre de vie. Pendant la dernière année de sa vie je passai beaucoup de tems avec lui, et j'ai publié un livre de ce qui se passa entre lui et moi. Je crois fermement qu'il étoit alors si changé qu'il auroit exécuté toutes ses résolutions." *History of his own Times*, Vol. I. p. 372. Dr. Johnson fait l'éloge de cet ouvrage en ces termes; " Le critique doit le lire pour l'élégance, le

philosophe pour les arguments, et l'homme religieux pour les sentiments de piété." *Life of Rochester.* Rochester mourut le 26 Juillet, 1680.

P. 107. *Middlesex.*] Lionel, qui mourut en 1674, étoit alors Comte de Middlesex. La personne que l'auteur de ces Mémoires a en vûe, étoit Charles, alors Lord Buckhurst, qui fut depuis Comte de Middlesex et Duc de Dorset. Il naquît le 24 Janvier, 1637. " Il étoit," dit l'Evêque Burnet, généreux, doux, et si phlegmatique qu'il parloit rarement avant d'être échauffé par le vin; alors il étoit très enjoué. Jamais écrivain n'eut une plume aussi mordante, et autant de bonté d'ame, car il ne vouloit pas même qu'on punit les criminels; il étoit bienfaisant au point de se réduire lui-même à l'étroit pour obliger, et si charitable que c'étoit chez lui un défaut. Il donnoit quelquefois tout ce qu'il avoit, quand il rencontroit quelque objet qui excitoit sa compassion; mais il étoit si indifférent que, quoique le Roi parut désirer de l'avoir pour favori, il ne voulut pas s'assujettir à la gêne qu'exige cette place. Haïssant la cour, et méprisant le Roi, quand il vit qu'il n'étoit ni généreux ni sensible." *History of his own Times,* Vol. I. p. 370. Lord Orford dit " qu'il étoit le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II. et de celle du Roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avoit ni l'insensibilité du Roi, ni le défaut de principes du Duc, ni l'étourderie du Comte. Rochester s'étonnoit que Lord Dorset put tout faire sans qu'on y trouvat à redire. Sans être éxempt des foiblesses de l'humanité, il en avoit toute la sensibilité; et cette sensibilité faisoit excuser celui que l'on aimoit. Il paroit même que la bonté de son ame fit oublier la méchanceté de ses vers."

Noble Authors, Vol. II. p. 96. Lord Dorset mourut le 19 Janvier, 1705—6.

P. 107. *Sydley.*] Le Chevalier Charles Sydley naquît vers l'année 1639, et fut élévé au Collège de Wadham, à Oxford. Il se livra à tous les excès du siécle dans lequel il vivoit. " Sydley," dit l'Evêque Burnet, " avoit beaucoup de cette imagination fertile et prompte qui fournit continuellement à la conversation. Mais il n'étoit pas aussi correct que Lord Dorset, ni aussi brillant que Lord Rochester." *History of his own Times*, Vol. I. p. 372. Il joua dans la suite un rôle plus sérieux ; il s'opposa à la famille régnante lors de la Révolution. Sa fille deshonorée et créée par le Roi Jacques II. Comtesse de Dorchester, fut probablement la cause de sa conduite. Les vers de Lord Rochester sur ses moyens de séduction sont généralement connus. Il mourut le 20 Août, 1701.

P. 107. *Etheridge.*] Le Chevalier George Etheridge, auteur de trois comédies, naquît vers l'année 1636. Il fut sous le règne de Jacques II. employé dans les pays étrangers, premièrement comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme ministre à Ratisbonne, où il mourut vers le tems de la Révolution.

P. 107. *Lely.*] Le Chevalier Pierre Lely naquît à Soest en Westphalie in 1617, et vint s'établir en Angleterre en 1641. Lord Orford observe que " si les portraits de Vandyck sont souvent froids et inanimés, ils sont du moins naturels, les draperies en sont jetées avec art, et tous les plis sont judicieusement placés. Lely suppléa au défaut de goût par du clinquant ; ses nymphes couvertes d'étoffes d'or et de broderies, se promènent à travers des prairies et des ruisseaux coulant avec un doux murmure. Vandyck habilloit ses portraits à la mode

du tems ; les habits de Lely sont une espèce d'habits fantasques, attachés avec une seule épingle. Lely étoit le vrai peintre des dames ; et soit qu'il y eût alors un plus grand nombre de beautés, ou qu'elles ayent été flattées d'avantage, les femmes de Lely sont beaucoup plus agréables que celles de Vandyck. Elles plaisent d'autant plus qu'elles cherchoient évidemment à plaire ; Lely saisit la mode regnante, et

—— On the animated canvas stole
The sleepy eye that spoke the melting soul.

Je ne sais même s'il n'a pas surpassé son prédécesseur dans la fraicheur de la carnation. Les beautés qui sont à Windsor forment la cour de Paphos, et devroient être gravées pour orner son élégant Historien, le Comte de Hamilton. *Anecdotes of Painting*, Vol. III. p. 27. Le Chevalier Pierre Lely mourut en 1680, et fut enterré à St. Paul, Covent Garden.

P. 113. *La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus beaux jours.*] Les satires du jour, dont on trouve quelques unes dans les œuvres d'André Marvel, font plus qu'insinuer qu'elle fut empoisonnée dans une tasse de chôcolat. La calomnie attribua même sa mort à la jalousie de la Duchesse d'York.

P. 124. *Il fut bien surpris de voir une très belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir.*] C'étoit Breadby dans la province de Derby. Un voyageur moderne fait les réflexions suivantes sur cet endroit : " A quelques milles de là, nous vîmes avec peine les tristes ruines et la destruction de Breadby, l'ancien chateau des Comtes de Chesterfield, autrefois l'honneur de ces riantes campagnes. A peine y voit-on quelques restes de son ancienne splendeur, de ces nobles

ombrages, et de ces superbes bois qui ornoient le plus beau de tous les parcs; la main destructive du luxe a tout ravagé avec la plus grande violence. Ce vénérable et majestueux édifice existoit, il y a environ dix ans, et étaloit aux yeux une agréable magnificence; les peintures de ses murs et de ses plafonds, outre une ample collection de tableaux, charmoient les admirateurs des anciens chef-d'œuvres de l'art. Tout l'ensemble étoit un monument qui assuroit à jamais la réputation et la gloire du propriétaire. Ah! plut au ciel que cet édifice existât encore! Vœux inutiles, tous ses ornemens jusqu'aux pierres mêmes ont été employés à satisfaire un sordide intérêt." *Tour in* 1787 *from London to the Highlands of Scotland*, 12mo. p. 29.

P. 132. *Marquis de Flamarens.*] Les lettres de Sydney parlent d'un Monsieur de Flamarin, qui vint en Angleterre longtems après la date mentionnée dans ces Mémoires. Nous ne pouvons pas assurer que c'est la même personne. " Mr. de Flamarin a été reçu aussi sérieusement que si l'on eût cru que le mariage de la Reine d'Espagne ne pouvoit avoir lieu, avant que d'être approuvé ici. Comme l'on observa à sa réception les mêmes cérémonies qu'avec les hommes d'affaires, il commence à croire qu'il en est un. *Sydney's Letters*, p. 94.

P. 132. *Comtesse de la Suze.*] Cette dame étoit fille de Gaspard de Coligni, Maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Elle étoit du petit nombre des femmes avec lesquelles la Reine Christine voulut bien se lier. Quoiqu'élevée dans le Protestantisme, elle embrassa la religion Catholique, moins par piété, que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui étoit Protestant, et pour lequel elle avoit une

aversion invincible. La Reine dit plaisamment à cette occasion, " la Comtesse de la Suze est devenue Catholique, pour ne voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre." Voyez *Vie de la Reine Christine, par Lacombe.* La Comtesse mourut en 1672.

P. 132. *Tambonneau*] Je trouve qu'il est parlé de cette personne dans les *Mémoires de la Cour de France,* 8vo. 1792, Part. II. p. 42.

P. 135. *Talbot, qu'on a vu depuis Duc de Tirconnel.*] Richard Talbot, " cinquième fils d'une famille Irlandaise, Anglaise d'origine, qui s'étoit fixée dans la partie appelée le *Pale;* c'étoit dans le principe une colonie Anglaise. Ayant, pendant le cours de plusieurs siécles, dégénéré et adopté les mœurs des Irlandais, elle se réunit à eux dans la dernière révolte. Il y avoit deux branches de cette famille. Elles avoient toutes deux des revenus assez considérables, et tinrent pendant longtems un rang distingué." Tel est le récit de Lord Clarendon, qui ajoute que Richard Talbot et ses " frères étoient tous fils ou petit-fils d'un juge d'Irlande, qui l'on regardoit comme un homme très éclairé." *Clarendon's Life.* Le même écrivain paroit avoir eu, avec beaucoup de raison, une très mauvaise opinion de la personne dont il s'agit ici. " Dick Talbot, c'est ainsi qu'on l'appeloit, fut conduit en Flandres, et présenté au Roi par Daniel O'Neil, comme un homme déterminé à assassiner Cromwell. Peu de tems avant sa mort il fit un voyage en Angleterre dans cette intention. Il retourna ensuite en Flandres, prêt à faire tout ce qu'on exigeroit de lui. C'étoit un jeune homme bien fait, et qui avoit, sans contredit, un courage et une fermeté inébranlables. C'en étoit assez pour lui gagner les bonnes graces du Duc d'York; il sut se les concilier, en

moins de tems qu'on ne pouvoit l'espérer, et à un tel dégré qu'il fut nommé un de ses valets de chambre. Après le retour du Roi, il se mêla, en cette qualité, de toutes les affaires d'Irlande avec une hardiesse si extraordinaire, et par contrats secrets, avec des conditions si scandaleuses, que le Chancellier fut obligé de lui faire de sévères reprimandes en plein conseil, et qu'il engagea souvent le Duc d'York à lui ôter sa confiance." *Clarendon's Life.* Il faut se rappeler qu'il étoit un de ces *gens d'honneur* dont nous avons parlé. Lorsque le Roi Jacques monta sur le trône, il fut créé Comte de Tyrconnel, et placé à la tête de l'armée Irlandaise en qualité de Lieutenant-général. Sa conduite en cette occasion plut tellement à son souverain, qu'il fut, en 1689, créé Duc de Tyrconnel. Il fut dans la suite employé au service du Roi en Irlande, où tous ses efforts furent inutiles. Le Duc de Berwick dit que " Talbot étoit d'une taille plus qu'ordinaire. Introduit de bonne heure dans les meilleures compagnies, il avoit acquis une grande expérience du monde ; il possédoit une place honorable dans la maison du Duc d'York, qui, à son avènement au trône, l'éleva à la qualité de Comte. Convaincu de son zèle et son attachement à sa personne, il le fit peu de temps après Viceroi d'Irlande. Il avoit beaucoup de bon sens, étoit très obligeant, mais extrêmement vain et rusé. Quoiqu'il possédât de grands biens, on ne pouvoit pas dire qu'il les eut acquis par des moyens malhonnêtes, car on ne le vit jamais montrer beaucoup d'amour pour l'argent. Il n'avoit pas le génie militaire, mais beaucoup de courage. Lors de l'usurpation du Prince d'Orange, sa fermeté préserva l'Irlande, et il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre ; après la

bataille de la Boyne, il perdit tout son courage et toute son activité." *Mémoires*, Vol. I. p. 94. Il mourut à Limerick le 5 Août, 1691.

P. 136. *De ses frères, l'un étoit aumônier de la Reine.*] C'étoit Pierre Talbot. Le portrait qu'en fait Lord Clarendon n'est pas plus avantageux que celui de son frère. *Clarendon's Life*, p. 363.

P. 136. *L'autre étoit ce qu'on appelle un Moine séculier.*] Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, dit Lord Clarendon, " mais d'un libertinage scandaleux." On peut voir dans le même historien plusieurs particularités de la vie de ce moine. *Clarendon's Life*, p. 363.

P. 137. *Qui choquèrent l'autorité du Duc d'Ormond.*] Lord Clarendon a donné un récit très exact de cette affaire. Il paroit que Talbot fut mis à la Tour pour avoir menacé d'assassiner le Duc d'Ormond. *Clarendon's Life*, p. 362.

P. 140. *Milord Cornwallis.*] Charles, troisième Lord Cornwallis, né en 1665. Il épousa le 27 Décembre, 1673, Elizabeth, fille aînée du Chevalier Etienne Fox, et en 1688, la veuve du Duc de Monmouth. Lord Cornwallis mourut le 29 Avril, 1698.

P. 140. *Fox.*] On dit que le Chevalier Etienne Fox étoit d'une bonne famille établie à Farley dans la province de Wilts. Il fut l'artisan de sa fortune. Lord Clarendon rapporte, dans son *Histoire de la Rebellion*, qu'il fut employé à Paris vers l'année, 1656, par Lord Percy, Grand Chambellan de la maison du Roi, et qu'il continua d'être au service de sa Majesté jusqu'à la Restauration. Il fut alors commis de la cassette du Roi, et ensuite Trésorier-général de l'état militaire. Il fut fait Chevalier le 1 Juillet, 1665, et nommé en 1680, un des Lords intendants des Finances. A l'avènement du

Roi Jacques au trône il fut continué premier commis de la cassette du Roi, et nommé une seconde fois un des Intendants des Finances. A la Révolution, il concourut à déclarer le trône vacant, et le 19 Mars, 1689, il fut nommé pour la troisième fois Intendant des Finances. Il garda cette place jusqu'en 1707, où il se retira des affaires publiques. Il eut en premières nôces sept garçons et trois filles, et de sa seconde femme, qu'il épousa en 1703, à l'âge de 76 ans, il eut deux fils qui furent créés Pairs, Etienne, Comte d'Ilchester, Henry, Lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716, à Chiswick, âgé de 89 ans.

P. 143. *Milord Tuaffe, fils aîné du Comte de Carlingford.*] Nicholas, troisième Vicomte Taaffe, et second Comte de Carlingford. Il étoit membre du Conseil Privé du Roi Charles II. et en 1689 il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de l'Empereur Léopold. Il fut tué le 1 Juillet de l'année suivante à la bataille de la Boyne. Il commandoit alors un régiment d'infanterie. Quoique ce Seigneur ait succédé à son père dans ses honneurs, il n'étoit pourtant pas son fils aîné. Le Roi Charles paroit avoir beaucoup estimé cette famille. Voici l'extrait d'une lettre de Lord Arlington au Chevalier Richard Fanshaw. Elle est datée du 21 Avril, 1664. " Le Colonel Luc Taaffe (frère de Milord Carlingford) a servi plusieurs années sa Majesté Catholique dans l'état de Milan, où il commande un régiment. Il désire maintenant de la donner au Capitaine Nicholas Taaffe, Capitaine de ce régiment, fils cadet de Milord Carlingford et neveu du Colonel. L'affection que sa majesté a pour cette famille, et les belles qualités de ce jeune homme, l'ont engagé à m'ordonner de recom-

mander à votre excellence la négociation de cette affaire." *Arlington's Letters,* Vol. II. p. 21.

P. 141. *De la Garde.*] Fille de Charles Peliot, Seigneur de la Garde; elle épousa le Chevalier Gabriel Sylvius, et mourut le 13 Octobre, 1730.

P. 143. *Duc de Richmond.*] Charles Stewart, Duc de Richmond et de Lenox. Il fut nommé ambassadeur à la cour de Dannemark, le 12 Décembre, 1672. Burnet dit qu'il "fut envoyé pour donner de l'éclat à une négociation qui fut principalement conduite par Mr. Henshaw." *History of his own Times,* vol. I. p. 425.

P. 145. *Un parent de Killigrew.*] Voyez la note sur la p. 278.

P. 151. *Sylvius.*] Qui fut dans la suite le Chevalier Gabriel Sylvius. L'on voit par *Chamberlayne's Angliæ Notitia,* que Mr. Gabriel de Sylvius étoit au nombre des écuyers tranchants de la Reine, et que Madame de Sylvius étoit une des six dames d'atour de sa majesté. Il fut ensuite fait Chevalier, et nommé le 30 Février, 1680, ambassadeur à la cour des Princes de Brunswic et de Luneburg. Lord Orford dit qu'il étoit né à Orange, et qu'il fut attaché a la Princesse Royale, et ensuite au Duc d'York. Il fut aussi, ajoute-t-il, ambassadeur en Dannemark.

P. 153. *Progers.*] Edward Progers, Esq. étoit en 1669 un des valets de chambre du Roi. Il paroit par une lettre de Cowley à Mr. Henry Bennet, datée du 18 Novembre, 1680, que Mr. Progers étoit alors très zélé pour le service de son maître. *Brown's Miscellanea Aulica,* 1702, p. 153, les Satyres, et surtout celles qu'on trouve dans les œuvres d'André Marvel, disent que Mr. Progers étoit le confident des amours du Roi. Voyez

la note en p. 153, et *Le Neve's Monumenta Anglicana*, 1717, p. 273.

P. 156. *Dongan.*] Il n'est parlé de la personne dont il s'agit ici, que dans une lettre du Chevalier Richard Fanshaw, au Comte d'Arlington, datée du 4 Juin, 1664. "Je ne dois point terminer cette lettre sans rendre justice à une honorable personne, et sans avertir votre excellence que j'ai vu ce matin une lettre où l'on assure de la part de Milord Dongan (maintenant à Heres) qu'il seroit parti pour Tangiers afin de rendre à sa Majesté tous les services dont il est capable, s'il avoit trouvé à Cadix un vaisseau frété pour ce port; il craint," dit-il, "que cette garnison n'ait grand besoin de bons officiers." *Fanshaw's Letters*, Vol. I. p. 104.

P. 156. *Durfort, depuis Comte de Feversham.*] Louis de Duras, Comte de Feversham, né en France, étoit fils du Duc de Duras, frère du dernier Duc de ce nom, et du Duc de Lorge. Sa mère étoit de l'illustre maison de Bouillon, et sœur du célèbre Turenne. Après la restauration du Roi, il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et montra beaucoup de courage dans le combat naval contre les Hollandois en 1665. Il portoit alors le nom de Durfort, et avoit le titre de Marquis de Blancfort. Dans la 24. année du règne de Charles II. il fut créé Baron Duras dans la province de Northampton; il épousa Marie, fille aînée et cohéritière du Chevalier George Sondes de Lees Court dans la province de Kent, qui avoit été créé Comte Feversham. Le même titre lui ayant été accordé, il y succéda après la mort de son beau-père. Le Roi Charles lui donna en outre le commandement de la troisième compagnie des gardes à cheval. Il l'éleva dans la suite au rang de Capitaine de la seconde et de la première compagnie de ce

régiment. En 1679, il fut fait grand écuyer de la Reine et grand chambellan de sa Majesté. Lorsque le Roi Jacques monta sur le trône, il fut nommé membre du Conseil Privé, et commandant en chef de l'armé envoyée contre le Duc de Monmouth. Après la Revolution, il continua d'être grand Chambellan de la Reine-douairière, et gouverneur du Collège royal de Ste. Catherine près la Tour. Il mourut le 8 Avril, 1709, âgé de 68 ans, et fut enterré dans la Savoy dans le Strand, à Londres, et transporté dans l'Abbaye de Westminster le 21 Mars, 1740.

P. 159. *Mademoiselle Bagot.*] On ne peut guères s'en rapporter à un écrivain satyrique pour la vérité des faits. Dryden et Howard, dans " *The Essay on Satire,*" ont fait un portrait peu avantageux de cette dame.

" Thus Dorset, purring like a thoughtful cat,
Married, but wiser puss ne'er thought of that:
And first he worried her with railing rhyme,
Like Pembroke's mastiffs at his kindest time;
Then for one night, sold all his slavish life,
A teeming widow, but a barren wife;
Swell'd by contact of such a fulsome toad,
He lugg'd about the matrimonial load;
Till fortune, blindly kind as well as he,
Has ill restor'd him to his liberty;
Which he would use in his old sneaking way,
Drinking all night, and dosing all the day;
Dull as Ned Howard, whom his brisker times
Had fam'd for dullness in malicious rhymes."

P. 161. *Mademoiselle Jennings.*] Cette dame étoit une des filles et cohéritières de Richard Jennings, de Sunbridge, dans la province de Hertford, Esq. et sœur aînée de la célèbre Duchesse de Marlborough. Elle

s'appeloit Françoise. Elle fut mariée à George Hamilton, dont il s'agit dans ces Mémoires, et après sa mort elle épousa en secondes nôces Richard Talbot, dont nous avons parlé plus haut, créé Duc de Tyrconnel par Jacques II. dont il suivit la fortune. Lord Melfort, sécrétaire de ce Prince, paroit avoir eu mauvaise opinion de cette dame: car, dans une lettre à son maître, datée du mois d'Octobre, 1689, il dit, " Il nous reste une autre mesure à prendre qui seroit de la plus grande utilité, si l'on pouvoit l'exécuter. Ce seroit d'engager la Duchesse de Tyrconnel à passer en France pour sa santé. Je ne savois pas qu'on connût si bien ici son caractère, mais l'on dit, et je vais vous le répéter, *qu'elle a l'ame la plus noire qui se puisse concevoir.* Je crois pouvoir assurer que l'on parviendroit par là à maintenir la paix qui vous est si nécessaire, et à prevenir les mauvais effets de l'esprit de cabale." *Macpherson's State Papers,* Vol. I. En 1699, dans une lettre du Comte de Manchester au Lord Jersey, elle est mise au nombre des indigents Jacobites de la cour du Roi Jacques, à qui l'on avoit distribué 3000 écus qui faisoient une partie de la pension de ce Prince. *Cole's State Papers,* p. 35. En 1705, elle étoit en Angleterre, où elle eut une entrevue avec le Duc de Marlborough son beau-frère. Elle ne paroit pas avoir vécu en bonne intelligence avec sa famille. *Macpherson,* Vol. I. Elle passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut le 6 Mars, 1730-1, dans un âge très avancé. Elle fut enterrée dans la Cathédrale de St. Patrick.

P. 161. *Mademoiselle Temple.*] Anne, fille de Thomas Temple, de Frankton, dans la province de Warwick, par Rebecca, fille du Chevalier Nicholas Carew, de

Beddington, dans la province de Surry. Elle devint dans la suite la seconde femme du Chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles. Elle étoit belle-mère du premier Lord Lyttelton, et mourut le 27 Août, 1718. Son époux, le Chevalier Charles Lyttelton, vécut jusqu'à l'âge de 86 ans, et mourut à Hagley le 2 Mai, 1716.

P. 166. *Saint Albans.*] Cette ville est près de Sunbridge, où resident la famille de Mademoiselle Jennings.

P. 174. *Le Comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du Duc, belle, gracieuse.*] C'étoit Aubery de Vere, dernier Comte d'Oxford de ce nom, et 20. et dernièr Comte de cette famille. Il étoit grand maître des eaux et forêts, et sous le règne de Charles II. fut nommé seigneur de la chambre du Roi, Conseiller Privé, Colonel du régiment royal des gardes à cheval, Lord Lieutenant de la province d'Essex, Lieutenant Général des forces du royaume sous le règne de Guillaume III. et Chevalier de la Jarretière. Il mourut le 12 Mars, 1702, âgé de plus de quatre-vingt ans, et fut enterré dans l'Abbaye de Westminster. L'Auteur d'une Histoire du Théatre Anglois, publiée par Curl en 1741, 8vo. dit, " que Madame Marshall, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane dont elle jouoit le rôle, fut ainsi trompée par le Comte d'Oxford. Les particularités de cette aventure, telles qu'elles y sont rapportées, diffèrent peu de ce qu'on lit dans ces Mémoires. On trouve un récit plus detaillé de cette séduction dans les Mémoires de la Cour d'Angleterre, par Madame Dunois, part II. p. 71. Madame Marshall, qui joua la première le rôle de Roxane dans les Reines Rivales de Lee, appartenoit à la troupe du Roi et non à celle du Duc.

Lord Orford, je ne sais sur quelle autorité, dit que c'étoit une demoiselle Barker, nom que je crois tout-à-fait inconnu dans les annales dramatiques.

P. 177. *Le Chevalier Lyttelton.*] Le Chevalier Charles Lyttelton. Voyez la note sur la page 161.

P. 199. *La public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.*] Quoique l'auteur n'ait point nommé la personne dont il s'agit ici, il y a cependant tout lieu de croire, d'après les circonstances rapportées dans cet ouvrage, que c'étoit la célèbre Mademoiselle Barry. Lord Rochester fit recevoir dans la troupe du Roi Mademoiselle Barry, avec laquelle il avoit eu une intrigue amoureuse. Il naquît de ce commerce une fille qui vécut jusqu'à l'âge de 13 ans, et que l'on trouve souvent citée dans ses lettres d'amour addressées à cette actrice et imprimées dans la collection de ses ouvrages. Elle étoit d'une bonne naissance, et fille de Robert Barry, Esq. avocat, gentilhomme d'une famille ancienne et riche, qui avoit dérangé sa fortune par son attachement au Roi Charles I. pour le service duquel il avoit levé un régiment à ses frais. Tony Aston, dans son "Supplément à l'Apologie de Cibber, dit qu'elle étoit femme de chambre de Madame Shelton, de Norfolk, qui paroit avoir été attachée à la cour. Cependant Curl dit que Madame Davenant la prit sous sa protection lorsqu'elle étoit encore fort jeune. Ces deux récits peuvent être vrais ; elle ne débuta peut-être pas avant 1671. Elle joua cette année dans "Tom Essence ;" elle pouvoit avoir alors 19 ans. "Mademoiselle Barry," dit Dryden, dans sa preface à Cleomène, "toujours excellente, s'est surpassée dans cette tragédie, et a élevé sa reputation au dessus de celle de toutes les actrices que j'aye jamais connues." Elle mourut le 7 Novembre,

1713, et fut enterrée à Acton. Son épitaphe annonce qu'elle étoit âgée de 55 ans.

P. 206. *Cette gueuse de comédienne.*] Peut-être Nell Gwyn. Voyez la note sur la p. 301.

P. 207. *Donneroit incessamment le titre de Duchesse.*] Les lettres patentes en furent expediées le 3 Août, 1670, dans la seconde année du règne de Charles II.

P. 213. *Qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un médecin Allemand.*] L'Evêque Burnet confirme cette aventure: " un facheux accident ayant obligé Lord Rochester de se retirer de la cour, il se travestit de manière que ses plus intimes amis mêmes n'auroient pu le reconnoître. Il s'établit dans Tower Street en qualité de médecin Italien, et exerça avec succès la médecine pendant plusieurs semaines. Dans les dernières années de sa vie, il lisoit beaucoup de livres d'histoire. Son plaisir étoit de se déguiser en portefaix ou en mendiant, quelquefois même de suivre quelques intrigues basses qu'il recherchoit pour varier ses amusemens. Il aimoit aussi à paroitre sous un déguisement singulièr, et jouoit si bien son rôle, que ceux mêmes qui étoient du secret n'appercevoient rien qui put le faire découvrir." *Burnet's Life of Rochester,* Ed. 1774, p. 14.

P. 216. *Ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges.*] Il paroit que les personnes de haut rang se livroient alors à ces sortes d'amusemens. " Vers ce tems, (1688)," dit l'Evêque Burnet, " la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le Roi, la Reine et toute la cour se promenoient masqués, alloient incognito dans des maisons, y dançoient, et faisoient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisoient de manière qu'il étoit impossible de les reconnoitre sans être dans le secret. Ils

alloient en chaises à porteur de louage. Une fois les porteurs de la Reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle étoit. Elle étoit fort en peine de se trouver ainsi seule, et revint à Whitehall dans un fiacre: il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette." *Burnet's History*, Vol. I. p. 368.

P. 219. *Brounker.*] Lord Clarendon l'accuse d'être cause qu'on ne retira pas tous les avantages possibles du grand combat naval de 1665. Il ajoute " ce ne fut que quelques années après que le Duc vint à en être informé, lorsque la mauvaise conduite et l'abominable caractère de Mr. Brounker le rendirent si odieux que le Parlement prit connoissance de cette action. Après l'avoir mûrement considerée, il trouva que le fait étoit tel que nous venons de le rapporter. En conséquence il fut chassé comme infâme de la chambre des communes, dont il étoit membre, quoique son ami Coventry prit sa défense, et employat plusieurs moyens indirects pour le protéger. Il lui procura depuis plus de crédit auprès du Roi, qu'on ne croyoit qu'il méritât, ne s'étant jamais distingué pendant toute sa vie que par son extrême impudence, et s'abaissant jusqu'aux plus vils emplois. Il jouoit très bien aux échecs, cela contribua plus à augmenter sa faveur que n'auroient pu faire les plus belles qualités." *Clarendon's Life*, p. 370.

P. 234. *Madame Wetenhall.*] La famille de Wetenhall, ou de Whetnall, possédoit la terre de Hextall Court depuis le règne de Henry VIII. Il y a quelque tems qu'elle passa de Henry Wetenhall, Esq. à Jean Fane, Comte de Westmoreland. Edward Wetenhall, célèbre écrivain polémique, qui fut sacré Evêque de Corke et de Ross en 1678, étoit de cette famille. Voyez *Wood's Athenæ Oxoniensis*, Vol. II. p. 851, 998.

P. 227. *Peckham.*] "Peckham est à près de dix milles de Tunbridge Wells. Le Chevalier Guillaume Twysden y possède un ancien chateau qui appartient à cette famille depuis longtems." *Burr's History of Tunbridge Wells,* 8vo. 1766, p. 237. Mr. Hasted dit, que le Chevalier Guillaume Twisden l'acheta de Henry Wetenhall, Esq. *Hasted's Kent,* Vol. II. p. 274.

P. 230. *C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction.*] Je soupçonne que c'est le même George Hamilton dont nousavons parlé, et qui épousa Mademoiselle Jennings, et non pas l'auteur de ces Mémoires, comme Lord Orford le suppose. On lit dans une lettre du Comte d'Arlington au Chevalier Guillaume Godolphin, datée le 7 Septembre, 1671, "Le Comte de Molina s'est plaint de certaines lévées de troupes que le Chevalier George Hamilton a faites en Irlande. Le Roi lui a toujours dit qu'il n'avoit pas de permission expresse pour les faire." *Arlington's Letters,* Vol. II. p. 332. On trouve dans une lettre du même Seigneur au Comte de Sandwich, écrite dans le mois d'Octobre, 1667, la raison qui fit entrer le Chevalier George Hamilton au service du Roi de France. "Quant à la reforme des gardes à cheval, sa Majesté a jugé à propos de les licencier conformément à la promesse qu'il en fit au Parlement à la dernière session. On avoit fait des propositions secrettes à Mr. Hamilton pour l'engager à passer au service de France avec ceux qui avoient été réformés. Sa Majesté ayant declaré lors du licenciement qu'ils auroient la permission de se retirer dans les pays étrangers, partout où bon leurs sembleroit, ils acceptèrent l'offre de Mr. Hamilton et allèrent en France." *Arlington's Letters,* Vol. I. p. 185. Lodge, dans son "Peerage of Ireland," dit que le Chevalier George

Hamilton mourut en 1671. Ce qui est faux d'après l'extrait que nous venons de citer. Il a confondu le père avec le fils. Ce fut le père qui mourut en 1667.

P. 232. *La cour partit un mois après.*] Ce fut en 1664 peut-être aussitôt que la Reine fut guérie de la maladie, dont il est parlé dans la note sur la page 125. Voyez *Burr's History of Tunbridge Wells,* p. 43.

P. 234. *Milord Muskerry.*] Fils aîné du Comte de Clancarty, " Jeune homme," dit Lord Clarendon, " d'un courage extraordinaire, qui donnoit les plus grandes espérances. Il avoit été Colonel d'un regiment d'infanterie en Flandres, sous le Duc, et passoit pour un excellent officier. Il étoit gentilhomme de la chambre du Duc. Le Comte de Falmouth et lui étoient si près de S. A. qu'elle fut toute couverte de leur sang. Dans le même vaisseau et au même instant, fut tué Mr. Richard Boyle, second fils de Lord Burlington, jeune homme de grande espérance." *Clarendon's Life,* p. 266.

P. 234. *Summer-hill.*] Lord Orford suppose que Lord Muskerry hérita de cette terre de son frère aîné. Il se trompe, car elle lui appartenoit du chef de sa femme, fille unique de Lord Clanrickard. Cette maison étoit à 5 milles de Wells. Elle avoit autrefois appartenu au Chevalier François Walsingham, qui y faisoit sa résidence. Elle passa de lui à sa fille Françoise, qui épousa 1, Le Chevalier Philippe Sydney, 2, L'infortuné Robert Devereux, Comte d'Essex, et 3, Richard de Burgh, Marquis de Clanrickard. On lit dans l'Histoire de l'Indépendance, par Walker, " que les rébelles donnèrent au sanguinaire Bradshaw, Summer-hill, une jolie terre qui rapportoit par an, 1,000 livres sterling, et qui appartenoit au Comte de St. Albans (aussi Marquis de Clanrickard); en conséquence il donna avis à la Comtesse de

Leicester, qui la possédoit auparavant, de déclarer une dette de 3,000 livres, (dette quelle a déjà fait monter à quatre fois autant) contractée envers elle par le dit Comte, pour en être en possession dimanche prochain." Il paroit qu'à la Restauration elle retourna à son premier propriétaire. C'est maintenant la résidence de J. Woodgate, Esq. Mr. Hasted dit que " Madame de Muskerry ayant dissipé sa fortune par son extravagante conduite, vendit une grande partie des terres, situées au midi de South Frith, et qu'elle mourut dans la misère vers l'année 1698." *History of Kent*, Vol. II. p. 341.

P. 236. *Le Prince Robert.*] Le contraste que fait Lord Orford est trop frappant pour ne pas l'insérer ici : " né avec le goût d'un oncle que son épée ne pût défendre, le Prince Robert aimoit passionnément les sciences qui charment et embellissent les loisirs d'un héros. Il savoit les allier avec ses amusemens sans leur consacrer tous les instans de sa vie. Ce n'étoit point un de ces hommes ordinaires qui, incapables de grandes vûes, font une étude sérieuse de ce qui n'est que l'occupation passagère d'un génie. Si la cour de Charles I. avoit été calme et tranquille, combien cette conformité de goût n'auroit-elle pas agréablement flatté l'oncle et augmenté son amitié pour son neveu. Combien la muse des arts n'auroit-elle pas reconnu sa protection, en lui presentant le Prince Robert comme son premier artiste. Que ce même Prince parut bien différemment dans la cour d'un Roi dont les inclinations étoient tout opposées ! Le guerrier philosophe qui pouvoit dans les moments de repos prétendre à être l'ornement d'une cour épurée, étoit regardé comme un artisan grossier par des courtisans qui n'étoient que de beaux esprits voluptueux. Je vais copier ici le portrait du Prince

Robert fait par un homme, qui se distingua par son esprit dans ce siécle dont il n'avoit point la grossièreté, mais dont il adopta tellement les préjugés qu'il eut la foiblesse de ridiculiser la vertu, le mérite, et les talents. —Hélas! le Prince Robert étoit un amant de mauvais air." Lord Orford ajoute le texte tel qu'il se trouve dans ces Mémoires. *Catalogue of Engravers*, p. 135, 8vo. édit.

P. 236. *Hughes.*] Mademoiselle Hughes étoit attachée à la troupe du Roi, et une des premières actrices. Downes dit qu'elle débuta après l'ouverture du Théatre de Drury Lane en 1663. Il paroit que ce fut la première femme qui joua le rôle de Desdemona. Elle eut du Prince Robert une fille nommée Ruperta, mariée au Lieutenant général Howe, qui mourut fort avancée en âge vers l'année 1740. Le Prince Robert acheta pour Mademoiselle Hughes la magnifique maison de campagne du Chevalier Nicholas Crispe à Hammersmith, maintenant la résidence du Margrave de Brandenbourg, dont les batiments coutèrent 25,000 livres sterling. Il paroit, par la liste des acteurs de " Tom Essence," qui fut joué en 1674, que Mademoiselle Hughes étoit alors de a troupe du Duc.

P. 241. *Celle du Duc d'York s'étoit mise en campagne de l'autre côté.*] On lit dans les Mémoires du Chevalier Jean Reresby, 8vo. 1735, p. 11, à la date de 1665, que " L.L.A.R. le Duc et la Duchesse d'York vinrent à York, où l'on remarqua que Mr. Sydney, le plus beau jeune homme de son tems, et gentilhomme de la chambre du Duc, étoit amoureux de la Duchesse. Il étoit bien excusable, car la Duchesse, fille du Chancellier Hyde, étoit très bien faite, et avoit beaucoup d'esprit. La Duchesse, de son côté, paroissoit lui temoigner beaucoup

de bonté, mais très innocemment. Il eut le malheur d'être dans la suite banni de la cour ; mais ce fut, dit-on, pour quelqu'autre raison." L'Evêque Burnet rapporte cette aventure, et prétend que la découverte de cette amourette fut cause que la Duchesse embrassa la religion Catholique Romaine. Voyez *Burnet's History of his own Times,* vol. I. p. 318.

P. 243. *Churchill.*] Mademoiselle Arabella Churchill, fille du Chevalier Winston Churchill, de Wolton Bassett, dans la province de Wilts, et sœur du célèbre Duc de Marlborough. Elle naquît en 1648. Elle eut du Duc d'York plusieurs enfans, 1, Jacques, Duc de Berwick ; 2, Henry Fitzjames, connu sous le nom de Grand Prieur, créé par son père, après la Révolution, Duc d'Albemarle, qui mourut en 1702. 3. Henriette, née en 1670, qui fut mariée à Lord Waldegrave, et mourut en 1730. Mademoiselle Churchill épousa ensuite Charles Godfrey, Esq. Controlleur de la cassette du Roi, et intendant du Garde Meuble, dont elle eut deux filles. L'une étoit Charlotte, mariée à Lord Falmouth, et l'autre Elizabeth, qui épousa Edmond Dunch, Esq. Madame Godfrey mourut au mois de Mai, 1730, âgée de 82 ans.

P. 253. *Le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer fort à propos où il n'avoit que faire.*] Le frère aîné de Montagu fut tué devant Bergues, dans le mois d'Août, 1665. Voyez *Arlington's Letters,* Vol. II. p. 87. Il s'appeloit Edouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la Reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié pour quelque tems, et voyagea en conséquence dans les pays étrangers. Voyez *Clarendon's Life,* p. 292.

P. 271. *Madame.*] Henriette, fille cadette de Charles I. née à Exeter le 16 Juin, 1644, fut conduite à Lon-

dres en 1646, d'où elle passa peu de tems après en France, avec Madame Dalkeith sa gouvernante. A la restauration du Roi, elle vint en Angleterre avec sa mère. Elle retourna six mois après en France, où elle fut mariée à Philippe, Duc d'Orleans, frère unique de Louis XIV. Elle vint une seconde fois à Douvres dans le mois de Mai, 1670, chargée, dit-on, d'une mission secrette du Roi de France auprès de son frère, dans laquelle elle réussit. Elle mourut subitement peu de tems après son retour en France; l'on soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée par son époux.

P.274. *Le Duc de Monmouth.*] Jacques, fils de Charles II. par une Lucie Walters, naquît à Rotterdam le 9 Avril, 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du Roi. Il fut principalement élevé à Paris sous les yeux de la Reine mère et sous la direction de Thomas Ross, Esq. qui fut depuis sécrétaire de Mr. Coventry, ambassadeur en Suède. A la Restauration, son père le combla d'honneurs et de richesses qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vûe d'exclure le Duc d'York de la couronne, il ne cessoit d'intriguer avec les ennemis du Gouvernement, et fut souvent disgracié par son maître. Lorsque Jacques II. monta sur le trône, il tenta inutilement d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée en Tower Hill le 15 Juillet, 1685. Voici le portrait que Mr. Macpherson fait de ce Seigneur: "Monmouth étoit l'instrument dont se servoit Shaftesbury pour l'exécution de ses projets. Il avoit des graces qui prevenoient tout le monde en sa faveur, et une affabilité qui lui gagnoit les cœurs de la multitude. Ami constant, esclave de sa parole, naturellement sensible, ennemi de toute séverité

et de toute cruauté ; actif et robuste il excelloit dans tous les exercises militaires. Il étoit brave, et aimoit la pompe et les dangers de la guerre.—Mais avec ces belles qualités, il étoit vain à l'excès, incertain dans ses mesures, et d'un esprit très borné. Il étoit ambitieux sans dignité, occupé sans affaire, cherchant toujours à tromper, mais toujours trompé lui-même. Ainsi, prenant les applaudissements de la multitude, comme une marque certaine de son mérite, il fut dupe de son orgueil, et cette foiblesse causa tous ses malheurs." *History of England*, Vol. I. ch. 3.

P. 276. *Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse.*] C'étoit Mademoiselle Anne Scot, fille et seule héritière de François, Comte de Buccleugh, fils unique et héritier de Walter, Lord Scott, créé Comte de Buccleugh en 1619. Lors de ce mariage, le Duc de Monmouth prit le surnom de Scott, et fut créé par lettres patentes, datées du 20 Avril, 1673, Duc de Buccleugh, Comte de Dalkeith, Baron de Witchester et d'Ashdale, en Ecosse. Les mêmes titres furent accordés à son épouse. Deux jours après il fut installé à Windsor en présence de la Reine, du Duc d'York, et de la plupart des seigneurs de la cour. Le lendemain jour de St. George, le Roi donna une fête aux Chevaliers compagnons dans St. George's Hall, dans le Chateau de Windsor. Ce mariage ne paroit pas avoir été heureux, quoique le Duc en ait eu plusieurs enfans. Il s'étoit ouvertement attaché à Madame Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardoit qu'elle comme son épouse. La Duchesse, dans le mois de Mai, 1688, épousa en secondes nôces Charles, Lord Cornwallis. Elle mourut le 6 Fevrier, 1731-2, âgée

de 81 ans, et fut enterrée à Dalkeith en Ecosse. La fortune de la Duchesse étoit beaucoup plus considérable que l'auteur de ces Mémoires ne l'a indiqué.

P: 278. *Killegrew.*] Thomas Killegrew étoit un des fils du Chevalier Robert Killegrew, et naquît à Hanworth dans la province de Middlesex. Il paroit avoir été de bonne heure destiné à la cour, et son éducation fut calculée pour le faire réussir. Il fut nommé page d'honneur du Roi Charles I. et suivit fidellement la fortune de ce Prince jusqu'à la mort de son maître. Il accompagna ensuite dans son exil le fils dont ses qualités aimables lui gagnèrent les bonnes graces. Il épousa Mademoiselle Marie Crofts, une des filles d'honneur de la Reine Henriette. En 1651 il fut envoyé à Venise en qualité de résident, quoique "le Roi," dit Lord Clarendon, " en fut fortement dissuadé. Il ne lui accorda cette faveur que pour lui faciliter les moyens d'emprunter, pour sa subsistance, de l'argent des marchands Anglois établis dans cette ville. Il réussit et ne fit point d'honneur à son maître; il fut obligé de quitter la république pour sa mauvaise conduite. L'ambassadeur Venitien en fit depuis des plaintes à sa majesté, lorsqu'elle vint à Paris." A son retour de Venise le Chevalier Jean Denham fit une pièce de vers, imprimée dans ses ouvrages, où il ridiculisoit les foiblesses de son ami, qui, selon lui, étoit aussi peu sensible que son maître aux malheurs de l'exil. Constamment attaché à Charles II. jusqu'à la Restauration, il fut alors nommé valet de chambre du Roi, et devint tellement son favori qu'il venoit lui tenir compagnie avec la plus grande familiarité, pendant que sa majesté refusoit de donner audience aux ministres, même dans les occasions les plus importantes. Il ne paroit pas avoir profité de

son crédit pour s'enrichir ou pour jouer un rôle dans l'état. Nous ne trouvons pas qu'il eut d'autres charges que celle d'intendant des menus plaisirs qu'il posséda avec celle de valet de chambre. Oldys dit qu'il étoit aussi le Bouffon du Roi. Quoiqu'il ait amusé sa majesté en cette qualité, il y a tout lieu de croire qu'il ne fut jamais nommé à un pareil emploi. Il mourut à Whitehall le 19 Mars, 1682, regretté, dit-on, de ses amis et pleuré des pauvres.

P. 279. *Le Duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtems heureux et tranquilles.*] Voici ce que dit André Marvel, dans une lettre datée du 9 Août, 1671: " Le Duc de Buckingham se ruine avec Madame de Shrewsbury, et croit avoir eu d'elle un fils dont le Roi fut parrain. Il mourut dans son enfance Comte de Coventry, et fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres." *Andrew Marvell's Works,* Vol. I. p. 406. Le duel dans lequel le Comte de Shrewsbury fut tué par le Duc de Buckingham eut lieu le 16 Mars, 1667.

P. 282. *La Duchesse de Buckingham.*] " Marie, Duchesse de Buckingham, fille unique de Thomas Lord Fairfax, et d'Anne, fille d'Horace Lord Vere, se distingua par sa vertu et sa piété dans une cour corrompue. Si elle avoit quelque vanité, elle n'avoit du moins aucun des vices de cette cour. Le Duc et elle vécurent ensemble avec décence : elle souffroit patiemment les défauts dont elle ne pouvoit le corriger. Elle survécut à son mari de plusieurs années, mourut en 1705, près de St. James dans Westminster, et fut enterrée dans le tombeau de la famille des Villiers, dans la chapelle de Henry VII. Elle étoit âgée de 66 ans." *Brian Fairfax's Life of the Duke of Buckingham,* 4to. 1758, p. 39. Elle fut mariée à Nun Appleton le 6 Septembre, 1657. On lit dans les

Mémoires de la Cour d'Angleterre, par Madame Dunois, que " la Duchesse avoit beaucoup de vertu et de mérite ; elle étoit brune et maigre ; mais eût elle été la plus belle et la plus aimable personne de son sexe, l'idée seule qu'elle étoit sa femme suffisoit pour lui inspirer du dégout pour elle. Quoiqu'elle sut que le Duc étoit toujours en intrigue, elle ne lui en parloit jamais, elle eut la complaisance de recevoir ses maîtresses, et même de les loger chez elle. Elle souffroit tout parce qu'elle l'aimoit."

P. 283. *Qu'il falloit l'envoyer ——— aux bains qui sont auprès de Bristol.*] Je crois que c'est Bath, et non point Bristol dont notre auteur veut parler. La Reine Catherine y alla vers la fin du mois de Septembre, 1663, quelque tems avant que de se rendre à Tunbridge. Voyez *Wood's Description of Bath*, Vol. I. p. 217. Je trouve que la Reine n'a été à Bristol que vers le tems spécifié dans l'extrait suivant :

" 1663. Le Chevalier Jean Knight, Maire. Jean Broadway, Richard Stremer, Shériffs.

" Le 5 Septembre, le Roi, *la Reine*, Jacques Duc d'York, et la Duchesse, le Prince Robert, &c. vinrent à Bristol, et assistèrent à un magnifique repas que le Maire avoit fait préparer à cette occasion. Ils retournèrent à Bath à quatre heures, et l'on fit dans le Marsh trois décharges de 150 pièces d'ordonnance. *Barrett's History, &c. of Bristol*, p. 692.

P. 292. *Une campagne en Guinée.*] Cette expédition devoit avoir été faite en 1664. On peut voir dans *Clarendon's Life*, p. 225, un compte exact de ce projet, et les raisons qui le firent abandonner.

P. 293. *Le vieux Carlingford.*] Le Chevalier Theobald Taafe, second Vicomte Taafe, crée Comte de Car-

lingford dans la province de Louth, sous sceau privé, le 17 Juin, 1661, et par lettres patentes le 26 Juin, 1662.

P. 299. *Elle vit le jeune Churchill.*] Depuis le célèbre Duc de Marlborough. Il naquît en 1650, et mourut le 16 Juin, 1722. L'Evêque Burnet parle de la découverte de cette intrigue. " La Duchesse de Cleveland se voyant abandonnée par le Roi, vécut dans un grand déréglement. Le Roi lui-même, par l'adresse du Duc de Buckingham, découvrit une de ses intrigues, et son amant fut obligé de sauter par la fenêtre." *History of his own Times,* vol. I. p. 370. Ce fut en 1668. Madame Manley, qui étoit attachée à la Duchesse de Cleveland, dit, dans l'histoire de sa vie, qu'elle vit le Duc qui avoit reçu des milliers de guinées de la Duchesse, avoir la malhonnêteté de lui en refuser vingt pour jouer à la bassette. *The History of the Rivella,* 4th edit. 1725, p. 33. Le portrait que Lord Chesterfield a fait de ce seigneur est trop frappant pour ne point l'insérer ici. " Il étoit toujours froid, on ne remarqua jamais le moindre changement sur son visage. Il savoit refuser avec plus de grace que l'on n'accorde souvent des faveurs. Ceux même qu'il renvoyoit mécontents, étoient charmés et en quelque sorte consolés par sa politesse. Quoiqu'avec tant de graces, personne ne connoissoit son rang mieux que lui, personne ne savoit mieux maintenir sa dignité." *Chesterfield's Letters,* Letter 136.

P. 301. *La comédienne Nell Gwyn.*] Mr. Boyer, le premier traducteur de cet ouvrage, fait l'observation suivante sur ce passage: " L'auteur de ces Mémoires s'est ici trompé. Nell Gwyn étoit la maîtresse de Mylord Dorset, avant que le Roi devint amoureux d'elle. Feu Mr. Dryden me dit que le Roi voulant lui débaucher Nell Gwyn, l'envoya en France pour ne rien

Cooper P. *E. Scriven S.*

DUCHESS OF PORTSMOUTH.

London. Published 1820, by J. Carpenter and W. Miller.

faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwyn fut reconnoissante envers son premier amant."

On ne connoit de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du tems. On dit qu'elle étoit née dans un grenier, qu'elles vendoit du poisson dans les, rues, qu'elle avoit une voix très agréable, et qu'elle alloit de taverne en taverne, où elle chantoit pour amuser les compagnies, qu'elle demeura ensuite chez Madame Ross, célèbre courtisanne, qu'elle fut reçue actrice, et devint la maîtresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle étoit née dans un grenier dans le Coal Yard en Drury Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie, où elle vendoit des oranges. Elle étoit de la troupe du Roi, et débuta, selon Downes, en 1663, quelques années après l'ouverture de ce spectacle. Son fils, le Duc de St. Albans, naquît le 8 Mai, 1670, peu de tems avant qu'elle quittat le théatre. L'Evêque Burnet parle d'elle en ces termes: "Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parût jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du Roi, et étoit entretenue à grands frais. Le Duc de Buckingham me dit que, lorsqu'elle fut présentée au Roi, elle ne lui demanda que 500 livres sterling, qu'il lui refusa. Mais environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avoit reçu de sa majesté plus de soixante mille livres sterling. Elle jouoit ses rôles avec tant de vivacité, et amusoit tellement le Roi qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer. Mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse." *History of his own Times*, Vol. I. p. 369. Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez flatteur de Nell Gwyn.—"Kerouallе (depuis Duchesse de Portsmouth) n'a été trompée sur rien. Elle avoit envie d'être la

maîtresse du Roi, elle l'est..... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux Duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut. Mais elle n'avoit pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le Roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment.—La comédienne est aussi fière que la Duchesse de Portsmouth ; elle la morgue, lui dérobe souvent le Roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonnefoi : elle a un fils, elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement. Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien ! puis qu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est elle faite une C——? Elle devroit mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le Roi m'entretient ; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétens qu'il doit être reconnu, et il le reconnoitra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature," continue Madame de Sévigné, " tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la Duchesse." Mr. Pennant dit qu'elle " demeuroit dans ce qu'on appeloit alors Pall Mall. C'est la première bonne maison de St. James's Square, à main gauche, en venant de Pall Mall. Plusieurs personnes se rapellent d'avoir vu la chambre, sur le derrière de l'appartement au rez de chaussée, couverte de glaces ; l'on dit même que le plafond en étoit revêtu. Son portrait étoit sur la cheminée et celui de sa sœur dans la troisième chambre. *London*, p. 101. Elle mourut en 1691, et fut enterrée dans l'église paroissiale de St. Martin *in the Fields*. Dr. Tennison, depuis Archévêque de

Cantorbery, qui en étoit alors vicaire, fit son oraison funèbre. " Je sais de bonne autorité," dit Cibber, " qu'elle temoigna à sa mort le répentir d'une vraie Chrétienne.

P. 302. *Miss Davis.*] Mademoiselle Marie Davis étoit une actrice de la troupe du Duc. Downes dit qu'elle étoit une des quatre comédiennes qui demeurèrent chez le Chevalier Guillaume Davenant. Elle parut sur le théatre en 1664, et plut tellement à sa Majesté en chantant des chansons libres et badines qu'il la prit dès lors en faveur. Il eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, mariée en Août, 1687, à François Ratcliffe, Comte de Derwentwater. Burnet dit qu'elle ne posséda pas longtems le cœur de ce monarque ; on peut en douter, car sa fille naquît quatre ans après qu'elle eut été connue du Roi.

P. 303. *Chiffinch.*] On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrette de ce règne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du Roi, dit qu'ils, " se réunsisoient soit chez Louise, Duchesse de Portsmouth, soit chez —— Cheffing (Chiffinch), ou dans les appartemens d'Eleonore Quin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Le dernier ayant été disgracié, —— Chiffing gagna la faveur du Roi." (*Athenæ Oxon.* Vol. II. 1038.) Telle étoit la confiance que ce Prince avoit en lui, qu'il étoit le receveur des pensions secrettes payées par la Cour de France au Roi d'Angleterre. Voyez *Duke of Leeds's Letters,* 1710, p. 9, 17, 33.

P. 306. *La Stewart, un peu revenue de sa première surprise.*] Voyez ce que rapporte l'Evêque Burnet au sujet du mariage de Mademoiselle Stewart dans l'*History of his own Times,* Vol. I. p. 353.

P. 311. *L'entreprise de Gigery.*] Gigery est à près

de 40 lieuës d'Alger. Les François y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes, qui descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery et démolirent le fort. Voici l'extrait d'une lettre du Chevalier Richard Fanshaw, datée le 2 Decembre, 1664, N. S. au gouverneur en second de Tangiers ; " nous venons de recevoir avis que les François ont abandonné Gigheria et tout ce qu'ils y possédoient. Leur flotte étant arrivé, un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille." *Fanshaw's Letters*, Vol. I. p. 347.

P. 314. *Les Epitres d'Ovide.*] C'est la traduction des Epitres d'Ovide, par Mr. Dryden. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1681.

P. 316. *Se vit enfin possesseur de Mademoiselle d'Hamilton.*] " L'on croit que le célèbre Comte de Grammont donna l'idée du *Mariage forcé.* Pendant son séjour en Angleterre, il avoit fait assidument sa cour à Mademoiselle d'Hamilton ; mais il partit de Londres sans remplir ses engagéments. Les jeunes frères de cette dame coururent sur ses pas, résolus de se battre, s'il refusoit de remplir sa promesse, atteignirent le Comte de Grammont près de Douvres, et lui demandèrent s'il n'avoit rien oublié à Londres ; *oui,* dit le Comte, qui pénétra leur dessein, *j'ai oublié d'épouser votre sœur ;* et il retourna à Londres pour faire ce mariage. La plaisanterie de cette réponse me porte à observer que c'est le même Chevalier de Grammont qui commandoit le siége d'une place dont le gouverneur se rendit après peu de défence et obtint une capitulation honorable. Le gouverneur dit a Monsieur de Grammont, " je vais vous dire un secret, le manque de poudre m'obligea de capituler ;" " je vais vous dire aussi mon secret," re-

pliqua le Chevalier de Grammont, "je ne vous ai accordé une capitulation aussi honorable que parceque je manquois de balles." *Biog. Gallica*, Vol. I. p. 202.

" Le Comte de Grammont tomba dangereusement malade en 1696. Le Roi, qui savoit que ce seigneur n'étoit pas fort dévot, voulut bien lui envoyer le Marquis de Dangeau, pour le voir de sa part, et pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu. M. de Grammont se tourna alors vers sa femme, qui avoit toujours été très dévote, et lui dit; " Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma confession."

" Mademoiselle de l'Enclos ayant écrit, quelque tems après, à St. Evremond, que Mr. de Grammont étoit guéri, et qu'il étoit devénu dévot." " J'ai appris avec beaucoup de plaisir," lui repondit-il, " que Monsieur le Comte de Grammont a recouvré sa première santé et acquis une nouvelle dévotion. Jusqu'ici, je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien : il faut faire quelque chose de plus, et je n'attens que votre exemple pour être dévot. C'en est assez sur une matière où la conversion de Monsieur le Comte de Grammont m'a engagé; je la crois sincère et honnête. Il sied bien à un homme, qui n'est pas jeune, d'oublier qu'il l'a été." *Vie de St. Evremond par Desmaizeaux*, p. 199. *Œuvres de St. Evremond*, tom. VI. p. 122.

Le Comte de Grammont mourut le 10 Janvier, 1707, âgé de 86 ans. Nous avons parlé de ses enfans dans la note sur la p. 145 du premier Tom.

TABLE.

Albans, Comte de. Voyez Germain
Anne d'Autriche, i. 82, 156
Arlington, Comte de, ii. 34, 327
———, Comtesse de, ii. 37, 328
Arran, Comte d', i. 119, 168; ii. 68, 85, 89
Arscot, Duc d', i. 90

Bagot, Mlle. ii. 154, 159, 160, 346
Bardou, Mlle. ii. 141, 151
Barker, Mde. ii. 349
Barry, Mde. ii. 349
Batteville, Baron, i. 37, 153
Bellenden, Mlle. ii. 141, 150
Berkley, Chevalier de. Voyez Falmouth.
Blake, Mlle. ii. 5, 6, 9, 11, 22, 154
Bointon. Mlle. ii. 200, 251, 316
Brice, Don Gregorio, ii. 49
Brinon, i. 14, 17, 19
Brisacier, ii. 6
Brissac, Duc de, ii. 128
Bristol, Comte de, ii. 80, 332
Brook, Mlles. i. 123, 174; ii. 81
Brounker, ii. 219, 351
Buckingham, Duchesse de, ii. 32, 282, 360
———, Duc de, i. 117, 165: ii. 34, 152, 322
Bussi, i. 4, 149

Cameran, Comte, i. 30
Carlingford, Lord, ii. 293, 361
Carnegy. Voyez Southesk
Castelmaine, Comtesse de, i. 122, 172; ii. 40, 81, 205, 275, 301
Charles II., i. 114, 156, 162; ii. 166, 302
Catherine, Reine, Infante de Portugal, i. 115, 124, 162, 174; ii. 4, 39, 328
Chesterfield, Comtesse de, i. 123; ii. 37, 61, 83, 110, 124, 328
———, Comte de, ii. 60, 83, 113, 124, 330
Chiffinch, ii. 303, 365
Churchill, Mlle. ii. 243, 256, 356
———, Duc de Marlborough, ii. 262, 362
Clarendon, Comte de, i. 117, 165
Cleveland. Voyez Castelmaine
Comminge, Mons. de, ii. 43, 328
Condé, Prince de, i. 81, 84, 154; ii. 49, 330
Cornwallis, Lord, ii. 140, 342.
Crofts, ii. 296
Cromwell, Olivier, i. 112

Davis, Mde. ii. 302, 365
Denham, Chevalier Jean, ii. 81, 111, 333
———, Lady, ii. 81, 111, 333
Dillon, i. 143
Dorset, Duc de, ii. 107, 301, 336
Dongan, ii. 16, 156, 345

Etheridge, Chevalier George, ii. 107, 337

Falmouth, Comte de, i. 118, 167; ii. 41

Feraulas, ii. 261
Feversham, Comte de, ii. 156, 345
Fielding, Mlle. ii. 153
Fiesque, Comtesse, i. 132, 180
Flamarens, ii. 132, 339
Fox, Chevalier Stephen, ii. 140, 342
Francisco, ii. 84
Gaboury i. 101
Garde, Mlle. de la, ii. 141, 344
Germain, i. 117, 120, 166, 171; ii. 68, 208, 249
Glocester, Duc de, i. 115, 160
Grammont, Maréchal de, ii. 49, 330
Guise, Duc de, ii. 19, 44
Gwyn, Nell, ii. 236, 301, 362
Hall, Jacob, i. 139, 182; ii. 205
Hamilton, Antoine. Voyez la Preface
———, George, i. 169; ii. 37, 92, 228, 230, 285, 352
———, Jacques, i. 119, 169; ii. 114, 285
———, Mlle., i. 145, 184; ii. 1, 5, 57, 135, 224, 316, 366
Henriette, Marie, Reine Douairière, i. 124, 176; ii. 51
Hobart, Mlle. ii. 154, 168
Hopital, Mlle. de l', ii. 273
Howard, Henri, ii. 30, 322
———, Thomas, i. 141, 182
Humières, Maréchal d', i. 87, 158
Hughes, Mde. ii. 236, 355
Hyde, Anne, Duchesse d'York, i. 117, 125, 164, 176; ii. 66, 111, 241
Hyde, Mde. i. 138, 182

Jennings, Mlle. ii. 161, 201, 215, 244, 346
Jones, Comte de Ranelagh, i. 134, 180
Killegrew, ii. 68, 145, 149, 194, 278, 359
Kirk, Mlle. V. Warmestre
La Motte, i. 90
Lely, Chevalier Pierre, ii. 111, 337
Leopold, Archiduc, i. 84, 157
Levingston, Mlle. ii. 153
L'Orme, Mde. de, ii 126
Louis XIII. i. 6, 150
——— XIV. i. 107, 158
Lussan, Mons. de, i. 91
Lyttelton, Chevalier Charles, ii. 177, 316, 349

Madame Royale, i. 40, 153
Marshal, Mde. ii. 348
Matta, i. 8, 79
Mazarin, Cardinal, i. 82, 156
———, Pierre, i. 104, 158
Melo, Francisco de, i. 123
Meneville, Mde. i. 110, 159
Middlesex. V. Dorset
Middleton, i. 134, 181; ii. 2, 27
Monmouth, Duc de, ii. 274, 357
———, Duchesse de, ii. 276, 358
Montagu, Edouard, ii. 253, 356
———, Ralph, 143, 184; ii. 253
Montmorency, i. 94, 158
Motte-Houdancourt, Mlle. de la, i. 110, 159
Muskerry, Lord, ii. 5, 8, 21, 234, 353
———, Lady, ii. 5, 319

Newcastle, Duchesse de, ii. 21, 321
Olonne, Mlle. d', i. 132, 179
Orange, Princesse d', i. 115, 161
Orleans, Madame, Duchesse d', ii. 271, 356
Ormond, Duc d'. i. 117, 165; ii. 137, 342
Ossory, Comte d', i. 119, 169
Oxford, Comte d', ii. 174, 348

Panetra, Donna, i. 123
Poussatin, ii. 47, 52
Pralin, Du Plessis, i. 7. 101, 150

Price, Mlle. ii. 16, 17, 155, 197, 214, 321
Progers, Edouard, ii. 153, 344

Ranelagh. V. Jones.
Rawlings, Giles, i. 143
Richelieu, Cardinal, i. 6, 150
Richmond, Duc de, ii. 143, 344
Richmond, Duchesse de. V. Stewart
Robarts, Lady, ii. 78, 331
———, Lord, ii. 78, 331
Robert, Prince, ii. 11, 236, 354
Rochester, Comte de, ii. 107, 156, 159, 194, 210, 334, 350
Russel, Jean, ii. 26, 56, 321
———, Guillaume, ii. 27, 321

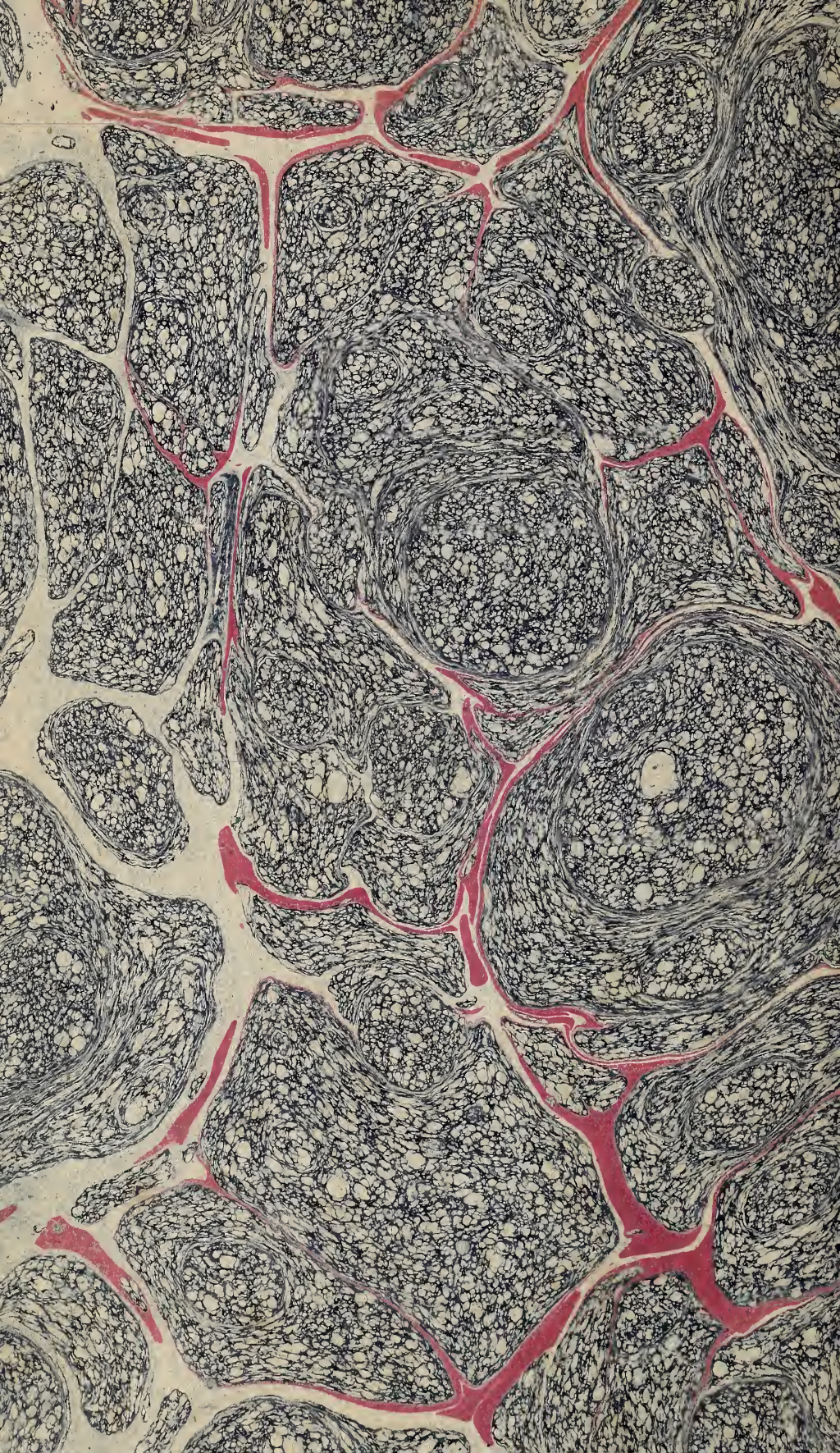
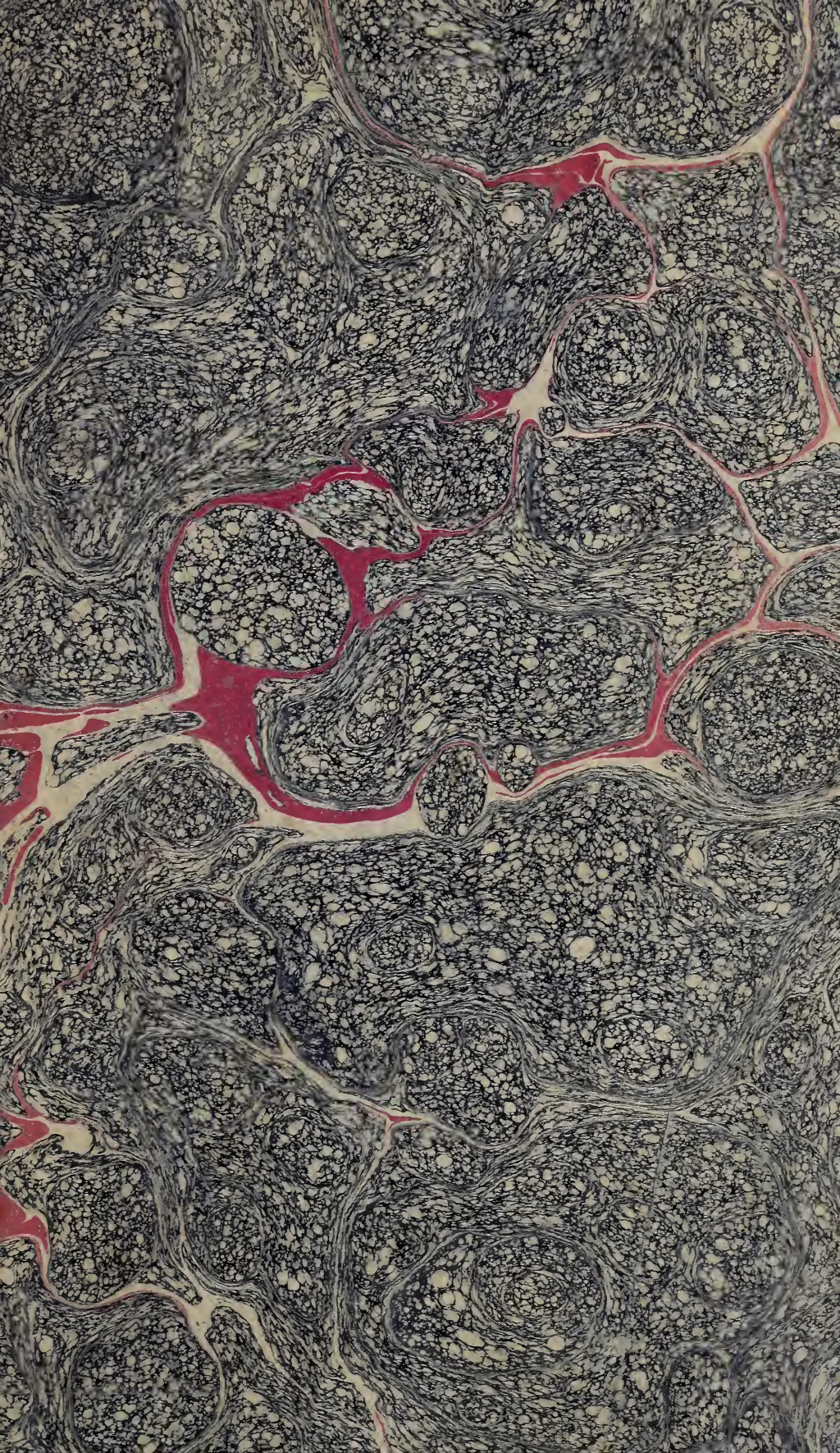
St. Chaumont, Madame, ii. 270
St. Evremont, i. 4. 127, 177; ii. 28
St. Germain, Mlle. i. 42, 46, 100
Saucourt, ii. 272
Senantes, Mde. de, i. 42
———, Marquis de, i. 44
Shrewsbury, Comtesse de, i. 123, 140, 173; ii. 279, 360
Sidney, Robert, i. 120, 170; ii. 177, 217
Southesk, Lady, ii. 74, 331
Stewart, Mlle. 136, 181; ii. 32, 142, 277, 305
Suze, Comtesse de, ii. 132, 339
Sydley, Chevalier Charles, ii. 107, 337
Sylvius, Chevalier Gabriel, ii. 151, 344
Sylva, Don Pedro de, i. 123

Taafe, Lord, 143, 343
Talbot, Duc de Tyrconnel, ii. 68, 74, 135, 199, 340
Talbot, Pierre, ii. 136, 342
———, Thomas, ii. 136, 342
Tambonneau, ii. 132, 340
Tanes, Comte de, i. 41
Taurauvedez, i. 123
Temple, Mlle. ii. 161, 163, 347
Termes, ii. 4, 262
Thanet, Lord, ii. 11, 320
Thomas, Prince, i. 7. 150
Toulongeon, ii. 32, 322
Turenne, Maréchal de, i. 7, 36, 85, 88, 151

Vendome, Cæsar, i. 14, 152
Villeroy, i. 101

Warmestre, Mlle. i. 135, 170; ii. 28
Warminster, ii. 141, 144
Wells, Mlle ii. 152, 163
Wetenhall, Mde. ii. 225, 234, 351

Yarborough, Chevalier Thomas, ii. 155
York, Jacques Duc d', i. 87, 116, 158, 162; ii. 65, 241, 255, 331

FIN.

Londres: imprimé par W. Bulmer et Co.
Cleveland-Row, St. James's.